This is a digital copy of a book that was preserved for generations on library shelves before it was carefully scanned by Google as part of a project to make the world's books discoverable online.

It has survived long enough for the copyright to expire and the book to enter the public domain. A public domain book is one that was never subject to copyright or whose legal copyright term has expired. Whether a book is in the public domain may vary country to country. Public domain books are our gateways to the past, representing a wealth of history, culture and knowledge that's often difficult to discover.

Marks, notations and other marginalia present in the original volume will appear in this file - a reminder of this book's long journey from the publisher to a library and finally to you.

Usage guidelines

Google is proud to partner with libraries to digitize public domain materials and make them widely accessible. Public domain books belong to the public and we are merely their custodians. Nevertheless, this work is expensive, so in order to keep providing this resource, we have taken steps to prevent abuse by commercial parties, including placing technical restrictions on automated querying.

We also ask that you:

+ *Make non-commercial use of the files* We designed Google Book Search for use by individuals, and we request that you use these files for personal, non-commercial purposes.

+ *Refrain from automated querying* Do not send automated queries of any sort to Google's system: If you are conducting research on machine translation, optical character recognition or other areas where access to a large amount of text is helpful, please contact us. We encourage the use of public domain materials for these purposes and may be able to help.

+ *Maintain attribution* The Google "watermark" you see on each file is essential for informing people about this project and helping them find additional materials through Google Book Search. Please do not remove it.

+ *Keep it legal* Whatever your use, remember that you are responsible for ensuring that what you are doing is legal. Do not assume that just because we believe a book is in the public domain for users in the United States, that the work is also in the public domain for users in other countries. Whether a book is still in copyright varies from country to country, and we can't offer guidance on whether any specific use of any specific book is allowed. Please do not assume that a book's appearance in Google Book Search means it can be used in any manner anywhere in the world. Copyright infringement liability can be quite severe.

About Google Book Search

Google's mission is to organize the world's information and to make it universally accessible and useful. Google Book Search helps readers discover the world's books while helping authors and publishers reach new audiences. You can search through the full text of this book on the web at `http://books.google.com/`

A propos de ce livre

Ceci est une copie numérique d'un ouvrage conservé depuis des générations dans les rayonnages d'une bibliothèque avant d'être numérisé avec précaution par Google dans le cadre d'un projet visant à permettre aux internautes de découvrir l'ensemble du patrimoine littéraire mondial en ligne.

Ce livre étant relativement ancien, il n'est plus protégé par la loi sur les droits d'auteur et appartient à présent au domaine public. L'expression "appartenir au domaine public" signifie que le livre en question n'a jamais été soumis aux droits d'auteur ou que ses droits légaux sont arrivés à expiration. Les conditions requises pour qu'un livre tombe dans le domaine public peuvent varier d'un pays à l'autre. Les livres libres de droit sont autant de liens avec le passé. Ils sont les témoins de la richesse de notre histoire, de notre patrimoine culturel et de la connaissance humaine et sont trop souvent difficilement accessibles au public.

Les notes de bas de page et autres annotations en marge du texte présentes dans le volume original sont reprises dans ce fichier, comme un souvenir du long chemin parcouru par l'ouvrage depuis la maison d'édition en passant par la bibliothèque pour finalement se retrouver entre vos mains.

Consignes d'utilisation

Google est fier de travailler en partenariat avec des bibliothèques à la numérisation des ouvrages appartenant au domaine public et de les rendre ainsi accessibles à tous. Ces livres sont en effet la propriété de tous et de toutes et nous sommes tout simplement les gardiens de ce patrimoine. Il s'agit toutefois d'un projet coûteux. Par conséquent et en vue de poursuivre la diffusion de ces ressources inépuisables, nous avons pris les dispositions nécessaires afin de prévenir les éventuels abus auxquels pourraient se livrer des sites marchands tiers, notamment en instaurant des contraintes techniques relatives aux requêtes automatisées.

Nous vous demandons également de:

+ *Ne pas utiliser les fichiers à des fins commerciales* Nous avons conçu le programme Google Recherche de Livres à l'usage des particuliers. Nous vous demandons donc d'utiliser uniquement ces fichiers à des fins personnelles. Ils ne sauraient en effet être employés dans un quelconque but commercial.

+ *Ne pas procéder à des requêtes automatisées* N'envoyez aucune requête automatisée quelle qu'elle soit au système Google. Si vous effectuez des recherches concernant les logiciels de traduction, la reconnaissance optique de caractères ou tout autre domaine nécessitant de disposer d'importantes quantités de texte, n'hésitez pas à nous contacter. Nous encourageons pour la réalisation de ce type de travaux l'utilisation des ouvrages et documents appartenant au domaine public et serions heureux de vous être utile.

+ *Ne pas supprimer l'attribution* Le filigrane Google contenu dans chaque fichier est indispensable pour informer les internautes de notre projet et leur permettre d'accéder à davantage de documents par l'intermédiaire du Programme Google Recherche de Livres. Ne le supprimez en aucun cas.

+ *Rester dans la légalité* Quelle que soit l'utilisation que vous comptez faire des fichiers, n'oubliez pas qu'il est de votre responsabilité de veiller à respecter la loi. Si un ouvrage appartient au domaine public américain, n'en déduisez pas pour autant qu'il en va de même dans les autres pays. La durée légale des droits d'auteur d'un livre varie d'un pays à l'autre. Nous ne sommes donc pas en mesure de répertorier les ouvrages dont l'utilisation est autorisée et ceux dont elle ne l'est pas. Ne croyez pas que le simple fait d'afficher un livre sur Google Recherche de Livres signifie que celui-ci peut être utilisé de quelque façon que ce soit dans le monde entier. La condamnation à laquelle vous vous exposeriez en cas de violation des droits d'auteur peut être sévère.

À propos du service Google Recherche de Livres

En favorisant la recherche et l'accès à un nombre croissant de livres disponibles dans de nombreuses langues, dont le français, Google souhaite contribuer à promouvoir la diversité culturelle grâce à Google Recherche de Livres. En effet, le Programme Google Recherche de Livres permet aux internautes de découvrir le patrimoine littéraire mondial, tout en aidant les auteurs et les éditeurs à élargir leur public. Vous pouvez effectuer des recherches en ligne dans le texte intégral de cet ouvrage à l'adresse `http://books.google.com`

TAYLOR
INSTITUTION
LIBRARY
OXFORD
VOLTAIRE ROOM

Theodore Besterman gift

VI.1751 (2)

ŒUVRES

DE

M. DE VOLTAIRE.

ŒUVRES

DE

M. DE VOLTAIRE.

NOUVELLE EDITION,

Considérablement augmentée,

Enrichie de Figures en taille-douce.

TOME II.

M. DCC. LI.

TABLE DES PIECES CONTENUES

Dans le Tome II.

ESSAY sur la Poëſie Epique.

CHAP. I. *Des différens goûts des Peuples.* 3

CHAP. II. *Homère.* 20

CHAP. III. *Virgile.* 30

CHAP. IV. *Lucain.* 41

CHAP. V. *Le Triſſin.* 47

CHAP. VI. *Le Camouens.* 52

CHAP. VII. *Le Taſſe.* 59

CHAP. VIII. *Don Alonzo d'Ercilla.* 77

CHAP. IX. *Milton.* 86

Lettres ſur les inconvéniens attachés à la Littérature. 103

Frágment d'une Lettre ſur la corruption du Stile. 110

Diſcours de M. de Voltaire à ſa réception à l'Académie Françaiſe. 113

Eloge funébre des Officiers qui ſont morts dans la Guerre de 1741. 229

Des Embelliſſemens de Paris. 250

Eſſai ſur le ſiécle de Louis XIV. CHAP. I. 263.

Des Etats Chrétiens de l'Europe avant Louis XIV. 272

De l'Allemagne. 273

De l'Eſpagne. 278

Du Portugal. 282

De la Hollande. Ibid.

De l'Angleterre. 285

De Rome. 287

Des Etats du Nord. 292

Des Turcs. 293

Situation de la France. 294

Mœurs du Tems. 295

CHAP. II. *Minorité de Louis XIV. Victoires des Français sous le Grand Condé, alors Duc d'Enguien.* 302

CHAP. III. *Guerre Civile.* 312

CHAP. IV. *Suite de la Guerre Civile, jusqu'à la fin de la Rébellion en 1654.* 325

CHAP. V. *Etat de la France, jusqu'à la mort de Cromwel, & au voyage de la Reine Christine.* 339

Lettre de M. de Voltaire, sur son Essai du siécle de Louis XIV. à Mylord Harvey. 350

Anecdotes sur Louis XIV. 358

Panégyrique de Louis XV. 384

Fin de la Table du Tome II.

ESSAY
SUR LA
POËSIE ÉPIQUE.

AVERTISSEMENT
DE
L'ÉDITEUR.

CET Eſſay avoit d'abord été compoſé en Anglais par l'Auteur, lorſqu'il étoit à Londres. On le traduiſit en Français à Paris. Cette traduction fut même imprimée à la ſuite de la Henriade. Mais depuis l'Auteur refondit cet Ouvrage en l'écrivant en Français. Il a été revu & augmenté en dernier lieu avec beaucoup de ſoin.

ESSAY
SUR LA
POËSIE ÉPIQUE.

CHAPITRE PREMIER.

Des différens goûts des Peuples.

ON a accablé preſque tous les Arts d'un nombre prodigieux de régles, dont la plûpart ſont inutiles ou fauſſes. Nous trouvons par-tout des leçons, mais bien peu d'exemples. Rien n'eſt plus aiſé que de parler d'un ton de maître des choſes qu'on ne peut exécuter; il y a cent Poëtiques contre un Poëme. On ne voit que des Maîtres d'Eloquence & preſque pas un Orateur. Le monde eſt plein de Critiques, qui à force de *commentaires*, de *définitions*, de *diſtinc-*

tions, ſont parvenus à obſcurcir les connaiſſances les plus claires & les plus ſimples. Il ſemble qu'on n'aime que les chemins difficiles.

Chaque ſcience, chaque étude a ſon jargon inintelligible, qui ſemble n'être inventé que pour en défendre les approches.

Que de noms barbares, que de puérilités pédanteſques on entaſſoit, il n'y a pas long-tems, dans la tête d'un jeune homme, pour lui donner en une année ou deux une très-fauſſe idée de l'éloquence, dont il auroit pu avoir une connaiſſance très-vraie en peu de mois par la lecture de quelques bons Livres.

La voie par laquelle on a ſi long-tems enſeigné l'Art de penſer, eſt aſſûrément bien oppoſée au ſens commun.

Mais c'eſt ſur-tout en fait de Poëſie que les Commentateurs & les Critiques ont prodigué leurs leçons. Ils ont laborieuſement écrit des Volumes, ſur quelques lignes que l'imagination des Poëtes a créées en ſe jouant.

Ce ſont des tyrans, qui ont voulu aſſervir à leurs loix une nation libre, dont ils ne connaiſſent point le caractere; auſſi ces prétendus légiſlateurs n'ont fait ſouvent qu'embrouiller tout dans les états qu'ils ont voulu régler. La plûpart ont diſcouru avec peſanteur de ce qu'il falloit ſentir avec tranſport. Et quand même leurs régles ſeroient juſtes, combien peu ſeroient-elles utiles! Homére, Virgile, le Taſſe, Milton n'ont guéres obéi à d'autres

leçons qu'à celles de leur génie. Tant de prétendues régles, tant de liens ne serviroient qu'à embarrasser les grands hommes dans leur marche, & seroient d'un faible secours à ceux à qui le talent manque. Il faut courir dans la carriére, & non pas s'y traîner avec des béquilles.

Presque tous les Critiques ont cherché dans Homére des régles qui n'y sont assûrement point. Mais comme ce Poëte Grec a composé deux Poëmes d'une nature absolument différente, ils ont été bien en peine pour réconcilier Homére avec lui-même. Virgile venant ensuite, qui réunit dans son ouvrage le plan de l'Iliade & celui de l'Odissée, il fallut qu'ils cherchassent encore de nouveaux expédiens pour ajuster leurs régles à l'Enéide.

Ils ont fait à peu près comme les Astronômes, qui inventoient tous les jours des cercles imaginaires, & créoient ou anéantissoient un Ciel ou deux de cristal à la moindre difficulté.

Si un de ceux qu'on nomme savans, & qui se croient tels, venoit vous dire, *le Poëme Epique est une longue fable inventée pour enseigner une vérité morale, & dans laquelle un Héros acheve quelque grande action avec le secours des Dieux dans l'espace d'une année*, il faudroit lui répondre, votre définition est très-fausse; car sans examiner si l'Iliade d'Homére est d'accord avec votre régle, les Anglais ont un poëme Epique, dont le Héros, loin de venir à bout d'une grande entreprise par le secours céleste

en une année, eſt trompé par le Diable & par ſa femme en un jour, & eſt chaſſé du Paradis Terreſtre pour avoir déſobéi à Dieu.

Ce Poëme cependant eſt mis par les Anglais au niveau de l'Iliade, & beaucoup de perſonnes le préférent à Homére, & avec quelque apparence de raiſon.

Mais, me direz-vous, le Poëme Epique ne ſera-t-il donc que le récit d'une Aventure malheureuſe? Non, cette définition ſeroit auſſi fauſſe que l'autre. L'Œdipe de Sophocle, le Cinna de Corneille, l'Athalie de Racine, le Céſar de Sakeſpear, le Caton d'Addiſſon, la Mérope du Marquis Scipion Maffei, le Roland de Quinault, ſont toutes de belles Tragédies, & j'oſe dire toutes d'une nature différente. On auroit beſoin en quelque ſorte d'une définition particuliére pour chacune d'elles.

Il faut dans tous les Arts ſe donner bien de garde de ces définitions trompeuſes, par leſquelles nous oſons exclure toutes les beautés qui nous ſont inconnues, ou que la coutume ne nous a point encore rendues familiéres; il n'en eſt point des Arts, & ſur-tout de ceux qui dépendent de l'imagination, comme des ouvrages de la nature: nous pouvons définr les métaux, les minéraux, les élémens, les animaux, parce que leur nature eſt toujours la même; mais preſque tous les Ouvrages des hommes changent, ainſi que l'imagination qui les produit. Les Coutumes, les Langues, le goût des Peuples les plus voiſins, différent. Ce

dis-je ? la même Nation n'eſt plus reconnaiſſable au bout de trois ou quatre ſiecles. Dans les Arts, qui dépendent purement de l'imagination, il y a autant de révolutions que dans les Etats : ils changent en mille maniéres, dans le tems même qu'on cherche à les fixer.

La Muſique des anciens Grecs, autant que nous en pouvons juger, étoit très-diffésente de la nôtre. Celle des Italiens d'aujourd'hui n'eſt plus celle de Luigi & de Cariſſimi : des airs Perſans ne plairoient pas aſſûrément à des oreilles Européanes; mais ſans aller ſi loin, un Français accoutumé à nos Opéra, ne peut s'empêcher de rire la premiére fois qu'il entend du récitatif en Italie ; autant en fait un Italien à l'Opéra de Paris, & tous deux ont également tort, ne conſidérant point que le récitatif n'eſt autre choſe qu'une déclamation notée, que le caractére des deux Langues eſt très-différent, que ni l'accent, ni le ton ne ſont les mêmes, que cette différence eſt ſenſible dans la converſation, plus encore ſur le Théatre tragique, & doit par conſéquent l'être infiniment dans la Muſique. Nous ſuivons à peu près les régles d'Architecture de Vitruve ; cependant les maiſons bâties en Italie, par Palladio, & en France par nos Architectes, ne reſſemblent pas plus à celles de Pline & de Cicéron, que nos habillemens reſſemblent aux leurs.

Mais pour revenir à des exemples qui aient plus de rapport à notre ſujet : Qu'étoit la Tragédie chez les Grecs ? un Chœur qui demeuroit preſque toû-

jours ſur le Théatre, point de diviſion d'Actes; très-peu d'action, encore moins d'intrigue. Chez les Français, c'eſt pour l'ordinaire une ſuite de converſations en cinq Actes, avec une intrigue amoureuſe.

En Angleterre, la Tragédie eſt véritablement une action; & ſi les Auteurs de ce Païs joignoient à l'activité qui anime leurs Piéces, un ſtile naturel avec de la décence & de la régularité, ils l'emporteroient bien-tôt ſur les Grecs & ſur les Français.

Qu'on examine tous les autres Arts, il n'y en a aucun qui ne reçoive des tours particuliers du génie différent des Nations qui les cultivent.

Quelle ſera donc l'idée que nous devons nous former de la Poëſie Epique?

Le mot Epique vient du Grec Ἔπος, qui ſignifie *Diſcours*: l'uſage a attaché ce nom, particulierement à des recits en Vers d'Avantures héroïques. Comme le mot d'*Oratio* chez les Romains, qui d'abord ſignifioit auſſi *Diſcours*, ne ſervit dans la ſuite que pour les Diſcours d'appareil, & comme le titre d'*Imperator*, qui appartenoit aux Généraux d'Armées, fut enſuite conféré aux ſeuls Souverains de Rome.

Le Poëme Epique, regardé en lui-même, eſt donc un récit en Vers d'Aventures héroïques. Que l'action ſoit ſimple, ou complexe, qu'elle s'achéve dans un mois, ou dans une année, ou qu'elle dure plus long-tems: que la Scène ſoit fixée dans

un seul endroit, comme dans l'Iliade, que le Héros voïage de mers en mers, comme dans l'Odissée, qu'il soit heureux ou infortuné, furieux, comme Achille, ou pieux comme Enée: qu'il y ait un principal Personnage, ou plusieurs, que l'action se passe sur la terre ou sur la mer; sur le rivage d'Afrique, comme dans la *Luziada*; dans l'Amérique, comme dans l'*Araucana*; dans le Ciel, dans l'Enfer, hors des limites de notre monde, comme dans le Paradis de Milton, il n'importe; le Poëme sera toujours un Poëme Epique, un Poëme Héroïque, à moins qu'on ne lui trouve un nouveau titre proportionné à son mérite.

Si vous faites scrupule, disoit le célébre M. Addisson, de donner le titre de Poëme Epique au Paradis perdu de Milton; appellez-le, si vous voulez, un Poëme Divin; donnez-lui tel nom qu'il vous plaira, pourvu que vous confessiez que c'est un Ouvrage aussi admirable en son genre que l'Iliade. Ne disputons jamais sur les noms, c'est une puérilité impardonnable. Irois-je refuser le nom de Comédies aux Piéces de M. Congréve, ou à celles de Calderon, parce qu'elles ne sont pas dans nos mœurs? La carriére des Arts a plus d'étendue qu'on ne pense; un homme qui n'a lu que les Auteurs Classiques, méprise tout ce qui est écrit dans les Langues vivantes; & celui qui ne sait que la Langue de son Païs, est comme ceux qui n'étant jamais sortis de la Cour de France, prétendent que le reste du monde est peu de chose, & que qui a vû Versailles, a tout vû.

Mais le point de la queſtion & de la difficulté eſt de ſavoir ſur quoi les Nations polies ſe réuniſſent, & ſur quoi elles diffèrent. Un Poëme Epique doit par-tout être fondé ſur le jugement, & embelli par l'imagination : ce qui appartient au bon ſens, appartient également à toutes les Nations du monde. Toutes vous diront qu'une Action, *une & ſimple*, qui ſe développe aiſément & par degrés, & qui ne coûte point une attention fatiguante, leur plaira davantage qu'un amas confus d'aventures monſtrueuſes.

On ſouhaite généralement que cette *Unité* ſi ſage ſoit ornée d'une variété d'Epiſodes, qui ſoient comme les membres d'un corps robuſte & proportionné.

Plus l'Action ſera *grande*, plus elle plaira à tous les hommes, dont la faibleſſe eſt d'être ſéduits par tout ce qui eſt au-delà de la vie commune. Il faudra ſur-tout que cette Action ſoit *intéreſſante* ; car tous les cœurs veulent être remués, & un Poëme, parfait d'ailleurs, s'il ne touchoit point, ſeroit inſipide en tout tems & en tout Païs, elle doit être entiére, parce qu'il n'y a point d'homme qui puiſſe être ſatisfait, s'il ne reçoit qu'une partie du tout qu'il s'eſt promis d'avoir.

Telles ſont à peu près les principales régles que la nature dicte à toutes les Nations qui cultivent les Lettres ; mais la machine du merveilleux, l'intervention d'un pouvoir céleſte, la nature des épiſodes, tout ce qui dépend de la tyrannie de la cou-

tume, & de cet inſtinct, qu'on nomme goût ; voilà ſur quoi il y a mille opinions & point de régles générales.

Mais, me direz-vous, n'y a-t-il point des beautés de goût qui plaiſent également à toutes les Nations ?

Il y en a ſans doute en très-grand nombre. Depuis le tems de la renaiſſance des Lettres qu'on a pris les Anciens pour modéles, Homére, Démoſthene, Virgile, Cicéron, ont en quelque maniére réuni ſous leurs loix tous les Peuples de l'Europe, & fait de tant de Nations différentes une ſeule République de Lettres ; mais au milieu de cet accord général, les Coutumes de chaque Peuple introduiſent dans chaque Païs un goût particulier.

Vous ſentez dans les meilleurs Ecrivains modernes, le caractére de leur Païs à travers l'imitation de l'antique ; leurs fleurs & leurs fruits ſont échauffés & meuris par le même Soleil, mais ils reçoivent du terrain qui les nourrit, des goûts, des couleurs, & des formes différentes.

Vous reconnaîtrez un Italien, un Français, un Anglais, un Eſpagnol, à ſon ſtile, comme aux traits de ſon viſage, à ſa prononciation, à ſes maniéres.

La douceur & la molleſſe de la langue Italienne s'eſt inſinuée dans le génie des Auteurs Italiens. La pompe des paroles, les métaphores, un ſtile majeſtueux, ſont, ce me ſemble, généralement parlant, le caractére des Ecrivains Eſpagnols. La fo-

ce, l'énergie, la hardieſſe, ſont plus particuliéres aux Anglais, ils ſont ſur-tout amoureux des allégories & des comparaiſons. Les Français ont pour eux la clarté, l'exactitude, l'élégance; ils hazardent peu, ils n'ont ni la force Anglaiſe qui leur paraîtroit une force giganteſque & monſtrueuſe, ni la douceur Italienne, qui leur ſemble dégénérer en une molleſſe efféminée.

De toutes ces différences naiſſent ce dégoût & ce mépris que les Nations ont les unes pour les autres.

Pour regarder dans tous ſes jours cette différence qui ſe trouve entre les goûts des Peuples voiſins, conſidérons maintenant leur ſtile.

On approuve avec raiſon en Italie ces Vers de la troiſiéme ſtance du premier Chant de la Jéruſalem.

Coſi all'egro fanciul porgiamo aſperſi
Di ſoavi licor gli orli del vaſo:
Succhi amari ingannato intanto ei beve;
E dall' inganno ſuo vita riceve.

Cette comparaiſon du charme des Fables qui enveloppent des leçons utiles, avec une medecine amére donnée à un enfant dans un vaſe bordé de miel, ne ſeroit pas ſoufferte dans un Poëme Epique Français. Nous liſons avec plaiſir dans Montagne, qu'il faut *emmieller la viande ſalubre à l'enfant*; mais cette image qui nous plaît dans ſon ſtile familier,

ne nous paraîtrait pas digne de la majesté de l'Epopée.

Voici un autre endroit universellement approuvé, & qui mérite de l'être. C'est dans le Chant seizième de la Jérusalem, lorsqu'Armide commence à soupçonner la fuite de son Amant.

Volea gridar: dove, o crudel, me sola
Lasci? ma il varco al suon chiuse il dolore:
Si, che tornò la flebile parola
Più amara indietro a rimbombar su'l core.

Ces quatre Vers Italiens sont très-touchans & très-naturels; mais si on les traduit exactement, ce sera un *galimatias* en Français.

„ Elle vouloit crier; cruel, pourquoi me laisses-„ tu seule? mais la douleur ferma le chemin à sa „ voix, & ces paroles douloureuses reculérent avec „ plus d'amertume, & retentirent sur son cœur.

Apportons un autre exemple, tiré d'un des plus sublimes endroits du Poëme singulier de Milton, dont j'ai déja parlé; c'est au premier Livre, dans la description de Satan & des Enfers.

——— *Round he throws his baleful eyes*
That witness'd huge affliction and dismay,
Mix'd with obdurate pride, and stedfast hate.
At once, as far as angels Ken, he views
The dismal situation waste and wild:
A dungeon horrible, on all sides round,

As one great furnace, flam'd, yet from those flames
No light, but rather a darkneſs viſible,
Serv'd only to diſcover ſights of woe;
Regions of ſorrow! doleful ſhades! where peace
And reſt can never dwell! hope never comes
That comes to all, &c.

„ Il proméne de tous côtés ſes triſtes yeux ; „ dans leſquels étoient peints le déſeſpoir & l'hor- „ reur, avec l'orgueil & l'irréconciliable haine. Il „ voit d'un coup d'œil auſſi loin que les regards des „ Chérubins peuvent percer, ce ſéjour épouvanta- „ ble, ces déſerts déſolés, ce dongeon immenſe, „ enflâmé comme une fournaiſe énorme. Mais de „ ces *flâmes il ne ſortoit point de lumiéres, ce ſont des* „ *ténèbres viſibles*, qui ſervent ſeulement à décou- „ vrir des ſpectacles de déſolation, des régions de „ douleur, dont jamais n'approchent le repos ni la „ paix, où l'on ne connait point l'eſpérance, con- „ nue par-tout ailleurs "

Antonio de Solis, dans ſon excellente Hiſtoire de la Conquête du Méxique, après avoir dit que l'endroit où Montézume conſultoit ſes Dieux, étoit une large voute ſoûterraine, où de petits ſoupiraux laiſſoient à peine entrer la lumiére, ajoûte, *o permittiam ſolamente lo que baſtava porque ſe vieſſe la oſcuridad*, où laiſſoient entrer ſeulement autant de jour qu'il en falloit pour voir l'obſcurité.

Ces ténébres viſibles de Milton ne ſont point condamnés en Angleterre, & les Eſpagnols ne re-

prennent point cette même penſée dans Solis. Il eſt très-certain que les Français ne ſouffriroient point de pareilles libertés. Ce n'eſt pas aſſez que l'on puiſſe excuſer la licence de ſes expreſſions, l'exactitude Françaiſe n'admet rien qui ait beſoin d'excuſe.

Qu'il me ſoit permis, pour ne laiſſer aucun doute ſur cette matiére, de joindre un nouvel exemple à tous ceux que j'ai rapportés. Je le prendrai dans l'éloquence de la Chaire.

Qu'un homme, comme le Pere Bourdaloué prêche devant une Aſſemblée de la Communion Anglicane, & qu'animant par un geſte noble un Diſcours patétique, il s'écrie: „ Oui, Chrétiens, „ vous étiez bien diſpoſés; mais le ſang de cette „ Veuve que vous avez abandonnée; mais le ſang „ de ce Pauvre que vous avez laiſſé opprimer; mais „ le ſang de ces miſérables dont vous n'avez pas „ pris en main la cauſe, ce ſang retombera ſur „ vous, & vos bonnes diſpoſitions ne ſerviront „ qu'à rendre ſa voix plus forte, pour demander à „ Dieu vengeance de votre infidélité. Ah! mes „ chers Auditeurs, &c. "

Ces paroles patétiques prononcées avec force, & accompagnées de grands geſtes, feront rire un Auditoire Anglais. Car autant qu'ils aiment ſur le Théâtre les expreſſions empoulées, & les mouvemens forcés de l'éloquence, autant ils goûtent dans la Chaire une ſimplicité ſans ornement. Un Sermon en France eſt une longue Déclamation ſcrupu-

leuſement diviſée en trois points, & récitée avec enthouſiaſme. En Angleterre, un Sermon eſt une Diſſertation ſolide, & quelquefois ſéche, qu'un homme lit au Peuple, ſans geſte & ſans aucun éclat de voix. En Italie, c'eſt une Comédie ſpirituelle. En voilà aſſez pour faire voir combien grande eſt la différence entre les goûts des Nations.

Je ſai qu'il y a pluſieurs perſonnes qui ne ſauroient admettre ce ſentiment. Ils diſent que la raiſon & les paſſions ſont par-tout les mêmes : cela eſt vrai ; mais elles s'expriment par-tout diverſement. Les hommes ont en tout païs un nez, deux yeux & une bouche. Cependant l'aſſemblage des traits qui fait la beauté en France, ne réuſſira pas en Turquie, ni une beauté Turque à la Chine ; & ce qu'il y a de plus aimable en Aſie & en Europe, ſeroit regardé comme un monſtre dans le païs de la Guinée. Puiſque la nature eſt ſi différente d'elle-même, comment veut-on aſſervir à des loix générales des Arts ſur leſquels la coutume, c'eſt-à-dire, l'inconſtance, a tant d'empire ?

Si donc nous voulons avoir une connaiſſance un peu étendue de ces Arts, il faut nous informer de quelle maniére on les cultive chez toutes les Nations. Il ne ſuffit pas pour connaître l'Epopée, d'avoir lu Virgile & Homére ; comme ce n'eſt point aſſez, en fait de Tragédie, d'avoir lu Sophocle & Euripide.

Nous devons admirer ce qui eſt univerſellement

beau

beau chez les Anciens ; nous devons nous prêter à ce qui étoit *beau* dans leur langue & dans leurs mœurs ; mais ce seroit s'égarer étrangement que de les vouloir suivre en tout à la piste. Nous ne parlons point la même langue ; la Religion qui est presque toûjours le fondement de la Poësie Epique, est parmi nous l'opposé de leur Mythologie. Nos Coutumes sont plus différentes de celles des Héros du siége de Troïe, que de celles des Américains. Nos Combats, nos Siéges, nos Flotes n'ont pas la moindre ressemblance ; notre Philosophie est en tout le contraire de la leur. L'invention de la Poudre, celle de la Bousſolle, de l'Imprimerie, tant d'autres Arts qui ont été apportés récemment dans le monde, ont en quelque façon changé la face de l'Univers, ensorte qu'un Poëte Epique entouré de tant de nouveautés, doit avoir un génie bien stérile, ou bien timide, s'il n'ose pas être neuf lui-même.

Qu'Homére nous représente ses Dieux s'enyvrant de nectar, & riant sans fin de la mauvaise grace dont Vulcain leur sert à boire, cela étoit bon de son tems, où les Dieux étoient ce que les Fées sont dans le nôtre. Mais assurément personne ne s'avisera aujourd'hui de représenter dans un Poëme une troupe d'Anges & de Saints buvant & riant à table. Que diroit-on d'un Auteur, qui iroit après Virgile introduire des Harpies, enlevant le dîner de son Héros, & qui changeroit de vieux vaisseaux en belles Nymphes ?

En un mot admirons les Anciens, mais que notre

admiration ne ſoit pas une ſuperſtition aveugle, & ne faiſons pas cette injuſtice à la nature-humaine & à nous-mêmes, de fermer nos yeux aux beautés qu'elle répand autour de nous, pour ne regarder & n'aimer que ces anciennes productions, dont nous ne pouvons pas juger avec autant de sûreté.

Il n'y a point de Monumens en Italie qui méritent plus l'attention d'un Voïageur que la Jéruſalem du Taſſe; Milton fait autant d'honneur à l'Angleterre, que le grand Newton. Camouens eſt en Portugal ce que Milton eſt en Angleterre.

Ce ſeroit ſans doute un grand plaiſir, & même un grand avantage pour un homme qui penſe, d'examiner tous ces Poëmes Epiques de différente nature, nés en des Siécles & dans des Païs éloignés les uns des autres.

Il me ſemble qu'il y a une ſatisfaction noble à regarder les portraits vivans de ces illuſtres Perſonnages, Grecs, Romains, Italiens, Anglais, tous habillés, ſi je l'oſe dire, à la maniére de leurs Païs.

C'eſt une entrepriſe au-delà de mes forces, que de prétendre les peindre: j'eſſaïerai ſeulement de craïonner une eſquiſſe de leurs principaux traits: c'eſt au Lecteur à ſuppléer aux défauts de ce deſſein; je ne ferai que propoſer, il doit juger; & ſon jugement ſera juſte, s'il lit avec impartialité, & s'il n'écoute ni les préjugés qu'il a reçus dans l'Ecole, ni cet amour-propre mal-entendu, qui nous fait mépriſer tout ce qui n'eſt pas dans nos mœurs.

Il verra la naiſſance, le progrès, la décadence

de l'Art ; il le verra enſuite ſortir comme de ſes ruines, il le ſuivra dans tous ſes changemens, il diſtinguera ce qui eſt *beauté*, ou défectueux dans tous les tems, & chez toutes les Nations, d'avec ces *beautés locales*, qu'on admire dans un Païs & qu'on mépriſe dans un autre. Il n'ira point demander à Ariſtote ce qu'il doit penſer d'un Auteur Anglais ou Portugais, ni à M. Perrault comment il doit juger de l'Iliade : il ne ſe laiſſera point tyranniſer par Scaliger ni par le Boſſu ; mais il tirera ſes régles de la nature & des exemples qu'il aura devant les yeux, & il jugera entre les Dieux d'Homére & le Dieu de Milton, entre Çalipſo & Didon, Armide & Eve.

Si les Nations de l'Europe, au lieu de ſe mépriſer injuſtement les unes les autres, vouloient faire une attention moins ſuperficielle aux ouvrages & aux maniéres de leurs voiſins, non pas pour en rire, mais pour en profiter, peut-être de ce commerce mutuel d'obſervations naîtroit ce goût général qu'on cherche ſi inutilement.

CHAPITRE II.

HOMÉRE.

HOMÈRE vivoit probablement environ huit cens cinquante années avant l'Ere Chrétienne ; il étoit certainement contemporain d'Héſiode : or Héſiode nous apprend qu'il écrivoit dans l'*âge* qui ſuivoit celui de la guerre de Troïe, & que cet âge dans lequel il vivoit, finiroit avec la génération qui exiſtoit alors.

Il eſt donc certain qu'Homére floriſſoit deux générations après la guerre de Troïe ; ainſi il pouvoit avoir vu dans ſon enfance quelques vieillards qui avoient été à ce Siége, & il devoit avoir parlé ſouvent à des Grecs d'Europe & d'Aſie, qui avoient vu Ulyſſe, Ménélas, & Achille.

Quand il compoſa l'Iliade, (ſuppoſé qu'il ſoit l'Auteur de tout cet ouvrage) il ne fit donc que mettre en vers une partie de l'Hiſtoire & des Fables de ſon tems.

Les Grecs n'avoient alors que des Poëtes pour Hiſtoriens & pour Théologiens ; ce ne fut même que quatre cens ans après Héſiode & Homére, qu'on ſe réduiſit à écrire l'Hiſtoire en Proſe. Cet uſage, qui paraîtra bien ridicule à beaucoup de Lecteurs, étoit très-raiſonnable. Un Livre dans ce tems-là

étoit une choſe auſſi rare qu'un bon Livre l'eſt aujourd'hui : loin de donner au Public l'Hiſtoire *in-folio* de chaque Village, comme on fait à préſent, on ne tranſmettoit à la poſtérité que les grands événemens qui devoient l'intéreſſer. Le culte des Dieux & l'Hiſtoire des grands-hommes, étoient les ſeuls ſujets de ce petit nombre d'écrits : on les compoſa long-tems en Vers chez les Egyptiens & chez les Grecs, parce qu'ils étoient deſtinés à être retenus par cœur & à être chantés : telle étoit la coutume de ces Peuples ſi différens de nous. Il n'y eut juſqu'à Hérodote d'autre Hiſtoire parmi eux qu'en Vers, & ils n'eurent en aucun tems de poëſie ſans Muſique.

A l'égard d'Homére, autant ſes Ouvrages ſont connus, autant eſt-on dans l'ignorance ſur ſa perſonne. Tout ce qu'on ſait de vrai, c'eſt que longtems après ſa mort, on lui a érigé des Statues & élevé des Temples. Sept Villes puiſſantes ſe ſont diſputé l'honneur de l'avoir vu naître ; mais la commune opinion eſt que de ſon vivant il mendioit dans ces ſept Villes, & que celui dont la poſtérité a fait un Dieu, a vécu mépriſé & miſérable, deux choſes très-compatibles.

L'Iliade qui eſt le grand Ouvrage d'Homére, eſt plein de Dieux & de combats peu vrai-ſemblables. Ces ſujets plaiſent naturellement aux hommes ; ils aiment ce qui leur paraît terrible ; ils ſont comme les enfans, qui écoutent avidement ces contes de Sorciers qui les effraïent. Il y a des fables pour tout

âge, & il n'y a point de Nation qui n'ait eu les ſiennes.

De ces deux ſujets qui rempliſſent l'Iliade, naiſſent les deux grands reproches que l'on fait à Homére : on lui impute l'extravagance de ſes Dieux, & la groſſiéreté de ſes Héros. C'eſt reprocher à un Peintre d'avoir donné à ſes figures les habillemens de ſon tems. Homére a peint les Dieux tels qu'on les croïoit, & les hommes tels qu'ils étoient. Ce n'eſt pas un grand mérite de trouver de l'abſurdité dans la Théologie Païenne ; mais il faudroit être bien dépourvu de goût pour ne pas aimer certaines Fables d'Homére. Si l'idée des trois Graces, qui doivent toujours accompagner la Déeſſe de la Beauté, ſi la Ceinture de Vénus ſont de ſon invention : quelles louanges ne lui doit-on pas, pour avoir ainſi orné cette Religion que nous lui reprochons ? Et ſi ces Fables étoient déja reçues avant lui, peut-on mépriſer un Siécle qui avoit trouvé des allégories ſi juſtes & ſi charmantes ?

Quant à ce qu'on appelle groſſiéreté dans les Héros d'Homére, on peut rire tant qu'on voudra de voir Patrocle, au neuviéme Livre de l'Iliade, mettre trois gigots de mouton dans une marmite, allumer & ſouffler le feu, & préparer le dîner avec Achille : Achille & Patrocle n'en ſont pas moins éclatans. Charles XII. Roi de Suéde, a fait ſix mois ſa cuiſine à *Demir-Tocca*, ſans perdre rien de ſon héroïſme, & la plûpart de nos Généraux qui portent dans un camp tout le luxe d'une

Cour efféminée, auront bien de la peine à égaler ces Héros qui faiſoient leur cuiſine eux-mêmes.

On peut ſe moquer de la Princeſſe Nauſicaa, qui, ſuivie de toutes ſes femmes, va laver ſes robes, & celles du Roi & de la Reine. On peut trouver ridicule que les Filles d'Auguſte aïent filé les habits de leur Pere, lorſqu'il étoit maître de la moitié de l'Univers. Cela n'empêchera pas qu'une ſimplicité ſi reſpectable ne vale bien la vaine pompe, la molleſſe & l'oiſiveté dans leſquelles les perſonnes d'un haut rang ſont nourries.

Que ſi l'on reproche à Homére d'avoir tant loué la force de ſes Héros, c'eſt qu'avant l'invention de la Poudre, la force du corps décidoit de tout dans les Batailles : c'eſt que cette force eſt l'origine de tout pouvoir chez les hommes ; c'eſt que par cette ſupériorité ſeule les Nations du Nord ont conquis notre Hémiſphére, depuis la Chine juſqu'au Mont-Atlas. Les anciens ſe faiſoient une gloire d'être robuſtes : leurs plaiſirs étoient des exercices violens ; ils ne paſſoient point leurs jours a ſe faire traîner dans des chars à couvert des influences de l'air, pour aller porter languiſſamment d'une maiſon dans une autre leur ennui & leur inutilité. En un mot, Homére avoit à repréſenter un Ajax & un Hector, non un Courtiſan de Verſailles, ou de ſaint James.

Après avoir rendu juſtice au fond du ſujet des poëmes d'Homére, ce ſeroit ici le lieu d'examiner la maniére dont il les a traités, & d'oſer juger de

prix de ſes Ouvrages ; mais tant de plumes ſavantes ont épuiſé cette matiére, que je me bornerai à une ſeule réflexion, dont ceux qui s'appliquent aux Belles-Lettres pourront peut-être tirer quelque utilité.

Si Homére a eu des Temples, il s'eſt trouvé bien des Infidèles qui ſe ſont moqués de ſa Divinité. Il y a eu dans tous les Siécles des Savans, des *Raiſonneurs*, qui l'ont traité d'Ecrivain pitoïable, tandis que d'autres étoient à genoux devant lui.

Ce Pere de la Poëſie eſt depuis quelque-tems un grand ſujet de diſpute en France; Perrault commença la querelle contre Deſpréaux : mais il apporta à ce combat des armes trop inégales ; il compoſa ſon Livre du *Parallèle des Anciens & des Modernes*, où l'on voit un eſprit très-ſuperficiel, nulle méthode & beaucoup de mépriſes. Le redoutable Deſpréaux accabla ſon Adverſaire, en s'attachant uniquement à relever ſes bévûes: deſorte que la diſpute fut terminée par rire aux dépens de Perrault, ſans qu'on entamât ſeulement le fond de la queſtion. Houdart de la Motte a depuis renouvellé la querelle : il ne ſavoit pas la Langue Grecque ; mais l'eſprit a, ſuppléé en lui, autant qu'il eſt poſſible, à cette connaiſſance. Peu d'Ouvrages ſont écrits avec autant d'art, de diſcrétion & de fineſſe, que ſes Diſſertations ſur Homére. Madame Dacier, connue par une érudition qu'on eût admirée dans un homme, ſoutint la cauſe d'Homére avec l'emportement d'un Commentateur : on eût dit que l'Ouvra-

ge

ge de M. de la Motte étoit d'une femme d'eſprit, & celui de Madame Dacier d'un homme ſavant. L'un, par ſon ignorance dans la Langue Grecque, ne pouvoit ſentir les beautés de l'Auteur qu'il attaquoit; l'autre, toute remplie de la ſuperſtition des Commentateurs, étoit incapable d'appercevoir des défauts dans l'Auteur qu'elle adoroit.

Pour moi, lorſque je lus Homére, & que je vis ces fautes groſſiéres qui juſtifient les Critiques, & ces beautés plus grandes que ſes fautes, je ne pus croire d'abord que le même génie eût compoſé tous les Chants de l'Iliade. En effet nous ne connaiſſons parmi les Latins, ni parmi nous, aucun Auteur qui ſoit tombé ſi bas, après s'être élevé ſi haut. Le grand Corneille, génie pour le moins égal à Homére, a fait à la vérité Pertharite, Suréna, Agéſilas, après avoir donné Cinna & Polieucte; mais Suréna & Pertharite ſont des ſujets encore plus mal choiſis que mal traités. Ces Tragédies ſont très-faibles, mais non pas remplies d'abſurdités, de contradictions & de fautes groſſiéres. Enfin j'ai trouvé chez les Anglais ce que je cherchois, & le paradoxe de la réputation d'Homére m'a été développé. Shakeſpear, leur premier Poëte Tragique, n'a guéres en Angleterre d'autre épithéte que celle de Divin. Je n'ai jamais vu à Londres la Salle de la Comédie auſſi remplie à l'Andromaque de Racine, toute bien traduite qu'elle eſt par Phillips, ou au Caton d'Addiſſon, qu'aux anciennes Piéces de Shakeſpear. Ces Piéces ſont des monſtres en Tragé-

die. Il y en a qui durent plusieurs années ; on y baptise au premier Acte le Héros qui meurt de vieillesse au cinquiéme ; on y voit des Sorciers, des Païsans, des Yvrognes, des Bouffons, des Fossoïeurs, qui creusent une fosse & qui chantent des airs à boire en jouant avec des têtes de mort. Enfin imaginez ce que vous pourrez de plus monstrueux & de plus absurde, vous le trouverez dans Shakespear. Quand je commençois à apprendre la Langue Anglaise, je ne pouvois comprendre comment une Nation si éclairée pouvoit admirer un Auteur si extravagant ; mais dès que j'eus une plus grande connaissance de la Langue, je m'apperçus que les Anglais avoient raison, & qu'il est impossible que toute une Nation se trompe en fait de sentiment, & ait tort d'avoir du plaisir. Ils voyoïent comme moi les fautes grossiéres de leur Auteur favori, mais ils sentoient mieux que moi ses beautés, d'autant plus singuliéres, que ce sont des éclairs qui ont brillé dans la nuit la plus profonde. Il y a cent cinquante années qu'il jouit de sa réputation. Les Auteurs qui sont venus après lui, ont servi à l'augmenter plutôt qu'ils ne l'ont diminuée. Le grand sens de l'Auteur de Caton, & ses talens, qui en ont fait un Secrétaire-d'Etat, n'ont pu le placer à côté de Shakespear. Tel est le privilége du véritable génie. Il se fait une route où personne n'a marché avant lui ; il court sans guide, sans art, sans régle, il s'égare dans sa carriére ; mais il laisse loin derriére lui tout

ce qui n'eſt que raiſon & qu'exactitude. Tel à peu près étoit Homére ; il a créé ſon Art & l'a laiſſé imparfait ; c'eſt un chaos encore ; mais la lumiére y brille déja de tous côtés.

Le Clovis de Deſmarêts, la Pucelle de Chapelain, ces Poëmes fameux par leur ridicule, ſont, à la honte des régles, conduits avec plus de régularité que l'Iliade, comme le Pirame de Pradon eſt plus exact que le Cid de Corneille. Il y a peu de petites nouvelles où les événemens ne ſoient mieux ménagés, préparés avec plus d'artifice, arrangés avec mille fois plus d'induſtrie que dans Homére. Cependant douze beaux Vers de l'Iliade ſont au-deſſus de la perfection de ces bagatelles, autant qu'un gros Diamant, ouvrage brute de la nature, l'emporte ſur des colifichets de fer ou de laiton, quelque bien travaillés qu'ils puiſſent être par des mains induſtrieuſes. Le grand mérite d'Homére eſt d'avoir été un Peintre ſublime. Inférieur de beaucoup à Virgile dans tout le reſte, il lui eſt ſupérieur en cette partie. S'il décrit une armée en marche, *c'eſt un feu dévorant, qui, pouſſé par les vents, conſume la terre devant lui.* Si c'eſt un Dieu qui ſe tranſporte d'un lieu à un autre ; il fait trois pas, & au quatriéme il arrive au bout de la terre. Quand il décrit la Ceinture de Vénus, il n'y a point de Tableau de l'Albane qui approche de cette peinture riante. Veut-il fléchir la colére d'Achille, il perſonifie les Priéres, *elles ſont Filles du Maître*

des Dieux, elles marchent triſtement le front couvert de confuſion, les yeux trempés de larmes, & ne pouvant ſe ſoutenir ſur leurs piés chancelans, elles ſuivent de loin l'injure, l'injure altiere qui court ſur la terre d'un pié léger, levant ſa tête audacieuſe. C'eſt ici ſans doute qu'on ne peut ſur-tout s'empêcher d'être un peu révolté contre feu la Motte Houdart de l'Académie Françaiſe, qui dans ſa Traduction d'Homére, étrangle tout ce beau paſſage, & le racourcit ainſi en deux vers :

On appaiſe les Dieux ; mais par des ſacrifices
De ces Dieux irrités on fait des Dieux propices.

Quel malheureux don de la nature que l'eſprit, s'il a empêché Mr. de la Motte de ſentir ces grandes beautés d'imagination, & ſi cet Académicien ſi ingénieux a cru que quelques antithèſes, quelques tours délicats pourroient ſuppléer à ces grands traits d'éloquence ! La Motte a ôté beaucoup de défauts à Homére ; mais il n'a conſervé aucune de ſes beautés ; il a fait un petit ſquelette d'un corps démeſuré & trop plein d'embonpoint. En vain tous les Journaux ont prodigué les louanges à la Motte ; en vain avec tout l'art poſſible, & ſoutenu de beaucoup de mérite, s'étoit-il fait un parti conſidérable ; ſon parti, ſes éloges, ſa Traduction, tout a diſparu, & Homére eſt reſté.

Ceux qui ne peuvent pardonner les fautes d'Homére en faveur de ſes beautés, ſont la plûpart des

esprits trop philosophiques, qui ont étouffé en eux-mêmes tout sentiment. On trouve dans les Pensées de Mr. Pascal qu'il n'y a point de beauté Poëtique, & *que faute d'elle on a inventé de grands mots, comme fatal Laurier, bel Astre, & que c'est cela qu'on appelle beauté Poëtique;* que prouve un tel passage, sinon que l'Auteur parloit de ce qu'il n'entendoit pas?

Pour juger des Poëtes, il faut savoir sentir, il faut être né avec quelques étincelles du feu qui anime ceux qu'on veut connaître; comme pour décider sur la Musique, ce n'est pas assez, ce n'est rien même de calculer en Mathématicien la proportion des tons, il faut avoir de l'oreille & de l'ame.

Qu'on ne croïe point encore connaître les Poëtes par les Traductions; ce seroit vouloir appercevoir les coloris d'un Tableau dans une Estampe. Les Traductions augmentent les fautes d'un Ouvrage & en gâtent les beautés. Qui n'a lu que Madame Dacier, n'a point lu Homére; c'est dans le Grec seul qu'on peut voir le stile du Poëte, plein de négligences extrêmes; mais jamais affecté, & paré de l'harmonie naturelle de la plus belle langue qu'aïent jamais parlé des hommes; enfin on verra Homére lui-même, qu'on trouvera, comme ses Héros, tout plein de défauts, mais sublime.

CHAPITRE III.

VIRGILE.

IL ne faut avoir aucun égard à la Vie de Virgile, qu'on trouve à la tête de pluſieurs éditions des Ouvrages de ce grand homme. Elle eſt pleine de puérilités & de contes ridicules. On y repréſente Virgile comme une eſpéce de Maquignon & de faiſeur de prédictions, qui devine qu'un Poulain qu'on avoit envoïé à Auguſte étoit né d'une Jument malade, & qui étant interrogé ſur le ſecret de la naiſſance de l'Empereur, répond qu'Auguſte étoit fils d'un Boulanger, parce qu'il n'avoit été juſques-là récompenſé de l'Empereur qu'en rations de pain. Je ne ſai par quelle fatalité la mémoire des grands-hommes eſt preſque toujours défigurée par des contes inſipides.

Tenons-nous-en à ce que nous ſavons certainement de Virgile. Il nâquit l'an 684. de la fondation de Rome, dans le Village d'Andez, à une lieue de Mantoue, ſous le premier Conſulat du grand Pompée & de Craſſus. Les Ides d'Octobre, qui étoient le 15. de ce mois, devinrent à jamais fameuſes par ſa naiſſance: *Octobris Maro conſecravit Idus*, dit Martial. Il ne vécut que cinquante-deux ans, & mourut à Brindes, comme il alloit en Gré-

ce ; pour mettre dans la retraite la derniere main à ſon Enéïde, qu'il avoit été onze ans à compoſer.

Il eſt le ſeul de tous les Poëtes Epiques qui ait joui de ſa réputation pendant ſa vie. Les ſuffrages & l'amitié d'Auguſte, de Mécéne, de Tucca, de Pollion, d'Horace, de Gallus ne ſervirent pas peu, ſans doute, à diriger les jugemens de ſes Contemporains, qui peut-être ſans cela ne lui auroient pas rendu ſi-tôt juſtice. Quoi qu'il en ſoit, telle étoit la vénération qu'on avoit pour lui à Rome, qu'un jour comme il vint paraître au Théâtre, aprés qu'on y eut récité quelques-uns de ſes Vers, tout le Peuple ſe leva avec des acclamations, honneur qu'on ne rendoit alors qu'à l'Empereur.

Il étoit né d'un caractére doux, modeſte, & même timide. Il ſe déroboit très-ſouvent en rougiſſant, à la multitude qui accouroit pour le voir. Il étoit embarraſſé de ſa gloire ; ſes mœurs étoient ſimples ; il négligeoit ſa perſonne & ſes habillemens ; mais cette négligence étoit aimable. Il faiſoit les délices de ſes amis, par cette ſimplicité qui s'accorde ſi bien avec le génie, & qui ſemble être donnée aux véritablement grands-hommes pour adoucir l'envie.

Comme les talens ſont bornés, & qu'il n'arrive preſque jamais qu'on touche aux deux extrémités à la fois, il n'étoit plus le même lorſqu'il écrivoit en Proſe. Sénéque le Philoſophe nous apprend que Virgile n'avoit pas mieux réuſſi en proſe

que Cicéron en Vers. Si cela eſt, le Poëte a eu un mérite que l'Orateur n'avoit point ; c'étoit de connaître ſa portée ; du moins Virgile n'a-t-il point laiſſé après lui de mauvaiſe Proſe, au lieu que nous avons des Vers de Cicéron qui font honte à ſa mémoire.

Horace & lui furent comblés de biens par Auguſte. Cet heureux Tyran ſavoit bien qu'un jour ſa réputation dépendroit d'eux : auſſi eſt-il arrivé que l'idée que ces deux grands Ecrivains nous ont donnée d'Auguſte, a effacé l'horreur de ſes proſcriptions ; ils nous font aimer ſa mémoire ; ils ont fait, ſi j'oſe le dire, illuſion à toute la terre.

Virgile mourut aſſez riche pour laiſſer des ſommes conſidérables à Tucca, à Varius, à Mécénas, & à l'Empereur même. On ſait qu'il ordonna par ſon Teſtament que l'on brûlât ſon Enéïde, dont il n'étoit point ſatisfait ; mais on ſe donna bien de garde d'obéïr à ſa derniére volonté. Nous avons encore les Vers qu'Auguſte compoſa au ſujet de cet ordre que Virgile avoit donné en mourant ; ils ſont beaux & ſemblent partir du cœur.

Ergo ne ſupremis potuit vox improba verbis
Tam dirum mandare nefas, ergo ibit in ignes
Magnaque doctiloqui morietur Muſa Maronis, &c.

Cet Ouvrage que l'Auteur avoit condamné aux flammes, eſt encore avec ſes défauts, le plus beau Monument qui nous reſte de toute l'Antiqui-

té. Virgile tira le ſujet de ſon Poëme des traditions fabuleuſes, & ſur l'arrivée & l'établiſſement d'Enée en Italie, que la ſuperſtition populaire avoit tranſmiſes juſqu'à lui, à peu près comme Homére avoit fondé ſon Iliade ſur la tradition du Siége de Troïe ; car en vérité il n'eſt pas croïable qu'Homére & Virgile ſe ſoient ſoumis par avance à cette régle biſarre que le Pere le Boſſu a prétendu établir ; c'eſt de choiſir ſon ſujet avant ſes perſonnages, & de diſpoſer toutes les actions qui ſe paſſent dans le Poëme, avant que de ſavoir à qui on les attribuera. Cette régle peut avoir lieu dans la Comédie, qui n'eſt qu'une repréſentation des ridicules du Siécle, ou dans un Roman frivole, qui n'eſt qu'un tiſſu de petites intrigues, leſquelles n'ont beſoin ni de l'autorité de l'Hiſtoire, ni du poids d'aucun nom célèbre.

Les Poëtes Epiques au contraire, ſont obligés de choiſir un Héros connu, dont le nom ſeul puiſſe impoſer au Lecteur, & un point d'Hiſtoire qui ſoit par lui-même intéreſſant. Tout Poëte Epique qui ſuivra la régle de le Boſſu, ſera ſûr de n'être jamais lu ; mais heureuſement il eſt impoſſible de la ſuivre : car ſi vous tirez votre ſujet tout entier de votre imagination, & que vous cherchiez enſuite quelque événement dans l'Hiſtoire pour l'adapter à votre Fable, toutes les Annales de l'Univers ne pourroient pas vous fournir un événement entiérement conforme à votre plan : il faudra de néceſſité que vous altériez l'un pour le faire quadrer avec

l'autre ; & y a-t-il rien de plus ridicule que de commencer à bâtir pour être enſuite obligé de détruire ?

Virgile raſſembla donc dans ſon Poëme tous ces différens matériaux qui étoient épars dans pluſieurs Livres, & dont on peut voir quelques-uns dans Denis d'Halicarnaſſe. Cet Hiſtorien trace exactement le cours de la navigation d'Enée ; il n'oublie ni la fable des Harpies, ni les prédictions de Céléno, ni le petit Aſcagne, qui s'écrie que les *Troyens ont mangé leurs aſſiettes*, &c. Pour ce qui eſt de la Métamorphoſe des Vaiſſeaux d'Enée en Nymphes, Denis d'Halicarnaſſe n'en parle point : Virgile lui-même prend ſoin de nous avertir que ce conte étoit une ancienne tradition.

Priſca fides facto, ſed fama perennis.

Il ſemble qu'il ait eu honte de cette fable puérile, & qu'il ait voulu ſe l'excuſer à lui-même, en ſe rappellant la créance publique. Si on conſidéroit dans cette vûe pluſieurs endroits de Virgile qui choquent au premier coup d'œil, on ſeroit moins prompt à le condamner.

N'eſt-il pas vrai que nous permettrions à un Auteur Français, qui prendroit Clovis pour ſon Héros, de parler de la Sainte Ampoule, qu'un Pigeon apporta du Ciel dans la Ville de Rheims pour oindre le Roi, & qui ſe conſerve encore avec ſoi dans cette Ville ? Un Anglais qui chanteroit le

Roi Arthur, n'auroit-il pas la liberté de parler de l'Enchanteur Merlin? Tel eſt le ſort de toutes ces anciennes Fables, où ſe perd l'origine de chaque Peuple, qu'on reſpecte leur antiquité, dans le même-tems qu'on rit de leur abſurdité. Après-tout, quelqu'excuſable qu'on ſoit de mettre en œuvre de pareils contes, je penſe qu'il vaudroit encore mieux les rejetter entiérement; un ſeul Lecteur ſenſé que ces faits rebutent, mérite plus d'être ménagé qu'un vulgaire ignorant qui les croit.

A l'égard de la conſtruction de ſa Fable, Virgile eſt blâmé par quelques Critiques, & loué par d'autres de s'être aſſervi à imiter Homére. Pour moi, ſi j'oſe hazarder mon ſentiment, je penſe qu'il ne mérite ni ces reproches, ni ces louanges. Il ne pouvoit éviter de mettre ſur la Scène les Dieux d'Homére, qui étoient auſſi les ſiens, & qui, ſelon la tradition, avoient eux-mêmes guidé Enée en Italie. Mais aſſurément il les fait agir avec plus de jugement que le Poëte Grec. Il parle comme lui du Siége de Troïe; mais j'oſe dire qu'il y a plus d'art & des beautés plus touchantes dans la Deſcription que fait Virgile de la priſe de cette Ville, que dans toute l'Iliade d'Homére. On nous crie que l'Epiſode de Didon eſt d'après celui de Circé & de Calipſo; qu'Enée ne deſcend aux Enfers qu'à l'imitation d'Uliſſe. Le Lecteur n'a qu'à comparer ces prétendues Copies avec l'Original ſuppoſé, il y trouvera une prodigieuſe différence,

Homére a fait Virgile, dit-on; ſi cela eſt, c'eſt ſans doute ſon plus bel Ouvrage.

Il eſt bien vrai que Virgile a emprunté du Grec quelques comparaiſons, quelques deſcriptions, dans leſquelles même pour l'ordinaire il eſt au-deſſous de l'Original : quand Virgile eſt grand, il eſt lui-même ; s'il bronche quelquefois, c'eſt lorſqu'il ſe plie à ſuivre l'allure d'un autre.

J'ai entendu ſouvent reprocher à Virgile de la ſtérilité dans l'invention. On le compare à ces Peintres qui ne ſavent point varier leurs figures. Voïez, dit-on, quelle profuſion de caractéres Homére a jetté dans ſon Iliade. Au lieu que dans l'Enéïde, le fort Cloanthe, le brave Gias, & le fidèle Achate, ſont des perſonnages inſipides, des domeſtiques d'Enée, & rien de plus, dont les noms ne ſervent qu'à remplir quelques Vers. Cette remarque me paraît juſte; mais j'oſe dire qu'elle tourne à l'avantage de Virgile. Il chante les actions d'Enée, & Homére l'oiſiveté d'Achille. Le Poëte Grec étoit dans la néceſſité de ſuppléer à l'abſence de ſon principal Héros; & comme ſon talent étoit de faire des Tableaux, plutôt que d'ourdir avec art la trame d'une fable intéreſſante, il a ſuivi l'impulſion de ſon génie, en repréſentant avec plus de force que de choix des caractéres éclatans, mais qui ne touchent point.

Virgile, au contraire, ſentoit qu'il ne falloit point affaiblir ſon principal perſonnage & le perdre dans la foule. C'eſt au ſeul Enée qu'il a voulu &

qu'il a dû nous attacher, auſſi ne nous le fait-il jamais perdre de vûe. Toute autre méthode auroit gâté ſon Poëme.

Saint Evremont dit qu'Enée eſt plus propre à être Fondateur d'un Ordre de Moines que d'un Empire. Il eſt vrai qu'Enée paſſe auprès de bien des gens plutôt pour un dévot que pour un guerrier ; mais leur préjugé vient de la fauſſe idée qu'ils ont du courage. Ils ont les yeux éblouïs de la fureur d'Achille, ou des exploits giganteſques des Héros de Roman.

Si Virgile avoit été moins ſage ; ſi au lieu de repréſenter le courage calme d'un chef prudent, il avoit peint la témérité emportée d'Ajax & de Diomède, qui combattent contre des Dieux, il auroit plû davantage à ces Critiques ; mais il mériteroit peut-être moins de plaire aux hommes ſenſés.

Je viens à la grande & univerſelle objection que l'on fait contre l'Enéide. Les ſix derniers Chants, dit-on, ſont indignes des ſix premiers. Mon admiration pour ce grand génie ne me ferme point les yeux ſur ce défaut ; je ſuis perſuadé qu'il le ſentoit lui-même, & que c'étoit la vraïe raiſon pour laquelle il avoit eu le deſſein de brûler ſon Ouvrage. Il n'avoit voulu réciter à Auguſte que le premier, le ſecond, le quatriéme & le ſixiéme Livre, qui ſont effectivement la plus belle partie de l'Enéide. Il n'eſt point donné aux hommes d'être parfaits. Virgile a épuiſé tout ce que l'ima-

gination a de plus grand dans la deſcente d'Enée aux Enfers ; il a dit tout au cœur dans les amours de Didon. La terreur & la compaſſion ne peuvent aller plus loin que dans la Deſcription de la ruïne de Troïe. De cette haute élévation, où il étoit parvenu au milieu de ſon vol, il ne pouvoit guéres que deſcendre. Le projet du Mariage d'Enée avec Lavinie, qu'il ne connaît pas, ne ſauroit nous intéreſſer après les Amours de Didon. La guerre contre les Latins, commencée à l'occaſion d'un cerf bleſſé, ne peut que refroidir l'imagination que la ruine de Troïe a échauffée. Il eſt bien difficile de s'élever quand le ſujet baiſſe ; cependant il ne faut pas croire que les ſix derniers Chants de l'Enéïde ſoient ſans beautés : il n'y en a aucun où vous ne reconnoiſſiez Virgile. Ce que la force de ſon art a tiré de ce terrain ingrat eſt preſque incroïable. Vous voïez par-tout la main d'un homme ſage qui lutte contre les difficultés : il diſpoſe avec choix tout ce que la brillante imagination d'Homére avoit répandu avec une profuſion ſans régle.

Pour moi s'il m'eſt permis de dire ce qui me bleſſe davantage dans les ſix derniers Livres de l'Enéïde, c'eſt qu'on eſt tenté en les liſant de prendre le parti de Turnus contre Enée. Je vois en la perſonne de Turnus un jeune Prince paſſionnément amoureux, prêt à épouſer une Princeſſe qui n'a point pour lui de répugnance ; il eſt favoriſé dans ſa paſſion par la mere de Lavinie, qui l'aime com-

me ſon fils. Les Latins & les Rutules deſirent également ce mariage, qui ſemble devoir aſſûrer la tranquillité publique, le bonheur de Turnus, celui d'Amate, & même de Lavinie. Au milieu de ces douces eſpérances, lorſqu'on touche au moment de tant de félicités, voici qu'un étranger, un fugitif, arrive des Côtes d'Afrique. Il envoïe une Ambaſſade au Roi Latin pour obtenir un azile; le bon vieux Roi commence par lui offrir ſa fille, qu'Enée ne demandoit pas: de-là s'enſuit une guerre cruelle. Turnus en combattant pour ſa Maîtreſſe, eſt tué impitoyablement par Enée; la mere de Lavinie au déſeſpoir ſe donne la mort; & le faible Roi Latin, pendant tout ce tumulte, ne ſait ni refuſer, ni accepter Turnus pour ſon gendre, ni faire la guerre ni la paix. Il ſe retire au fond de ſon Palais, laiſſant Turnus & Enée ſe battre pour ſa fille, ſûr d'avoir un gendre, quoi qu'il arrive. Il eut été aiſé, ce me ſemble, de remédier à ce grand défaut: il falloit peut-être qu'Enée eût à délivrer Lavinie d'un ennemi, plutôt qu'à combattre un jeune & aimable Amant qui avoit tant de droit ſur elle, & qu'il ſecourût le vieux Roi Latinus, au lieu de ravager ſon Païs; il a trop de l'air du raviſſeur de Lavinie. J'aimerois qu'il en fût le vengeur; je voudrois qu'il eût un rival que je puſſe haïr, afin de m'intéreſſer au Héros davantage. Une telle diſpoſition eût été une ſource de beautés nouvelles. Le pere & la mere de Lavinie, cette jeune Princeſſe même, euſſent eu des perſon-

nages plus convenables à jouer. Mais ma préſomption va trop loin ; ce n'eſt point à un jeune Peintre à oſer reprendre les défauts d'un Raphaël, & je ne puis pas dire comme le Corrége, *ſon Pittor anche io.*

CHAPITRE

CHAPITRE IV.

LUCAIN.

APRE'S avoir levé nos yeux vers Homére & Virgile, il eſt inutile de les arrêter ſur leurs Copiſtes. Je paſſerai ſous ſilence Statius & Silius Italicus, l'un faible, l'autre monſtreux imitateur de l'Iliade & de l'Enéïde; mais il ne faut pas omettre Lucain, dont le génie original a ouvert une route nouvelle. Il n'a rien imité; il ne doit à perſonne ni ſes beautés, ni ſes défauts, & mérite par-là ſeul une attention particuliére.

Lucain étoit d'une ancienne Maiſon de l'Ordre des Chevaliers; il naquit à Cordoue en Eſpagne ſous l'Empereur Caligula. Il n'avoit encore que huit mois lorſqu'on l'amena à Rome, où il fut élevé dans la maiſon de Sénéque ſon oncle. Ce fait ſuffit pour impoſer ſilence à des Critiques, qui ont révoqué en doute la pureté de ſon langage. Ils ont pris Lucain pour un Eſpagnol qui a fait des Vers Latins. Trompés par ce préjugé, ils ont cru trouver dans ſon ſtile des barbariſmes qui n'y ſont point, & qui ſuppoſé qu'ils y fuſſent, ne peuvent aſſûrément être apperçus par aucun Moderne.

Il fut d'abord Favori de Néron, juſqu'à ce qu'il eut la noble imprudence de diſputer contre lui le

prix de la Poëſie, & le dangéreux honneur de le remporter. Le ſujet qu'ils traitérent tous deux étoit *Orphée*. La hardieſſe qu'eurent les Juges de déclarer Lucain vainqueur, eſt une preuve bien forte de la liberté dont on joüiſſoit dans les premiéres années de ce régne.

Tandis que Néron fit les délices des Romains, Lucain crut pouvoir lui donner des éloges; il le loue même avec trop de flâterie, & en cela ſeul il a imité Virgile, qui avoit eu la faibleſſe de donner à Auguſte un encens que jamais homme ne doit donà un autre homme, tel qu'il ſoit.

Néron démentit bien-tôt les loüanges outrées dont Lucain l'avoit comblé. Il força Sénéque à conſpirer contre lui; Lucain entra dans cette fameuſe conjuration, dont la découverte coûta la vie à trois cens Romains du premier rang. Etant condamné à la mort, il ſe fit ouvrir les veines dans un bain chaud, & mourut en récitant des Vers de ſa Pharſale, qui exprimoient le genre de mort dont il expiroit.

Il ne fut pas le premier qui choiſit une Hiſtoire récente pour le ſujet d'un poëme Epique. Varius, contemporain, ami & rival de Virgile, mais dont les Ouvrages ont été perdus, avoit exécuté avec ſuccès cette dangéreuſe entrepriſe.

La proximité des tems, la notoriété publique de la guerre-civile, le ſiécle éclairé, politique & peu ſuperſtitieux où vivoient Céſar & Lucain, la ſolidité de ſon ſujet, ôtoient à ſon génie toute liberté d'invention fabuleuſe.

La grandeur véritable des Héros réels qu'il falloit peindre d'après nature, étoit une nouvelle difficulté. Les Romains du tems de César, étoient des personnages bien autrement importans que Sarpédon, Diomède, Mézence, & Turnus. La guerre de Troïe étoit un jeu d'enfans en comparaison des guerres-civiles de Rome, où les plus grands Capitaines, & les plus puissans hommes qui aïent jamais été, disputoient de l'Empire de la moitié du monde connu.

Lucain n'a osé s'écarter de l'Histoire : par-là il a rendu son Poëme sec & aride. Il a voulu suppléer au défaut d'invention par la grandeur des sentimens ; mais il a caché trop souvent sa sécheresse sous de l'enflure. Ainsi il est arrivé qu'Achille & Enée, qui étoient peu importans par eux-mêmes, sont devenus grands dans Homére & dans Virgile, & que César & Pompée sont petits quelquefois dans Lucain.

Il n'y a dans son Poëme aucune description brillante comme dans Homére. Il n'a point connu, comme Virgile, l'art de narrer & de ne rien dire de trop ; il n'a ni son élégance, ni son harmonie. Mais aussi vous trouvez dans la Pharsale des beautés qui ne sont ni dans l'Iliade, ni dans l'Enéïde. Au milieu de ses déclamations empoulées, il y a de ces pensées mâles & hardies, de ces maximes politiques dont Corneille est rempli ; quelques-uns de ses Discours ont la majesté de ceux de Tite-Live & la force de Tacite. Il peint comme Salluste ; en un mot,

il eſt grand par-tout où il ne veut point être Poëte. Une ſeule ligne telle que celle-ci, en parlant de Céſar, *Nil actum reputans, ſi quid ſupereſſet agendum*, vaut bien aſſurément une deſcription Poëtique.

Virgile & Homére avoient fort bien fait d'amener les Divinités ſur la Scène. Lucain a fait tout auſſi-bien de s'en paſſer. Jupiter, Junon, Mars, Vénus étoient des embelliſſemens néceſſaires aux actions d'Enée & d'Agamemnon. On ſavoit peu de choſe de ces Héros fabuleux; ils étoient comme ces Vainqueurs des Jeux Olympiques que Pindare chantoit, & dont il n'avoit preſque rien à dire. Il falloit qu'il ſe jettât ſur les loüanges de Caſtor, de Pollux & d'Hercule. Les faibles commencemens de l'Empire Romain avoient beſoin d'être rélevés par l'intervention des Dieux; mais Céſar, Pompée, Caton, Labiénus, vivoient dans un autre ſiécle qu'Enée: les guerres-civiles de Rome étoient trop ſérieuſes pour ces jeux d'imagination. Quel rôle Céſar joueroit-il dans la Plaine de Pharſale, ſi Iris venoit lui apporter ſon épée, ou ſi Vénus deſcendoit dans un nuage d'or à ſon ſecours?

Ceux qui prennent les commencemens d'un Art pour les principes de l'Art même, ſont perſuadés qu'un Poëme ne ſauroit ſubſiſter ſans Divinités, parce que l'Iliade en eſt pleine; mais ces Divinités ſont ſi peu eſſentielles au Poëme, que le plus bel endroit qui ſoit dans Lucain, & peut-être dans aucun Poëte, eſt le diſcours de Caton, dans lequel ce Stoïque ennemi des Fables refuſe d'entrer ſeule-

ment dans le Temple de Jupiter Hammon. Je me ſers de la Traduction de Brebeuf.

Laiſſons, laiſſons, dit-il, un ſecours ſi honteux
A ces ames qu'agite un avenir douteux.
Pour être convaincu que la vie eſt à plaindre,
Que c'eſt un long combat dont l'iſſue eſt à craindre,
Qu'une mort glorieuſe eſt préférable aux fers,
Je ne conſulte point les Dieux ni les Enfers.
Alors que du néant nous paſſons juſqu'à l'Etre,
Le Ciel met dans nos cœurs tout ce qu'il faut connaître.
Nous trouvons Dieu par-tout, par-tout il parle à nous.
Nous ſavons ce qui fait, ou détruit ſon courroux.
Et chacun porte en ſoi ce conſeil ſalutaire,
Si le charme des ſens ne le force à ſe taire.
Penſez-vous qu'à ce Temple un Dieu ſoit limité?
Qu'il ait dans ces déſers caché la vérité?
Faut-il d'autre ſéjour à ce Monarque auguſte,
Que les Cieux, que la terre & que le cœur du Juſte?
C'eſt lui qui nous ſoutient, c'eſt lui qui nous conduit.
C'eſt ſa main qui nous guide & ſon feu qui nous luit;
Tout ce que nous voïons eſt cet Etre ſuprême, &c.
C'eſt bien aſſez, Romains, de ces vives leçons,
Qu'il grave dans notre ame au point que nous naiſſons.
Si nous n'y ſavons pas lire nos aventures,
Percer avant le tems dans les choſes futures,
Loin d'appliquer en vain nos ſoins à le chercher,
Ignorons ſans douleur ce qu'il veut nous cacher.

Ce n'eſt donc point pour n'avoir pas fait uſage du Miniſtére des Dieux, mais pour avoir ignoré l'art de bien conduire les affaires des hommes, que Lucain eſt ſi inférieur à Virgile. Faut-il qu'après avoir

peint Céſar, Pompée, Caton, avec des traits ſi forts, il ſoit ſi faible quand il les fait agir! Ce n'eſt preſque plus qu'une gazette pleine de déclamations; il me ſemble que je vois un Portique hardi & immenſe qui me conduit à des ruines.

CHAPITRE V.

LE TRISSIN.

APRE'S que l'Empire Romain eut été détruit par les Barbares, pluſieurs Langues ſe formérent des débris du Latin, comme pluſieurs Roïaumes s'élevérent ſur les ruines de Rome. les Conquérans portérent dans tout l'Occident leur barbarie & leur ignorance. Tous les Arts périrent; & lorſqu'après huit cent ans ils commencerent à renaître, ils renâquirent Gots & Vandales. Ce qui nous reſte malheureuſement de l'Architecture & de la Sculpture de ces tems-là, eſt un compoſé bizarre de groſſiéreté & de colifichets. Le peu qu'on écrivoit étoit dans le même goût. Les Moines conſervérent la Langue Latine pour la corrompre; les Francs, les Vandales, les Lombards, mêlérent à ce Latin corrompu leur Jargon irrégulier & ſtérile; enfin la Langue Italienne, comme la fille aînée de la Latine, ſe polit la premiére, enſuite l'Eſpagnole, puis la Françaiſe & l'Anglaiſe ſe perfectionnérent.

La Poëſie fut le premier Art qui fut cultivé avec ſuccès. Dante & Pétrarque écrivirent dans un tems où l'on n'avoit pas encore un Ouvrage de Proſe ſupportable; choſe étrange que preſque toutes les Nations du monde aïent eu des Poëtes avant que

d'avoir aucune autre ſorte d'Ecrivains. Homére fleurit chez les Grecs plus d'un ſiécle avant qu'il parut un Hiſtorien. Les Cantiques de Moïſe ſont le plus ancien Monument des Hébreux. On a trouvé des Chanſons chez les Caraïbes qui ignoroient tous les Arts.

Les Barbares des Côtes de la Mer Baltique avoient leurs fameuſes Rimes Runiques, dans le tems qu'ils ne ſavoient pas lire ; ce qui prouve, en paſſant, que la Poëſie eſt plus naturelle aux hommes qu'on ne penſe.

Quoi qu'il en ſoit, le Taſſe étoit encore au berceau, lorſque le Triſſin Auteur de la fameuſe *Sophoniſbe*, la premiére Tragédie écrite en Langue vulgaire, entreprit un Poëme Epique. Il prit pour ſon ſujet, l'Italie délivrée des Gots par Bélizaire, ſous l'Empire de Juſtinien. Son plan eſt ſage & régulier ; mais la Poëſie de ſtile y eſt faible. Toutefois l'Ouvrage réuſſit, & cette aurore du bon goût brilla pendant quelque tems, juſqu'à ce qu'elle fût abſorbée dans le grand jour qu'apporta le Taſſe.

Le Triſſin étoit un homme d'un ſavoir très-étendu, & d'une grande capacité. Léon X. l'employa dans plus d'une affaire importante. Il fut Ambaſſadeur auprès de Charles-Quint ; mais enfin il ſacrifia ſon ambition & la prétendue ſolidité des affaires publiques à ſon goût pour les Lettres ; bien différent en cela de quelques hommes célèbres, que nous avons vus quitter & même mépriſer les Lettres, après avoir fait fortune par elles. Il étoit avec raiſon

son, charmé des beautés qui sont dans Homére, & cependant sa grande faute est de l'avoir imité; il en a tout pris, hors le génie. Il s'appuïe sur Homére, pour marcher, & tombe en voulant le suivre. Il cueille les fleurs du Poëte Grec; mais elles se flétrissent dans les mains de l'imitateur. Le Triffin, par exemple, a copié ce bel endroit d'Homére, où Junon, parée de la Ceinture de Vénus, dérobe à Jupiter des caresses qui n'avoient pas coutume de lui faire.

La femme de l'Empereur Justinien a les mêmes vûes sur son époux, dans l'*Italia Liberata*. „ Elle „ commence par se baigner dans sa belle chambre, „ elle met une chemise blanche, & après une lon„ gue énumération de tous les affiquets d'une toi„ lette, elle va trouver l'Empereur qui est assis sur „ un gazon dans un petit Jardin, elle lui fait une „ menterie avec beaucoup d'agaceries, & enfin Jus„ tinien *le diede un bascio.*

Suave, e le gettò le braccia al collo,
Et ella stette; e sorridendo disse.
Signor mio dolce, or que volete fare,
Che se venisse alcuno in questo luogo,
E ci vedesse, harei tanta vergogna,
Che più non ardirei levar la fronte:
Entriamo ne le nostre usate stanze,
Chiudamo gli usci, e sopra il vostro letto
Poniamci, e fate poi quel, che mi piace.
L'Imperador rispose; Alma via vita,
Non dubitate de la vista altrui,
Che qui non può venir persona umana

Senon par la mia ſtanza, & io la chiuſi
Come qui venni, & ho la chiave a canto;
E preſo, che ancor voi chiudeſte l'uſcio,
Che vienin eſſo da le ſtanze voſtre;
Perchè giamai non lo laſciaſte aperto.
E detto queſto, ſubito abbracciolla;
Poi ſi colcar ſu la minuta erbetta
Da quale allegra gli floria d'inverno.

L'Empereur lui donne un doux baiſer & lui jette les bras au cou; elle s'arrêta, & lui dit en ſouriant, „ Mon doux Seigneur, que voulez-vous faire? Si „ quelqu'un entroit ici & nous découvroit, je ſerois ſi „ honteuſe, que je n'oſerois plus lever les yeux. „ Allons dans notre appartement, fermons les portes, mettons-nous ſur le lit, & puis faites ce que „ vous voudrez. L'Empereur lui répondit; marchez, „ re ame, ne craignez point d'être apperçue, perſonne ne peut entrer ici que par ma chambre; je „ l'ai fermée, & j'en ai la clef dans ma poche. Je „ préſume que vous avez auſſi fermé la porte de votre appartement qui entre dans le mien; car vous „ ne le laiſſez jamais ouvert. Après avoir ainſi parlé, il l'embraſſe & la jette ſur l'herbe tendre, „ qui ſemble partager leurs plaiſirs, & qui ſe couronne de fleurs. " Ainſi ce qui eſt décrit noblement dans Homére, devient auſſi bas & auſſi dégoûtant dans le Triſſin, que les careſſes d'un mari & d'une femme devant le monde.

Le Triſſin ſemble n'avoir copié Homére que dans le détail des deſcriptions; il eſt très-exact à peindre

les habillemens & les meubles de ſes Héros : mais il ne dit pas un mot de leurs caractéres.

Cependant je ne fais pas mention de lui pour remarquer ſeulement ſes fautes ; mais pour lui donner l'éloge qu'il mérite, d'avoir été le premier Moderne en Europe qui ait fait un Poëme Epique régulier & ſenſé, quoique faible, & qui ait oſé ſécouer le joug de la rime. De plus, il eſt le ſeul des Poëtes Italiens dans lequel il n'y ait ni jeux de mots, ni pointes, & celui de tous ceux qui a le moins introduit d'Enchanteurs & de Héros enchantés dans ſes Ouvrages ; ce qui n'étoit pas un petit mérite.

CHAPITRE VI.

LE CAMOUENS.

TANDIS que le Triſſin en Italie ſuivoit d'un pas timide & faible les traces des Anciens, le Camouens en Portugal ouvroit une carriére toute nouvelle, & s'acquéroit une réputation qui dure encore parmi ſes Compatriotes, qui l'appellent le Virgile Portugais.

Camouens; d'une ancienne famille Portugaiſe, nâquit en Eſpagne dans les derniéres années du régne célèbre de Ferdinand & d'Iſabelle, tandis que Jean II. régnoit en Portugal; après la mort de Jean il vint à la Cour de Lisbonne, la premiére année du régne d'Emmanuel le *Grand*, héritier du Trône & des grands deſſeins du Roi Jean; c'étoient alors les beaux jours du Portugal, & le tems marqué pour la gloire de cette Nation.

Emmanuel, déterminé à ſuivre le projet qui avoit échoué tant de fois de s'ouvrir une route aux Indes Orientales par l'Océan, fit partir en 1497. Vaſco de Gama avec une Flote pour cette fameuſe entrepriſe, qui étoit regardée comme téméraire & impraticable, parce qu'elle étoit nouvelle.

Gama, & ceux qui eurent la hardieſſe de s'embarquer avec lui, paſſérent pour des inſenſés qui ſe ſacrifioient de gaïeté de cœur. Ce n'étoit qu'un cri dans la Ville contre le Roi : tout Lisbonne vit partir avec indignation & avec larmes ces Aventuriers ; & les plaignit comme morts ; cependant l'entrepriſe réuſſit, & fut le premier fondement du commerce que l'Europe fait aujourd'hui avec les Indes par l'Océan.

Camoens n'accompagna point Vaſco de Gama dans ſon expédition, comme je l'avois dit dans mes éditions précédentes ; il n'alla aux grandes Indes que long-tems après. Un déſir vague de voïager & de faire fortune : & l'éclat que faiſoient à Lisbonne ſes galanteries indiſcrétes, ſes mécontentemens de la Cour, & ſur-tout cette curioſité aſſez inſéparables d'une grande imagination, l'arrachérent à ſa patrie : il ſervit d'abord volontaire ſur un vaiſſeau, & il perdit un œil dans un combat de mer. Les Portugais avoient déja un Vice-Roi dans les Indes ; Camoens étant à Goa en fut exilé par le Vice-Roi. Etre exilé d'un lieu, qui pouvoit être regardé lui-même comme un exil cruel, étoit un de ces malheurs ſinguliers que la deſtinée réſervoit à Camoens. Il languit quelques années dans un coin de terre barbare ſur les frontiéres de la Chine, où les Portugais avoient un petit Comptoir & où ils commençoient à bâtir la Ville de Macao. Ce fut-là qu'il compoſa ſon Poëme de la découverte des Indes, qu'il intitula *Luſiade*, titre qui a peu de rap-

port un sujet, & qui, à proprement parler, signifie la *Portugade*.

Il obtint un petit emploi à Macao même, & de-là retournant ensuite à Goa, il fit naufrage sur les côtes de la Chine, & se sauva en nageant d'une main, & de l'autre tenant son Poëme, seul bien qui lui restoit. De retour à Goa, il fut mis en prison; il n'en sortit que pour essuïer un plus grand malheur, celui de suivre en Afrique un petit Gouverneur arrogant & ayare. Il éprouva toute l'humiliation d'en être protégé. Enfin il revint à Lisbonne avec son Poëme pour toute ressource. Il obtint une petite pension d'environ 200 liv. de notre monoïe d'aujourd'hui; mais on cessa bien-tôt de la lui païer. Il n'eut d'autre retraite & d'autre secours qu'un hôpital. Ce fut-là qu'il passa le reste de sa vie, & qu'il mourut dans un abandon général.

A peine fut-il mort, qu'on s'empressa de le mettre au rang des grands-hommes. Quelques villes se disputérent l'honneur de lui avoir donné la naissance; ainsi il éprouva en tout le sort d'Homére. Il voïagea comme lui; il vécut & mourut pauvre, & n'eut de réputation qu'après sa mort. Tant d'exemples doivent apprendre aux hommes de génie que ce n'est point par le génie qu'on fait sa fortune & qu'on vit heureux.

Le sujet de la *Lusiade*, traité par un esprit aussi vif que le Camoens, ne pouvoit que produire une nouvelle espece d'Epopée. Le fonds de son Poëme, n'est ni une guerre ni une quéreile de Héros, ni le

monde en armes pour une femme ; c'eſt un nouveau païs découvert à l'aide de la navigation.

Voici comme il débute : „ Je chante ces hommes au-deſſus du vulgaire, qui des rives occidentales de la Luſitanie, portés ſur des mers qui n'avoient point encore vû de vaiſſeaux, allérent étonner la Trapobane de leur audace : eux dont le courage patient à ſouffrir des travaux au-delà des forces humaines, établit un nouvel Empire ſous un Ciel inconnu & ſous d'autres étoiles. Qu'on ne vante plus les voïages du fameux Troïen, qui porta ſes Dieux en Italie, ni ceux du ſage Grec, qui revit Ithaque après vingt ans d'abſence, ni ceux d'Alexandre, ces impétueux conquérant. Diſparoiſſez drapeaux que Trajan déploïoit ſur les frontiéres de l'Inde : Voici un homme à qui Neptune a abandonné ſon trident : Voici des travaux qui ſurpaſſent tous les vôtres.

„ Et vous, Nymphes du Tage, ſi jamais, vous m'avez inſpiré des ſons doux & touchans, ſi j'ai chanté les rives de votre aimable fleuve ; donnez-moi aujourd'hui des accens fiers & hardis, qu'ils aïent la force & la clarté de vos cours, qu'ils ſoient purs comme vos ondes, & que déſormais le Dieu des vers préfére vos eaux à celles de la fontaine ſacrée. „

De là le Poëte conduit la flote Portugaiſe à l'embouchure du Gange, décrit en paſſant les côtes Occidentales, le Midi & l'Orient de l'Afrique, & les différens peuples qui vivent ſur cette côte ; il

entremêle avec art l'hiſtoire du Portugal. On y voit dans le troiſiéme Chant la mort de la célèbre Inès de Caſtro, épouſe du Roi Dom Pédre, dont l'aventure déguiſée a été jouée depuis peu ſur le Théâtre de Paris. C'eſt à mon gré le plus beau morceau du Camouens ; il y a peu d'endroits dans Virgile plus attendriſſans & mieux écrits.

La ſimplicité du Poëme eſt réhauſſée par des fictions auſſi neuves que le ſujet. En voici une, qui, je l'oſe dire, doit réuſſir dans tous les tems & chez toutes les Nations.

Lorſque la flotte eſt prête à doubler le Cap de Bonne-Eſpérance, appellé alors le Promontoire des tempêtes, on apperçoit tout-à-coup un formidable objet. C'eſt un fantôme qui s'éleve du fond de la mer, ſa tête touche aux nues, les tempêtes, les vents, les tonnerres ſont autour de lui, ſes bras s'étendent au loin ſur la ſurface des eaux : ce monſtre, ou ce Dieu, eſt le gardien de cet Océan, dont aucun vaiſſeau n'avoit encore fendu les flots ; il ménace la flotte, il ſe plaint de l'audace des Portugais, qui viennent lui diſputer l'empire de ces mers ; il leur annonce toutes les calamités qu'ils doivent eſſuïer dans leur entrepriſe. Cela eſt grand en tout païs ſans doute.

Voici une autre fiction, qui fut extrêmement du goût des Portugais & qui me paraît conforme au génie Italien ; c'eſt une Iſle enchantée, qui ſort de la mer, le rafraîchiſſement de Gama & de ſa flotte. Cette Iſle a ſervi, dit-on, de modéle à l'Iſle d'Ar-

nide, décrite quelques années après par le Taſſe.

C'eſt-là que Vénus, aidée des conſeils du Pere éternel, & ſecondée en même-tems des fléches de Cupidon, rend les Néréïdes amoureuſes des Portugais. Les plaiſirs les plus laſcifs y ſont peints ſans ménagement; chaque Portugais embraſſe une Néréïde, & Thétis obtient Vaſco de Gama pour ſon partage. Cette Déeſſe le tranſporte ſur une haute montagne, qui eſt l'endroit le plus délicieux de l'Iſle, & de-là lui montre tous les Roïaumes de la terre & lui prédit les deſtinées du Portugal.

Camouens, après s'être abandonné ſans réſerve à la deſcription voluptueuſe de cette Iſle & des plaiſirs où les Portugais ſont plongés, s'aviſe d'informer le lecteur que toute cette fiction ne ſignifie autre choſe que le plaiſir qu'un honnête-homme prend à faire ſon devoir. Mais il faut avouer qu'une Iſle enchantée, dont Vénus eſt la Déeſſe & où des Nymphes careſſent des matelots après un voïage de long cours, reſſemble plus à un *muſico* d'Amſterdam qu'à quelque choſe d'honnête. J'apprends qu'un traducteur du Camouens prétend que dans ce Poëme Vénus ſignifie la Sainte-Vierge, & que Mars eſt évidemment Jeſus-Chriſt. A la bonne heure, je ne m'y oppoſe pas; mais j'avoue que je ne m'en ſerois pas apperçu. Cette allégorie nouvelle rendra raiſon de tout; on ne ſera plus tant ſurpris que Gama dans une tempête adreſſe ſes prieres à Jeſus-Chriſt, & que ce ſoit Vénus qui vienne à ſon ſecours. Bacchus

& la Vierge Marie se trouveront tout naturellement ensemble.

Le principal but des Portugais, après l'établissement de leur commerce, est la propagation de la Foi, & Vénus se charge du succès de l'entreprise. A parler sérieusement, un merveilleux si absurde défigure tout l'ouvrage aux yeux des lecteurs sensés; il semble que ce grand défaut eût dû faire tomber ce Poëte; mais la Poësie du stile, & l'imagination dans l'expression l'ont soutenu, de même que les beautés de l'exécution ont placé Paul Véronese parmi les grands Peintres.

Le Camouens tombe presque toûjours dans de telles disparates. Je me souviens que Vasco, après avoir raconté ses aventures au Roi de Mélinde, lui dit: O Roi, juge si Ulysse & Enée ont voïagé aussi loin que moi & coûtu autant de périls? comme si un barbare Africain des côtes de Zanguebar savoit son Homére & son Virgile. Mais de tous les défauts de ce Poëme, le plus grand est le peu de liaison qui régne dans toutes ses parties; il ressemble au voïage dont il est le sujet. Les aventures se succédent les unes aux autres, & le Poëte n'a d'autre art que celui de bien conter les détails. Mais cet art seul, par le plaisir qu'il donne, tient quelquefois lieu de tous les autres. Tout cela prouve enfin que l'ouvrage est plein de grandes beautés, puisque depuis deux cens ans il fait les délices d'une Nation spirituelle qui doit en connaître les fautes.

CHAPITRE VII.

LE TASSE.

TORQUATO TASSO commença sa *Gierusalemme Liberata* dans le tems que la *Lusiade* du Camouens commença à paraître. Il entendoit assez le Portugais pour lire ce Poëme & pour en être jaloux : il disoit que le Camouens étoit le seul rival en Europe qu'il craignit. Cette crainte, si elle étoit sincére, étoit très-mal fondée. Le Tasse étoit autant au-dessus du Camouens, que le Portugais étoit supérieur à ses Compatriotes.

Le Tasse eut eu plus de raison d'avouer qu'il étoit jaloux de l'Arioste, par qui sa réputation fut si long-tems balancée, & qui lui est encore préféré par bien des Italiens. Il y aura même quelques lecteurs qui s'étonneront que l'on ne place point ici l'Arioste parmi les Poëtes Epiques ; mais il faut qu'ils songent qu'en fait de Tragédie, il seroit hors de propos de citer *l'Avare* ou *le Grondeur* ; & quoique plusieurs Italiens en disent, l'Europe ne mettra l'*Arioste* avec *le Tasse*, que lorsqu'on placera l'*Enéide* avec *Dom Quichotte*, & *Calot* avec *le Corrége*.

Le *Tasse* nâquit à Surrento en 1544. l'onziéme Mars, de *Bernardo Tasso* & de *Portia de Rossi*. La

Maiſon dont il ſortoit étoit une des plus illuſtres d'Italie, & avoit été long-tems une des plus puiſſantes. Sa grand'-mere étoit une *Cornaro* : on ſait aſſez qu'une noble Vénitienne a d'ordinaire la vanité de ne point épouſer un homme d'une qualité médiocre : mais toute cette grandeur paſſée ne ſervit peut-être qu'à le rendre malheureux.

Son pere, né dans le déclin de ſa maiſon, s'étoit attaché au Prince de Salerne, qui fut dépouillé de ſa Principauté par Charles-Quint. De plus, Bernardo étoit Poëte lui-même ; avec ce talent, & le malheur qu'il eut d'être domeſtique d'un petit Prince, il n'eſt pas étonnant qu'il ait été pauvre & malheureux.

Torquato fut d'abord élevé à Naples. Son génie Poëtique, la ſeule richeſſe qu'il avoit reçûe de ſon pere, ſe manifeſta dès ſon enfance. Il faiſoit des Vers à l'âge de ſept ans. Bernardo, banni de Naples avec les Partiſans du Prince de Salerne, & qui connaiſſait par une dure expérience le danger de la Poëſie & d'être attaché aux Grands, voulut éloigner ſon fils de ces deux ſortes d'eſclavages. Il l'envoïa étudier le Droit à Padoue. Le jeune Taſſe y réuſſit, parce qu'il avoit un génie qui s'étendoit à tout : il reçut même ſes dégrés en Philoſophie & en Théologie. C'étoit alors un grand honneur ; car on regardoit comme ſavant un homme qui ſavoit par cœur la Logique d'Ariſtote, & ce bel art de diſputer pour & contre en termes inintelligibles ſur des matieres qu'on ne comprend point.

Mais le jeune homme, entraîné par l'impulsion irrésistible du génie, au milieu de toutes ces études, qui n'étoient point de son goût, composa à l'âge de dix-sept ans son Poëme de Renaud, qui fut comme le précurseur de sa Jérusalem. La réputation que ce premier ouvrage lui attira, le détermina dans son penchant pour la Poësie. Il fut reçu dans l'Académie des *Ætherei* de Padoue, sous le nom *di Pentito*, du Repentant, pour marquer qu'il se repentoit du tems qu'il croïoit avoir perdu dans l'étude du Droit, & dans les autres, où son inclination ne l'avoit pas appellé.

Il commença la Jérusalem à l'âge de vingt-deux ans. Enfin pour accomplir la destinée que son pere avoit voulu lui faire éviter, il alla se mettre sous la protection du Duc de Ferrare, & crut qu'être logé & nourri chez un Prince pour lequel il faisoit des Vers, étoit un établissement assûré.

A l'âge de vingt-sept ans, il alla en France à la suite du Cardinal d'Este. *Il fut reçu du Roi Charles IX.* disent les Historiens Italiens, *avec des distinctions dues à son mérite, & revint à Ferrare, comblé d'honneurs & de biens.* Mais ces biens & ces honneurs tant vantés, se réduisoient à quelques louanges; l'encens étant d'ordinaire la fortune des Poëtes.

On prétend qu'il fut amoureux à la Cour de Ferrare de la sœur du Duc, & que cette passion jointe aux mauvais traitemens qu'il reçut dans cette Cour, fut la source de cette humeur mélancolique, qui le

consuma vingt années, & qui fit passer pour un fou un homme qui avoit mis tant de raison dans ses Ouvrages.

Quelques Chants de son Poëme avoient déja paru, sous le nom de Godefroi : il le donna tout entier au public à l'âge de trente ans, sous le titre plus judicieux de la *Jérusalem délivrée*. Il pouvoit dire alors, comme un grand homme de l'antiquité : j'ai vécu assez pour le bonheur & pour la gloire. Le reste de sa vie ne fut plus qu'une chaîne de calamités & d'humiliations : enveloppé dès l'âge de huit ans dans le bannissement de son pere, sans patrie, sans bien, sans famille, persécuté par les ennemis que lui suscitoient ses talens, plaint, mais négligé par ceux qu'il appelloit ses amis, il souffrit l'exil, la prison, la plus extrême pauvreté, la faim même ; & ce qui devoit ajoûter un poids insupportable à tant de malheurs, la calomnie l'attaqua & l'opprima. Il s'enfuit de Ferrare, où le protecteur qu'il avoit tant célébré l'avoit fait mettre en prison : il alla à pié, couvert de haillons, depuis Ferrare jusqu'à Surrento dans le Roïaume de Naples, trouver une sœur qu'il y avoit, & dont il espéroit quelque secours; mais dont probablement il n'en reçut point, puisqu'il fut obligé de retourner à pié à Ferrare où il fut empriſonné encore. Le désespoir altéra sa constitution robuste, & le rejetta dans des maladies violentes & longues, qui lui ôtérent quelquefois l'usage de la raison. Il prétendit un jour avoir été guéri par le secours de la Sainte Vierge & de

Sainte Scholaſtique, qui lui apparurent dans un grand accès de fiévre. Le Marquis Manſo di Villa rapporte ce fait comme certain; mais tout ce que la plûpart des lecteurs en croiront, c'eſt que le Taſſe avoit la fiévre.

Sa gloire Poëtique, cette conſolation imaginaire dans les malheurs réels, fut attaquée de tous côtés. Le nombre de ſes ennemis éclipſa pour un tems ſa réputation. Il fut preſque regardé comme un mauvais Poëte: enfin après vingt années l'envie fut laſſe de l'opprimer, ſon mérite ſurmonta tout. On lui offrit des honneurs & de la fortune; mais ce ne fut que lorſque ſon eſprit, fatigué d'un ſuite de malheurs ſi longue, étoit devenu inſenſible à tout ce qui pouvoit le flatter.

Il fut appellé à Rome par le Pape Clément VIII. qui dans une Congrégation de Cardinaux avoit réſolu de lui donner la Couronne de Laurier, & les honneurs du Triomphe, cérémonie bizarre, qui paraît ridicule aujourd'hui, ſur-tout en France, & qui étoit alors très-ſérieuſe & très-honorable en Italie. Le Taſſe fut reçu à un mille de Rome, par les deux Cardinaux neveux, & par un grand nombre de Prélats & d'hommes de toutes conditions. On le conduiſit à l'audience du Pape? *Je déſire*, lui dit le Pontife, *que vous honoriez la Couronne de Laurier, qui a honoré juſqu'ici tous ceux qui l'ont portée.* Les deux Cardinaux Aldrobrandins, neveux du Pape, qui aimoient & admiroient le Taſſe, ſe chargérent de l'appareil du couronnement; il devoit ſe faire au

Capitole ; chose assez singuliére, que ceux qui éclairent le monde par leurs écrits, triomphent dans la même place, que ceux qui l'avoient désolé par leurs conquêtes.

Le Tasse tomba malade dans le tems de ces préparatifs; & comme si la fortune avoit voulu le tromper jusqu'au dernier moment, il mourut la veille du jour destiné à la cerémonie.

Le tems qui sappe la réputation des Ouvrages médiocres, a assuré celle du Tasse. La *Jérusalem délivrée* est aujourd'hui chantée en plusieurs endroits de l'Italie, comme les Poëmes d'Homére l'étoient en Gréce, & on ne fait nulle difficulté de le mettre à côté de Virgile & d'Homére, malgré ses fautes, & malgré la critique de M. Despréaux.

La Jérusalem paraît, à quelques égards, être d'après l'Iliade; mais si c'est imiter que de choisir dans l'Histoire un sujet qui a des ressemblances avec la Fable de la Guerre de Troïe; si Renaud est une copie d'Achille, & Godefroi d'Agamemnon; j'ose dire que le Tasse a été bien au-delà de son modèle. Il a autant de feu qu'Homére dans ses batailles, avec plus de variété. Ses Héros ont tous des caractéres différens, comme ceux de l'Iliade; mais ces caractéres sont mieux annoncés, plus fortement décrits, & infiniment mieux soutenus; car il n'y en a presque pas un seul qui ne se démente dans le Poëte Grec, & pas un qui ne soit invariable dans l'Italien.

Il a peint ce qu'Homére craïonnoit; il a perfectionné

donné l'art de nuancer les couleurs, & de distinguer les différentes espéces de vertus, de vices & de passions, qui ailleurs semblent être les mêmes. Ainsi Godefroi est prudent & modéré. L'inquiet Aladin a une politique cruelle; la généreuse valeur de Tancréde est opposée à la fureur d'Argant; l'amour dans Armide est un mélange de coquetterie & d'emportement. Dans Herminie, c'est une tendresse douce & aimable: il n'y a pas jusqu'à l'Hermite Pierre, qui ne fasse un personnage dans le Tableau, & un beau contraste avec l'Enchanteur Isméno; & ces deux figures sont assûrément au-dessus de Calcas & Taltibius.

Renaud est une imitation d'Achille; mais ces fautes sont plus excusables; son caractére est plus aimable; son loisir est mieux emploïé; Achille éblouït, & Renaud intéresse.

Je ne sai si Homére a bien ou mal fait d'inspirer tant de compassion pour Priam, l'ennemi des Grecs; mais c'est sans doute un coup de l'art, d'avoir rendu Aladin odieux. Sans cet artifice plus d'un lecteur se seroit intéressé pour les Mahométans contre les Chrétiens; on seroit tenté de regarder ces derniers comme des brigands, ligués pour venir du fond de l'Europe désoler un païs, sur lequel ils n'avoient aucun droit, & massacrer de sang froid un vénérable Monarque âgé de 80. ans, & tout un peuple innocent qui n'avoit rien à démêler avec eux.

C'étoit une chose bien étrange que la folie de

Croisades. Les Moines prêchoient ces saints brigandages, moitié par enthousiasme, moitié par intérêt. La Cour de Rome les encourageoit, par une politique qui profitoit de la faiblesse d'autrui. Des Princes quittoient leurs Etats, les épuisoient d'hommes & d'argent, & les laissoient exposés au premier occupant, pour aller se battre en Syrie. Tous les Gentilshommes vendoient leurs biens, & partoient pour la Terre-Sainte avec leurs Maîtresses. L'envie de courir, la mode, la superstition, concouroient à répandre dans l'Europe cette maladie épidémique. Les Croisés mêloient les débauches les plus scandaleuses & la fureur la plus barbare, avec des sentimens tendres de dévotion; ils égorgérent tout dans Jérusalem, sans distinction de sexe, ni d'âge; mais quand ils arrivérent au Saint Sépulcre, ces Monstres ornés de Croix blanches, encore toutes dégoûtantes du sang des femmes qu'ils venoient de massacrer après les avoir violées, fondirent tendrement en larmes, baisérent la terre & se frappérent la poitrine, tant la nature-humaine est capable de réunir les extrêmes.

Le Tasse fait voir, comme il le doit, les Croisades dans un jour tout opposé. C'est une armée de Héros, qui, sous la conduite d'un Chef vertueux, vient délivrer du joug des Infidèles une terre consacrée par la naissance & la mort d'un Dieu. Le sujet de la Jérusalem, à le considérer dans ce sens, est le plus grand qu'on ait jamais choisi. Le Tasse l'a

traité dignement. Il y a mis autant d'intérêt que de grandeur. Son Ouvrage eſt bien conduit ; preſque tout y eſt lié avec art ; il améne adroitement les aventures ; il diſtribue ſagement les lumiéres & les ombres. Il fait paſſer le lecteur, des allarmes de la guerre, aux délices de l'amour, & de la peinture des voluptés, il le raméne aux combats : il excite la ſenſibilité par dégrés ; il s'éleve au-deſſus de lui-même, livre en livre. Son ſtile eſt preſque par-tout clair & élégant ; & lorſque ſon ſujet demande de l'élevation, on eſt étonné comment la molleſſe de la Langue Italienne prend un nouveau caractére ſous ſes mains, & ſe change en majeſté & en force.

On trouve, il eſt vrai, dans la Jéruſalem environ deux cens vers où l'Auteur ſe livre à des jeux de mots & à des *concetti* puériles ; mais ces faibleſſes étoient une eſpéce de tribut, que ſon génie païoit au goût que ſon ſiécle avoit pour les pointes, & qui même a augmenté depuis lui ; mais dont les Italiens ſont entiérement déſabuſés.

Si cet Ouvrage eſt plein de beautés, qu'on admire par-tout, il y a auſſi bien des endroits qu'on n'approuve qu'en Italie, & quelques-uns qui ne doivent plaire nulle part.

Il me ſemble que c'eſt une faute par-tout païe d'avoir débuté par un Epiſode, qui ne tient en rien au reſte du Poëme. Je parle de l'étrange & inutile Talisman que fait le ſorcier Ismène, avec une Image

de la Vierge Marie, & de l'Hiſtoire d'Olindo & de Sophronia. Encore ſi cette Image de la Vierge ſervoit à quelque prédiction; ſi Olindo & Sophronia, prêts à être les victimes de leur Réligion, étoient éclairés d'enhaut & diſoient un mot de ce qui doit arriver; mais ils ſont entiérement hors d'œuvre. On croit d'abord que ce ſont les principaux perſonnages du Poëme; mais le Poëte ne s'eſt épuiſé à décrire leur aventure avec tous les embelliſſemens de ſon art, & n'excite tant d'intérêt & de pitié pour eux, que pour n'en plus parler du tout dans le reſte de l'Ouvrage. Sophronie & Olinde ſont auſſi inutiles aux affaires des Chrétiens, que l'Image de la Vierge l'eſt aux Mahométans.

Il y a dans l'Epiſode d'Armide, d'ailleurs un chef-d'œuvre, des excès d'imagination, qui aſſurément ne ſeroient point admis en France & en Angleterre. Dix Princes Chrétiens métamorphoſés en poiſſons, & un Perroquet chantant des chanſons de ſa propre compoſition, ſont des fables bien étranges aux yeux d'un lecteur ſenſé, accoutumé à n'approuver que ce qui eſt naturel. Les enchantemens ne réuſſiroient pas aujourd'hui avec des Français ou des Anglois; mais du tems du Taſſe ils étoient reçus dans toute l'Europe, & regardés preſque comme un point de foi par le peuple ſuperſtitieux d'Italie.

Sans doute un homme qui vient de lire Mrs LOCKE, ou Mr. Addiſſon, ſera étrangement révolté de trouver dans la Jéruſalem un Sorcier Chré-

tien, qui tire Rénaud des mains des Sorciers Mahométans ? Quelle fantaiſie d'envoïer Ubalde & ſon compagnon à un vieux & ſaint Magicien, qui les conduit juſqu'au centre de la terre ! Les deux Chevaliers ſe proménent-là ſur le bord d'un ruiſſeau rempli de pierres précieuſes de tout genre : de ce lieu on les envoïe à Aſcalon, vers une vieille, qui les tranſporte auſſi-tôt dans un petit bâteau aux Iſles Canaries. Ils y arrivent ſous la protection de Dieu, tenant dans leurs mains une baguette magique : ils s'aquittent de leur ambaſſade, & raménent au camp des Chrétiens le brave Renaud, dont toute l'armée avoit grand beſoin.

Mais quel étoit ce grand exploit, qui étoit réſervé à Rénaud ? Conduit par enchantement, depuis le Pic de Ténérif juſqu'à Jéruſalem, la Providence l'avoit deſtiné pour abattre quelques vieux arbres dans une forêt. Cette forêt eſt le grand merveilleux du Poëme.

Dans les premiers Chants, Dieu ordonne à l'Archange Michel de précipiter dans l'enfer les diables répandus dans l'air, qui excitoient des tempêtes & qui tournoient ſon tonnerre contre les Chrétiens en faveur des Mahométans. Michel leur défend abſolument de ſe mêler déſormais des affaires des Chrétiens. Ils obéiſſent auſſi-tôt, & ſe plongent dans l'abîme ; mais bien-tôt après le Magicien Iſméno les en fait ſortir. Ils trouvent alors les moïens d'éluder les ordres de Dieu ; & ſous le prétexte de quelques diſtinctions ſophiſtiques, ils prennent poſ-

ſeſſion de la forêt, où les Chrétiens ſe préparoient à couper le bois néceſſaire pour la charpente d'une tour. Les diables prennent une infinité de différentes formes, pour épouvanter ceux qui coupent les arbres : Tancréde y trouve ſa Clorinde enfermée dans un Pin, & bleſſée du coup qu'il a donné au tronc de cet arbre. Armide s'y préſente à travers l'écorce d'un Mirthe, tandis qu'elle eſt à pluſieurs milles dans l'armée d'Egypte. Enfin les priéres de l'Hermite Pierre, & le mérite de la contrition de Renaud, rompent l'enchantement.

Je croi qu'il eſt à propos de faire voir comment Lucain a traité différemment dans ſa Pharſale un ſujet preſque ſemblable. Céſar ordonne à ſes troupes de couper quelques arbres dans la forêt ſacrée de Marſeille, pour en faire des inſtrumens & des machines de guerre : je mets ſous les yeux du lecteur les Vers de Lucain & la Traduction de Brébeuf, qui, comme toutes les autres Traductions, eſt au-deſſous de l'Original.

Lucus erat longo nunquam violatus ab ævo,
Obſcurum cingens connexis aëra ramis,
Et gelidas altè ſummotis ſolibus umbras.
Hanc non ruricolæ Panes, nemorumque potentes
Sylvani, Nymphæque tenent; ſed barbara ritu
Sacra Deûm, ſtrictæ diris feralibus aræ,
Omnis & humanis luſtrata cruoribus arbos.
Si qua fidem meruit Superos mirata vetuſtas,
Illis & volucres metuunt inſiſtere ramis,
Et luſtris reculare feræ vates venerat in illos

Incubuit sylvas, excussaque nubibus atris
Fulgura: non ullis frondem præbentibus auris,
Arboribus suus horror inest. Tum plurima nigris
Fontibus unda cadit, simulacraque mœsta Deorum
Arte carent, cæsisque extant informia truncis.
Ipse situs, putrique facit jam robore pallor
Attonitos: non vulgatis sacrata figuris,
Numina sic metuunt: tantum terroribus addit
Quos timeant, non nosse Deos. Jam fama ferebat
Sæpe cavas motu terræ mugire cavernas,
Et procumbentes iterum consurgere taxos,
Et non ardentis fulgere incendia sylvæ,
Roboraque amplexos circumfulsisse dracones:
Non illum cultu populi propiore frequentant,
Sed cessere Deis. Medio cum Phœbus in axe est,
Aut cœlum nox atra tenet, pavet ipse sacerdos
Accessus, dominumque timet deprehendere luci.
Hanc jubet immisso sylvam procumbere ferro.
Nam vicina operi, belloque intacta priori
Inter nudatos stabat densissima montes,
Sed fortes tremuere manus, motique verenda.
Majestate loci, si robora sacra ferirent,
In sua credebant redituras membra secures.
Implicitas magno Cæsar terrore cohortes
Ut vidit, primus raptam vibrare bipennem
Ausus, & aëriam ferro proscindere quercum,
Effatur merso violata in robora ferro:
Jam ne quis vestrûm dubitet subvertere sylvam,
Credite me fecisse nefas. Tunc paruit omnis,
Imperiis non sublato securâ pavore
Turba; sed expensâ Superorum & Cæsaris irâ
Procumbunt orni, nodosa impellitur ilex,
Sylvaque Dodones, & fluctibus altior alnus,
Et non plebeios luctus testata cupressus.
Tunc primum posuere comas, & fronde carentes

Admisere diem, propulsaque robore denso
Sustinuit se sylva cadens. Gemuere videntes
Gallorum populi : muris sed clausa juventus
Exultat. Quis enim lœsos impune putaret
Esse Deos ?

Voici la Traduction de BREBEUF.

On voit auprès du camp une forêt sacrée,
Formidable aux humains & des Dieux révérée,
Dont le feuillage sombre & les rameaux épais
Du Dieu de la clarté font mourir tous les traits ;
Sous la noire épaisseur des ormes & des hêtres,
Les Faunes, les Sylvains, & les Nymphes champêtres,
Ne vont point accorder aux accens de leur voix
Le son des chalumeaux ou celui des hautbois ;
Cette ombre destinée à de plus noirs offices,
Cache aux yeux du soleil ses cruels sacrifices,
Et les vœux criminels qui s'offrent en ces lieux,
Offensent la nature en révérant les Dieux.
Là du sang des humains on voit suer les marbres ;
On voit fumer la terre, on voit rougir les arbres ;
Tout y parle d'horreur, & même les oiseaux
Ne se perchent jamais sur ces tristes rameaux.
Les sangliers, les lions, les bêtes les plus fières,
N'osent pas y chercher leur bauge, ou leurs taniéres ;
La foudre accoutumée à punir les forfaits,
Craint ce lieu si coupable & n'y tombe jamais ;
Là de cent Dieux divers les grossiéres images,
Impriment l'épouvante & forcent les hommages,
La mousse & la pâleur de leurs membres hideux
Semblent mieux attirer les respects & les vœux :
Sous un air plus connu, la Divinité peinte,
Trouveroit moins d'encens, produiroit moins de crainte ;
Tant aux faibles mortels, il est bon d'ignorer

Les

Les Dieux qu'il leur faut craindre & qu'il faut adorer.
Là d'une obſcure ſource il coule une onde obſcure,
Qui ſemble du Cocyte emprunter la teinture ;
Souvent un bruit confus trouble ce noir ſéjour,
Et l'on entend mugir les rochers d'alentour ;
Souvent du triſte éclat d'une flâme enſoufrée
La forêt eſt couverte & n'eſt pas dévorée ;
Et l'on a vu cent fois les troncs entortillée
De Céraſtes hideux & de Dragons ailés.
Les voiſins de ce bois ſi ſauvage & ſi ſombre,
Laiſſent à ces démons ſon horreur & ſon ombre ;
Et le Druide craint en abordant ces lieux,
D'y voir ce qu'il adore & d'y trouver ſes Dieux.
Il n'eſt rien de ſacré pour des mains ſacriléges ;
Les Dieux, même les Dieux, n'ont point de privilége ;
Céſar veut qu'à l'inſtant leurs droits ſoient violés,
Les arbres abattus, les autels dépouillés ;
Et de tous les ſoldats les ames étonnées,
Craignent de voir contr'eux retourner leurs coignées.
Il quérelle leur crainte, il frémit de courroux,
Et le fer à la main porte les premiers coups.
Quittez, quittez, dit-il, l'effroi qui vous maîtriſe ;
Si ces bois ſont ſacrés, c'eſt moi qui les mépriſe,
Seul j'offenſe aujourd'hui le reſpect de ces lieux,
Et ſeul je prens ſur moi tout le courroux des Dieux.
A ces mots tous les ſiens cédant à leur contrainte,
Dépouillent le reſpect ſans dépouiller la crainte :
Les Dieux parlent encore à ces cœurs agités ;
Mais quand Jules commande, ils ſont mal écoutés.
Alors on voit tomber ſous un fer téméraire
Des chênes & des ifs auſſi vieux que leur mere,
Des pins & des cyprès, dont les feuillages verds
Conſervent le Printems au milieu des Hyvers.
A ces forfaits nouveaux tous les peuples frémiſſent
A ce fier attentat tous les Prêtres gémiſſent.

Marseille seulement qui le voit de ses tours,
Du crime des Latins fait son plus grand secours.
Elle croit que les Dieux d'un éclat de tonnerre
Vont foudroier César & terminer la guerre.

J'avoue que toute la *Pharsale* n'est pas comparable à la *Jérusalem délivrée*; mais au moins cet endroit fait voir combien la vraie grandeur d'un Héros réel est au-dessus de celle d'un Héros imaginaire, & combien les pensées fortes & solides surpassent ces inventions, qu'on appelle des beautés Poëtiques, & que les personnes de bon sens regardent comme des contes insipides propres à amuser les enfans.

Le Tasse semble avoir reconnu lui-même sa faute, & il n'a pu s'empêcher de sentir que ces contes ridicules & bizarres, si fort à la mode alors, non-seulement en Italie, mais encore dans toute l'Europe, étoient absolument incompatibles avec la gravité de la Poësie Epique. Pour se justifier, il publia une Préface dans laquelle il avança que tout son Poëme étoit allégorique.

L'armée des Princes Chrétiens, dit-il, représente le corps & l'ame. Jérusalem est la figure du vrai bonheur, qu'on acquiert par le travail & avec beaucoup de difficulté. Godefroi est l'ame. Tancrède, Renaud, &c. en sont les facultés. Le commun des soldats sont les membres du corps. Les Diables sont à la fois figures & figurés, figu-

ta & figurata. Armide & Renaud sont les passions qui assiégent nos ames ; les charmes, les illusions de la forêt enchantée, représentent les faux sentimens, *falsi fulgoris*, dans lesquels nos passions nous entraînent.

Telle est la clef que le Tasse se donne de son Poëme. Il en use en quelque sorte avec lui-même, comme les Commentateurs ont fait avec Homére & avec Virgile. Il se suppose des vues & des desseins qu'il n'avoit pas probablement quand il fit son Poëme, ou si par malheur il les a eues, il est bien incompréhensible comment il a pu faire un si bel Ouvrage avec des idées si ridicules.

Si le diable joue dans son Poëme le rôle d'un misérable Charlatan ; d'un autre côté tout ce qui regarde la Religion y est exposé avec majesté, &, si j'ose le dire, dans l'esprit de la Religion. Les Processions, les Litanies, & quelques autres détails des pratiques religieuses, sont représentées dans la *Jérusalem délivrée* sous une forme respectable. Telle est la force de la Poësie, qui sait ennoblir tout & étendre la sphére des moindres choses.

Il a eu l'inadvertance de donner aux mauvais esprits les noms de Pluton & d'Aleçton, & d'avoir confondu les idées Païennes avec les idées Chrétiennes. Il est étrange que la plûpart des Poëtes modernes soient tombés dans cette faute. On diroit que nos diables & notre enfer Chrétien auroient quelque chose de bas & de ridicule, qui do-

Auteurs Espagnols. La passion qu'il avoit pour la gloire & le désir de voir & d'entreprendre des choses singulières, l'entraînerent dans ces païs du nouveau monde. Il alla au Chily à la tête de quelques troupes, & il y resta pendant tout le tems de la guerre.

Sur les frontières du Chily, du côté du Sud, est une petite contrée montagneuse, nommée *Araucana*, habitée par une race d'hommes, plus robustes & plus féroces que tous les autres peuples de l'Amérique. Ils combattirent pour la défense de leur liberté, avec plus de courage & plus longtems que les autres Américains, & ils furent les derniers que les Espagnols soumirent.

Alonzo soutint contre eux une pénible & longue guerre. Il courut des dangers extrêmes; il vit & fit les actions les plus étonnantes, dont la seule récompense fut l'honneur de conquérir des rochers, & de réduire quelques contrées incultes sous l'obéissance du Roi d'Espagne.

Pendant le cours de cette guerre, Alonzo conçut le dessein d'immortaliser ses ennemis en s'immortalisant lui-même. Il fut en même-tems le Conquérant & le Poëte: il employa les intervalles de loisir que la guerre lui laissoit à en chanter les événemens; & faute de papier, il écrivit la première partie de son Poëme sur de petits morceaux de cuir, qu'il eut ensuite bien de la peine à arranger. Le Poëme s'appelle *Araucana*, du nom de la contrée.

Il commence par une description géographique du Chily, & par la peinture des mœurs & des coutumes des habitans. Ce commencement, qui seroit insupportable dans tout autre Poëme, est ici nécessaire, & ne déplaît pas dans un sujet où la Scène est par-de-là l'autre Tropique, & où les Héros sont des Sauvages, qui nous auroient été toûjours inconnus, s'il ne les avoit pas conquis & célébrés.

Le sujet qui étoit neuf, a fait naître des pensées neuves. J'en présenterai une au lecteur pour échantillon, comme une étincelle du beau feu qui animoit quelquefois l'Auteur.

Les Araucaniens, dit-il, furent bien étonnés de voir des créatures pareilles à des hommes, portant du feu dans leurs mains & montés sur des Monstres qui combattoient sous eux. Ils les prirent d'abord pour des Dieux descendus du Ciel, armés du tonnerre, & suivis de la destruction; & alors il se soumirent, quoiqu'avec peine. Mais dans la suite, s'étant familiarisés avec leurs Conquérans, ils connurent leurs passions & leurs vices, & jugérent que c'étoient des hommes. Alors honteux d'avoir succombé sous des mortels semblables à eux, ils jurérent de laver leur erreur dans le sang de ceux qui l'avoient produite, & d'exercer sur eux une vengeance exemplaire, terrible & mémorable.

Il est à propos de faire connaître ici un endroit du deuxiéme Chant, dont le sujet ressemble beaucoup au commencement de *l'Iliade*, & qui ayant été

traité d'une maniére différente, mérite d'être mis ſous les yeux des lecteurs, qui jugent ſans partialité. La premiére action de l'*Araucana*, eſt une querelle qui naît entre les Chefs des Barbares, comme dans Homére, entre Achille & Agamemnon. La diſpute n'arrive pas au ſujet d'une captive, il s'agit du commandement de l'armée. Chacun de ces Généraux Sauvages vante ſon mérite & ſes exploits; enfin la diſpute s'échauffe tellement, qu'ils ſont prêts d'en venir aux mains. Alors un des Caciques, nommé *Colocolo*, auſſi vieux que Neſtor, mais moins favorablement prévenu en ſa faveur que les Héros Grecs, fait la harangue ſuivante.

„ Caciques, illuſtres défenſeurs de la Patrie, le „ déſir ambitieux de commander n'eſt point ce qui „ m'engage à vous parler. Je ne me plains pas que „ vous diſputiez avec tant de chaleur un honneur „ qui peut-être ſeroit dû à ma vieilleſſe & qui ornoit mon déclin. C'eſt ma tendreſſe pour vous; „ c'eſt l'amour que je dois à ma Patrie, qui me ſollicite à vous demander attention pour ma faible „ voix. Hélas! comment pouvons-nous avoir aſſez „ bonne opinion de nous-mêmes, pour prétendre à „ quelque grandeur, & pour ambitionner des titres „ faſtueux, nous qui avons été les malheureux ſujets & les eſclaves des Eſpagnols? Votre colére, Caciques, votre fureur ne devroient-elles „ pas s'exercer plûtôt contre nos Tyrans? Pourquoi „ tournez-vous contre vous-mêmes ces armes qui „ pourroient exterminer vos ennemis, & venger

„ notre patrie ? Ah ! ſi vous voulez périr, cherchez „ une mort qui vous procure de la gloire. D'une „ main briſez le joug honteux, & de l'autre atta„ quez les Eſpagnols, & ne répandez pas dans une „ quérelle ſtérile les précieux reſtes d'un ſang que „ les Dieux vous ont laiſſé pour vous venger. J'ap„ plaudis ; je l'avoue, à la fiére émulation de vos „ courages. Ce même orgueil que je condamne aug„ mente l'eſpoir que je conçois. Mais que votre „ valeur aveugle ne combatte pas contre elle-mê„ me, & ne ſe ſerve pas de ſes propres forces pour „ détruire le païs qu'elle doit défendre. Si vous „ êtes réſolus de ne point ceſſer vos quérelles, „ trempez vos glaives dans mon ſang glacé. J'ai „ vécu trop long-tems : heureux qui meurt ſans voir „ ſes compatriotes malheureux, & malheureux par „ leur faute. Ecoutez donc ce que j'oſe vous pro„ poſer. Votre valeur, ô Caciques, eſt égale ; vous „ êtes tous également illuſtres, par votre naiſſan„ ce, par votre pouvoir, par vos richeſſes, par „ vos exploits ; vos ames, ſont également dignes „ de commander, également capables de ſubju„ guer l'Univers. Ce ſont ces préſens céleſtes qui „ cauſent vos quérelles. Vous manquez de Chef, & „ chacun de vous mérite de l'être ; ainſi puiſqu'il „ n'y a aucune différence entre vos courages, que „ la force du corps décide ce que l'égalité de vos „ vertus n'auroit jamais décidé, &c.

Le Vieillard propoſe alors un exercice digne d'une Nation barbare, qui étoit de porter une groſſe pou-

tre, afin que celui qui en soutiendroit le poids plus long-tems, fut revétu du commandement.

Comme la meilleure maniére de perfectionner notre goût, est de comparer ensemble des choses de même nature, opposez le discours de Nestor à celui de *Colocolo*, & renonçant à cette adoration, que nos esprits justement préoccupés rendent au grand nom d'Homére, pesez les deux harangues dans la balance de l'équité & de la raison.

Après qu'Achille, instruit & inspiré par Minerve Déesse de la Sageſſe, a donné à Agamemnon les noms d'*yvrogne* & de *chien*, le sage Nestor se léve pour adoucir les esprits irrités de ces deux Héros, & parle ainsi : „ Quelle satisfaction sera-ce aux „ Troïens lorsqu'ils entendront parler de vos dis„ cours ? Votre jeunesse doit respecter mes années „ & se soumettre à mes conseils. J'ai vu autrefois „ des Héros supérieurs à vous. Non, mes yeux ne „ verront jamais des hommes semblables à l'invin„ cible Pirithoüs, au brave Ceneüs, au divin Thé„ sée, &c... J'ai été à la guerre avec eux ; & quoi„ que je fusse jeune, mon éloquence persuasive „ avoit du pouvoir sur leurs esprits ; ils écoutoient „ Nestor. Jeunes guerriers, écoutez donc les avis „ que vous donne ma vieillesse. Atride, vous ne „ devez par garder l'esclave d'Achille : fils de Thé„ tis, vous ne devez pas traiter avec hauteur le „ Chef de l'armée. Achille est le plus grand, le plus „ courageux des guerriers : Agamemnon est le plus „ grand des Rois, &c. " Sa Harangue fut instruc-

meuſe. Agamemnon loua ſon éloquence & mépriſa ſon conſeil.

Conſidérez, d'un côté l'adreſſe avec laquelle le barbare *Colocolo* s'inſinue dans l'eſprit des Caciques, la douceur reſpectable avec laquelle il calme leur animoſité, la tendreſſe majeſtueuſe de ſes paroles; combien l'amour du Païs l'anime, combien les ſentimens de la vraie gloire pénétrent ſon cœur, avec quelle prudence il loue leur courage en réprimant leur fureur, avec quel art il ne donne la ſupériorité à aucun. C'eſt un Cenſeur, un Panégyriſte adroit. Auſſi tous ſe ſoumettent à ſes raiſons, confeſſant la force de ſon éloquence, non par de vaines louanges, mais par une prompte obéiſſance. Qu'on juge d'un autre côté ſi Neſtor eſt ſi ſage de parler tant de ſa ſageſſe; ſi c'eſt un moïen ſûr de s'attirer de l'attention des Princes Grecs, que de les rabaiſſer & de les mettre au-deſſous de leurs Aïeux; ſi toute l'aſſemblée peut entendre dire avec plaiſir à Neſtor, qu'Achille eſt le plus courageux des Chefs qui ſont-là préſens. Après avoir comparé le babil préſomptueux & impoli de Neſtor, avec le diſcours modeſte & meſuré de *Colocolo*, l'odieuſe différence qu'il met entre le rang d'Agamemnon & le mérite d'Achille, avec cette portion égale de grandeur & de courage attribuée avec art à tous les Caciques, que le Lecteur prononce. Et s'il y a un Général dans le monde qui ſouffre volontiers qu'on lui préfére ſon inférieur pour le courage; s'il y a une aſſemblée qui puiſſe ſupporter ſans s'émouvoir un harangueur,

qui leur parle avec mépris & vante leurs prédéceſſeurs à leurs dépens, alors Homére pourra être préféré à Alonzo dans ce cas particulier.

Il eſt vrai que ſi Alonzo eſt dans un ſeul endroit ſupérieur à Homére, il eſt dans tout le reſte au-deſſous du moindre des Poëtes. On eſt étonné de le voir tomber ſi bas, après avoir pris un vol ſi haut. Il y a ſans doute beaucoup de feu dans ſes Batailles; mais nulle invention, nul plan, point de variété dans les deſcriptions, point d'unité dans le deſſein. Ce Poëme eſt plus ſauvage que les Nations qui en font le ſujet. Vers la fin de l'Ouvrage, l'Auteur, qui eſt un des premiers Héros du Poëme, fait pendant la nuit une longue & ennuïeuſe marche, ſuivi de quelques ſoldats, & pour paſſer le tems, il fait naître entr'eux une diſpute au ſujet de Virgile, & principalement ſur l'Epiſode de Didon. Alonzo ſaiſit cette occaſion pour entretenir ſes ſoldats de la mort de Didon, telle qu'elle eſt rapportée par les anciens Hiſtoriens; & afin de mieux donner le démenti à Virgile & de reſtituer à la Reine de Carthage ſa réputation, il s'amuſe à en diſcourir pendant deux Chants entiers.

Ce n'eſt pas d'ailleurs un défaut médiocre de ſon Poëme, d'être compoſé de trente-ſix Chants très-longs. On peut ſuppoſer avec raiſon, qu'un Auteur qui ne ſait, ou qui ne peut s'arrêter, n'eſt pas propre à fournir une telle carriére.

Un ſi grand nombre de défauts n'a pas empêché le célèbre Michel Cervantes de dire que l'*Araucana*

peut être comparé avec les meilleurs Poëmes d'Italie. L'amour aveugle de la Patrie a ſans doute dicté ce faux jugement à l'Auteur Eſpagnol. Cependant le véritable & ſolide amour de la Patrie conſiſte à lui faire du bien & à contribuer à ſa liberté, autant qu'il nous eſt poſſible. Mais diſputer ſeulement ſur les Auteurs de notre Nation, nous vanter d'avoir parmi nous de meilleurs Poëtes que nos voiſins; c'eſt plutôt ſot amour de nous-mêmes, qu'amour de notre Païs.

CHAPITRE IX.

MILTON.

ON trouvera ici touchant Milton quelques particularités omises dans l'abregé de sa vie, qui est au-devant de la traduction Française de son *Paradis perdu*. Il n'est pas étonnant qu'aïant recherché avec soin en Angleterre tout ce qui regarde ce grand homme, j'aie découvert des circonstances de sa vie que le public ignore.

Milton voïageant en Italie dans sa jeunesse, vit représenter à Milan une Comédie intitulée, *Adam* ou *le Péché Originel*, écrite par un certain Andreino, & dédiée à Marie de Médicis Reine de France. Le sujet de cette Comédie étoit la chûte de l'homme. Les Acteurs étoient Dieu le Pere, les Diables, les Anges, Adam, Eve, le Serpent, la Mort, & les sept Péchés Mortels.

Ce sujet, digne du génie absurde du Théâtre de ce tems-là, étoit écrit d'une maniére qui répondoit au dessein.

La Scène ouvre par un chœur d'Anges, & Michel parle ainsi au nom de ses Confréres.

„ Que l'arc-en-Ciel soit l'archet du violon du firmament; que les sept planetes soient les sept notes de notre musique, que le tems batte exacte-

„ mene la mesure, que les vents jouent de l'orgue, „ &c. “

Toute la piéce est dans ce goût. J'avertis seulement les Français qui en riront, que notre Théâtre ne valoit guéres mieux alors ; que la mort de Saint Jean-Baptiste, & cent autres piéces, sont écrites dans ce stile ; mais que nous n'avions ni Pastor-Fido, ni Aminte.

Milton qui assista à cette représentation, découvrit à travers l'absurdité de l'ouvrage, la sublimité cachée du sujet. Il y a souvent dans des choses où tout paraît ridicule au vulgaire, un coin de grandeur qui ne se fait appercevoir qu'aux hommes de génie. Les sept péchés mortels dansant avec le Diable, sont assurément le comble de l'extravagance & de la sottise ; mais l'Univers rendu malheureux par la faiblesse d'un homme, les bontés & les vengeances du Créateur, la source de nos malheurs & de nos crimes, sont des objets dignes du pinceau le plus hardi ; il y a sur-tout dans ce sujet je ne sai quelle horreur ténébreuse, un sublime sombre & triste qui ne convient pas mal à l'imagination Anglaise.

Milton conçut le dessein de faire une Tragédie de la Farce d'Andreino, il en composa même un Acte & demi ; ce fait m'a été assuré par des gens de Lettres qui le tenoient de sa fille, laquelle est morte lorsque j'étois à Londres.

La Tragédie de Milton commençoit par ce monologue de Satan, qu'on voit dans le quatriéme Chant de son Poëme Epique.

C'eſt lorſque cet eſprit de révolte s'échappant du fond des Enfers, découvre le Soleil qui ſortoit des mains du Créateur.

„ Toi, ſur qui mon Tyran prodigue ſes bienfaits,
„ Soleil, aſtre de feu, jour heureux que je hais,
„ Jour qui fais mon ſupplice, & dont mes yeux s'étonnent,
„ Toi, qui ſemble le Dieu des Cieux qui t'environnent,
„ Devant qui tout éclat diſparaît & s'enfuit,
„ Qui fait pâlir le front des aſtres de la nuit;
„ Image du Très-Haut qui régla ta carriére,
„ Hélas! j'euſſe autrefois éclipſé ta lumiére;
„ Sur la voute des Cieux, élevé plus que toi,
„ Le Trône où tu t'aſſieds s'abaiſſoit devant moi;
„ Je ſuis tombé, l'orgueil m'a plongé dans l'abîme.

Dans le tems qu'il travailloit à cette Tragédie, la ſphére de ſes idées s'élargiſſoit à meſure qu'il penſoit. Son plan devint immenſe ſous ſa plume; & enfin au lieu d'une Tragédie, qui après-tout n'eut été que bizarre & non intéreſſante, il imagina un Poëme épique, eſpéce d'ouvrage dans lequel les hommes ſont convenus d'approuver ſouvent le *bizarre*, ſous le nom du merveilleux.

Les guerres civiles d'Angleterre ôtérent longtems à Milton le loiſir néceſſaire pour l'exécution d'un ſi grand deſſein. Il étoit né avec une paſſion extrême pour la liberté. Ce ſentiment l'empêcha toujours de prendre parti pour aucune des Sectes qui avoient la fureur de dominer dans ſa patrie. Il ne voulut fléchir ſous le joug d'aucune opinion humaine, & il n'y eut point d'Egliſe qui pût ſe vanter de

compter

compter Milton pour un de ſes membres. Mais il ne garda point cette neutralité dans les guerres civiles du Roi & du Parlement. Il fut un des plus ardens ennemis de l'infortuné Roi Charles I. Il entra même aſſez avant dans la faveur de Cromwel ; & par une fatalité qui n'eſt que trop commune, ce zèlé Républicain fut le ſerviteur d'un Tyran. Il fut Sécrétaire d'Olivier Cromwel, de Richard Cromwel, & du Parlement, qui dura juſqu'au tems de la reſtauration. Les Anglais emploïérent ſa plume pour juſtifier la mort de leur Roi, & pour répondre au Livre que Charles II. avoit fait écrire par Saumaiſe au ſujet de cet événement tragique.

Jamais cauſe ne fut plus belle, & ne fut ſi mal plaidée de part & d'autre. Saumaiſe défendit en pédant le parti du Roi mort ſur l'échaffaut, d'une Famille errante dans l'Europe, & de tous les Rois même de l'Europe intéreſſés dans cette quérelle. Milton ſoutint en mauvais déclamateur la cauſe d'un peuple victorieux, qui ſe vantoit d'avoir jugé ſon Prince ſelon les Loix. La mémoire de cette révolution étrange ne périra jamais chez les hommes, & les Livres de Saumaiſe & de Milton ſont déja enſévelis dans l'oubli. Milton, que les Anglais regardent aujourd'hui comme un Poëte divin, étoit un très-mauvais Ecrivain en Proſe.

Il avoit cinquante-deux ans lorſque la Famille Roïale fut rétablie. Il fut compris dans l'amniſtie que Charles II. donna aux ennemis de ſon pere ; mais il fut déclaré par l'acte même d'amniſtie, in-

capable de posséder aucune charge dans le Roiaume. Ce fut alors qu'il commença son Poëme épique, à l'âge où Virgile avoit fini le sien. A peine avoit-il mis la main à cet ouvrage, qu'il fut privé de la vûe. Il se trouva pauvre, abandonné & aveugle, & ne fut point découragé. Il employa neuf années à composer le *Paradis perdu*. Il avoit alors très-peu de réputation. Les beaux esprits de la Cour de Charles II. ou ne le connoissoient pas, ou n'avoient pour lui nulle estime. Il n'est pas étonnant qu'un ancien Sécrétaire de Cromwel, vieilli dans la retraite, aveugle & sans bien, fut ignoré ou mépriſé dans une Cour, qui avoit fait succéder à l'austérité du Gouvernement du Protecteur, toute la galanterie de la Cour de Louis XIV. & dans laquelle on ne goûtoit que les Poësies efféminées, la molesse de Waller, les Satyres du Comte de Rochester, & l'esprit de Couley.

Une preuve indubitable qu'il avoit très-peu de réputation, c'est qu'il eut beaucoup de peine à trouver un Libraire qui voulut imprimer son *Paradis perdu*. Le titre seul révoltoit, & tout ce qui avoit quelque rapport à la Religion étoit alors hors de mode. Enfin Tompson lui donna trente pistoles de cet Ouvrage, qui a valu depuis plus de cent mille écus aux héritiers de ce Tompson; encore ce Libraire avoit-il si peur de faire un mauvais marché, qu'il stipula que la moitié de ces trente pistoles ne seroit païable qu'en cas qu'on fit une seconde édition du Poëme; édition que Milton n'eut

jamais la consolation d'avoir dans ses mains. Il resta pauvre & sans gloire ; son nom doit augmenter la liste des grands génies persécutés de la fortune.

Le *Paradis perdu* fut donc négligé à Londres, & Milton mourut sans se douter qu'il auroit un jour de la réputation. Ce fut le Lord Sommers & le Docteur Atterbury, depuis Evêque de Rochester, qui voulurent enfin que l'Angleterre eût un Poëme épique. Ils engagerent les héritiers de Tompson à faire une belle édition du *Paradis perdu*. Leur suffrage en entraîna plusieurs. Depuis, le célèbre Mr. Addisson écrivit en forme, pour prouver que ce Poëme égaloit ceux de Virgile & d'Homére ; les Anglais commencérent à se le persuader, & la réputation de Milton fut fixée.

Les Français rioient encore quand on leur disoit que l'Angleterre avoit un Poëme épique, dont le sujet étoit le Diable combattant contre Dieu, & un Serpent qui persuade à une femme de manger une pomme. Ils ne croioient pas qu'on pût faire sur ce sujet autre chose que des Vaudevilles, lorsque Mr. du Pré de Saint-Maur donna une Traduction en prose Française de ce Poëme singulier.

On fut étonné de trouver dans un sujet qui paroît si stérile, une si grande fertilité d'imagination. On admira les traits majestueux avec lesquels il a peint Dieu, & le mystére encore plus brillant qu'il donne au Diable. On lut avec beaucoup de plaisir la description du Jardin d'Eden, & des

amours innocens d'Adam & d'Eve. En effet, il eſt à remarquer que dans tous les autres Poëmes, l'amour eſt regardé comme une faibleſſe ; dans Milton ſeul il eſt une vertu. Le Poëte a ſu lever d'une main chaſte le voile qui couvre ailleurs les plaiſirs de cette paſſion ; il tranſporte le lecteur dans le Jardin de délices ; il ſemble lui faire goûter les voluptés pures dont Adam & Eve ſont remplis ; il ne s'éleve pas au-deſſus de la nature-humaine, mais au-deſſus de la nature-humaine corrompuë ; & comme il n'y a point d'exemple d'un pareil amour, il n'y en a point d'une pareille Poëſie.

Mais tous les critiques judicieux, dont la France eſt pleine, ſe réunirent à trouver que le Diable parle trop ſouvent, & trop long-tems de la même choſe.

En admirant pluſieurs idées ſublimes, ils jugérent qu'il y en a pluſieurs d'outrées, & que l'Auteur n'a renduës que puériles, en s'efforçant de les faire grandes.

Ils condamnérent unanimement cette ſubtilité, avec laquelle Satan fait bâtir une Sale d'ordre Dorique au milieu de l'Enfer, avec des colomnes d'airain & de beaux chapiteaux d'or, pour haranguer les Diables auxquels il venoit de parler tout auſſi-bien en plein air. Pour comble de ridicule, les grands Diables qui auroient occupé trop de place dans ce Parlement d'Enfer, ſe transformens en Pigmées, afin que tout le monde puiſſe ſe trouver à l'aiſe au conſeil.

Après la tenue des états infernaux, Satan s'apprête à sortir de l'abîme; il trouve la mort à la porte, qui veut se battre contre lui. Ils étoient prêts à en venir aux mains, quand le Péché, monstre féminin, à qui des Dragons sortoient du ventre, court au-devant de ces deux champions. Arrête, ô mon Pere, dit-il au Diable, arrête, ô mon Fils, dit-il à la Mort: Et qui es-tu donc, répond le Diable, toi qui m'appelle ton Pere? Je suis le Péché, replique ce Monstre; tu accouchas de moi dans le Ciel; je sortis de ta tête par le côté gauche; tu devins bientôt amoureux de moi; nous couchâmes ensemble; j'entraînai beaucoup de Chérubins dans ta révolte; j'étois grosse quand la bataille se donna dans le Ciel; nous fûmes précipités ensemble. J'accouchai dans l'enfer, & ce fut ce monstre que tu vois, donc je fus pere; il est ton fils & le mien. A peine fut-il né, qu'il viola sa mere & qu'il me fit tous ces enfans que tu vois, qui sortent à tous momens de mes entrailles, qui y rentrent & qui les déchirent.

Après cette dégoûtante & abominable histoire, le Péché ouvre à Satan les portes de l'enfer; il laisse les Diables sur le bord du Phlégéton, du Styx, & du Léthé. Les uns jouent de la harpe; les autres courent la bague; quelques-uns disputent sur la grace & sur la prédestination. Cependant Satan voïage dans les espaces imaginaires; il tombe dans le vuide, & il tomberoit encore, si une nuée ne l'avoit repoussé en haut. Il arrive dans le païs de

OXFORD

chaos, il traverse le Paradis des fous, *the Paradise of fools*, (c'est l'un des endroits qui ne sont point traduits en Français) il trouve dans ce Paradis, les *Indulgences*, les *Agnus Dei*, les *Chapelets*, les *Cagouchons*, les *Scapulaires*, les *Moines*.

Voilà des imaginations dont tout lecteur sensé a été révolté; & il faut que le Poëme soit bien beau d'ailleurs pour qu'on ait pu le lire, malgré l'ennui que doit causer cet amas de folies désagréables.

La guerre entre les bons & les mauvais Anges, a paru aussi aux connaisseurs une épisode où le sublime est trop noyé dans l'extravagant. Le merveilleux même doit être sage; il faut qu'il conserve un air de vraisemblance & qu'il soit traité avec goût. Les critiques les plus judicieux n'ont trouvé dans cet endroit, ni goût, ni vraisemblance, ni raison; ils ont regardé comme une grande faute contre le goût, la peine que prend Milton de peindre le caractère de Raphaël, de Michel, d'Abdiel, d'Uriel, de Moloc, de Nisroc, d'Astarot; tous êtres imaginaires, dont le lecteur ne peut se former aucune idée, & auxquels on ne peut prendre aucun intérêt. Homère, en parlant de ses Dieux, les caractérisoit par leurs attributs qui sont connus; mais un lecteur Chrétien a ennui de lire, quand on lui fait connaître à fond Nisroc, Moloc & Abdiel. On a reproché à Homère les longues & inutiles harangues, & sur-tout les plaisanteries de ses Héros. Comment sont-elles dans Milton les harangues & les railleries des

Anges & des Diables pendant la bataille qui se donne dans le Ciel ?

Ces mêmes critiques ont jugé que Milton péchoit contre le vraisemblable, d'avoir placé du canon dans l'armée de Satan, & d'avoir armé d'épées tous ces Esprits qui ne pouvoient pas se blesser ; car il arrive, que lorsque je ne sai quel Ange a coupé en deux, je ne sai quel Diable, les deux parties du Diable se réunissent dans le moment.

Ils ont trouvé que Milton choquoit évidemment la raison par une contradiction inexcusable, lorsque Dieu le Pere envoïe ses fidéles Anges combattre, réduire & punir les rébelles.

„ Allez, dit Dieu à Michel & à Gabriel, poursuivez mes ennemis jusqu'aux extrémités du Ciel, „ précipitez-les loin de Dieu & de leur bonheur, dans „ le Tartare, qui ouvre déja son brûlant chaos pour „ les engloutir. “

Comment se peut-il, qu'après un ordre si positif, la victoire reste indécise ? Et pourquoi Dieu donne-t-il un ordre inutile ? Il parle & n'est point obéi : il veut vaincre & on lui résiste : Il manque à la fois de prévoïance & de pouvoir ; il ne devoit point ordonner à ses Anges de faire ce que son Fils unique seul devoit faire.

C'est ce grand nombre de fautes grossiéres qui fit sans doute dire à Dryden, dans sa Préface sur l'Enéide, que Milton ne vaut guéres mieux que notre Chapelain & notre le Moine.

Mais aussi ce sont des beautés admirables de Mil-

son qui ont fait dire à ce même Dryden, que la nature l'avoit formé de l'ame d'Homére & de celle de Virgile. Ce n'eſt pas la premiére fois qu'on a porté du même ouvrage des jugemens contradictoires. Quand on arrive à Verſailles, du côté de la Cour, on voit un vilain petit bâtiment écraſé avec ſept croiſées de face, accompagné de tout ce que l'on a pu imaginer de plus ridicule & de plus mauvais goût. Quand on le regarde du côté des Jardins, on voit un Palais immenſe, dont les beautés peuvent racheter les défauts.

Lorſque j'étois à Londres j'oſai compoſer en Anglais un petit Eſſay ſur la Poëſie Epique, dans lequel je pris la liberté de dire que nos bons Juges Français ne manqueroient pas de relever toutes les fautes dont je viens de parler. Ce que j'avois prévu eſt arrivé, & la plûpart des critiques de ce païs-ci ont jugé, autant qu'on le peut faire ſur une traduction, que le *Paradis perdu* eſt un ouvrage plus ſingulier que naturel, plus plein d'imagination que de graces, & de hardieſſe que de choix, dont le ſujet eſt tout idéal, & qui ſemble n'être pas fait pour l'homme.

Nous n'avions point de Poëme épique en France, & je ne ſai même ſi nous en avons aujourd'hui. La Henriade, à la vérité, a été imprimée ſouvent; mais il y auroit trop de préſomption à regarder ce Poëme comme un ouvrage qui doit paſſer à la poſtérité, & effacer la honte que la France a eu ſi long-tems de n'avoir pu produire un Poëme épique.

C'eſt

C'eſt au tems ſeul à confirmer la réputation des grands ouvrages. Un Ecrivain qui pendant ſa vie ne ſera point protégé par ſon Prince, qui ne ſera dans aucun poſte, qui ne tiendra à aucun parti, qui ne ſe fera valoir par aucune cabale, n'aura probablement de réputation qu'après ſa mort.

Il eſt honteux pour nous à la vérité, que les Etrangers ſe vantent d'avoir des Poëmes Epiques, & que nous, qui avons réuſſi en tant de genres, nous ſoïons forcés d'avouer ſur ce point notre ſtérilité & notre faibleſſe. L'Europe a cru les Français incapables de l'Epopée; mais il y a un peu d'injuſtice à juger la France ſur les Chapelains, les le Moines, les Deſmarêts, les Caſſaignes & les Scuderys. Si un Ecrivain, célèbre d'ailleurs, avoit échoué dans cette entrepriſe; ſi un Corneille, un Deſpréaux, un Racine, avoient fait de mauvais Poëmes Epiques, on auroit raiſon de croire l'eſprit Français incapable de cet Ouvrage; mais aucun de nos grands hommes n'a travaillé dans ce genre; il n'y a eu que les plus faibles qui aïent oſé porter ce fardeau, & ils ont ſuccombé. En effet, de tous ceux qui ont fait des Poëmes Epiques, il n'y en a aucun qui ſoit connu par quelqu'autre Ecrit un peu eſtimé. La Comédie des *Viſionnaires de Deſmarêts*, eſt le ſeul Ouvrage d'un Poëte Epique qui ait eu en ſon tems quelque réputation; mais c'étoit avant que Moliére eut fait goûter la bonne Comédie. Les Viſionnaires de Deſmarêts étoient réellement une très-mauvaiſe Piéce, auſſi-bien que la *Marianne de*

Triſtan, & *l'Amour Tyrannique de Scudéry*, qui ne devoient leur réputation paſſagére qu'au mauvais goût du ſiécle.

Quelques-uns ont voulu réparer notre diſette, en donnant au Télémaque le titre de Poëme Epique; mais rien ne prouve mieux la pauvreté que de ſe vanter d'un bien qu'on n'a pas. On confond toutes les idées, on tranſpoſe les limites des Arts, quand on donne le nom de Poëme à la Proſe. Le Télémaque eſt un Roman moral, écrit à la vérité dans le ſtile dont on auroit dû ſe ſervir pour traduire Homére en Proſe; mais l'illuſtre Auteur du Télémaque avoit trop de goût, étoit trop ſavant & trop juſte, pour appeller ſon Roman du nom de Poëme. J'oſe dire plus; c'eſt que ſi cet Ouvrage étoit écrit en Vers Français, je dis même en beaux Vers, il deviendroit un Poëme ennuïeux, par la raiſon qu'il eſt plein de détails, que nous ne ſouffrons point dans notre Poëſie, & que de longs diſcours politiques & œconomiques ne plairoient aſſurément pas en Vers Français. Quiconque connaîtra bien le goût de notre Nation, ſentira qu'il ſeroit ridicule d'exprimer en Vers, * *qu'il faut diſtinguer les Citoyens en ſept claſſes; habiller la premiere de blanc, avec une frange d'or, lui donner un anneau & une médaille; habiller la ſeconde de bleu, avec un anneau & point de médaille: la troiſiéme de verd, avec une médaille, ſans anneau & ſans frange, &c. & enfin donner aux Eſclaves des habits gris-brun.* Il ne

* *Livre douze.*

conviendroit pas davantage de dire, qu'il faut qu'une maison soit tournée à un aspect sain, que les logemens en soient dégagés, que l'ordre & la propreté s'y conserve, que l'entretien soit de peu de dépense, que chaque maison un peu considérable, ait un salon & un petit péristile, avec de petites chambres pour les hommes libres. En un mot, tous les détails dans lesquels Mentor daigne entrer, seroient aussi indignes d'un Poëme Epique, qu'ils le sont d'un Ministre d'Etat.

On a encore accusé long-tems notre Langue de n'être pas assez sublime pour la Poësie Epique. Il est vrai que chaque Langue a son génie, formé en partie par le génie même du peuple qui la parle, & en partie par la construction de ses phrases, par la longueur ou la briéveté de ses mots, &c. Il est vrai que le Latin & le Grec étoient des Langues plus Poëtiques & plus harmonieuses que celles de l'Europe moderne; mais sans entrer dans un plus long détail, il est aisé de finir cette dispute en deux mots. Il est certain que notre Langue est plus forte que l'Italienne, & plus douce que l'Anglaise. Les Anglais & les Italiens ont des Poëmes Epiques; il est donc clair que si nous n'en avions pas, ce ne seroit pas la faute de la Langue Française.

On s'en est pris aussi à la gêne de la rime, & avec encore moins de raison. La Jérusalem & le Roland furieux sont rimés, sont beaucoup plus longs que l'Enéïde, & ont de plus l'uniformité des Stances; & non-seulement tous les Vers, mais presque tous

les mots finissent par une de ces voielles, *a. e. i. o.* Cependant on lit ces Poëmes sans dégoût ; & le plaisir qu'ils font, empêche qu'on ne sente la monotonie qu'on leur reproche.

Il faut avouer qu'il est plus difficile à un Français qu'à un autre de faire un Poëme Epique ; mais ce n'est ni à cause de la rime ni à cause de la sécheresse de notre Langue. Oserai-je le dire ? c'est que de toutes les Nations polies, la nôtre est la moins *Poëtique*. Les Ouvrages en Vers, qui sont les plus à la mode en France, sont les Piéces de Théâtre ; ces Piéces doivent être écrites dans un stile naturel, qui approche assez de celui de la conversation. Despréaux n'a jamais traité que des sujets didactiques qui demandent de la simplicité ; on sait que l'exactitude & l'élégance sont le mérite de ses Vers, comme de ceux de Racine ; & lorsque Despréaux a voulu s'élever dans une Ode, il n'a plus été Despréaux.

Ces exemples ont en partie accoutumé la Poësie Française à une marche trop uniforme : l'esprit géométrique, qui de nos jours s'est emparé des belles-lettres, a encore été un nouveau frein pour la Poësie. Notre Nation, regardée comme si légére par des Etrangers, qui ne jugent de nous que par nos Petits-Maîtres, est de toutes les Nations la plus sage, la plume à la main. La méthode est la qualité dominante de nos Ecrivains. On cherche le vrai en tout, on préfére l'Histoire au Roman ; les Cyrus, les Clélies, & les Astrées, ne sont aujourd'hui lus

de perſonne. Si quelques Romans nouveaux paraiſſent encore, & s'ils ſont pour un tems l'amuſement de la Jeuneſſe frivole, les gens de Lettres les mépriſent. Inſenſiblement il s'eſt formé un goût général, qui donne aſſez l'excluſion aux imaginations de l'Epopée; on ſe moqueroit également d'un Auteur qui emploïeroit les Dieux du Paganiſme, & de celui qui ſe ſerviroit de nos Saints. Vénus & Junon doivent reſter dans les anciens Poëmes Grecs & Latins: Sainte Géneviéve, Saint Denis, Saint Roch & Saint Chriſtophe, ne doivent ſe trouver ailleurs que dans notre Légende.

Les Italiens s'accommodent aſſez des Saints, & les Anglais ont donné beaucoup de réputation au Diable; mais bien des idées qui ſeroient ſublimes pour eux, ne nous paraîtroient qu'extravagantes. Je me ſouviens que lorſque je conſultai il y a plus de douze ans ſur ma Henriade feu Monſieur de Malezieux, homme qui joignoit une grande imagination à une littérature immenſe, il me dit: „Vous „ entreprenez un Ouvrage qui n'eſt pas fait pour „ notre Nation; *les Français n'ont pas la tête Epique*: " ce furent ſes propres paroles; & il ajoûta, „ quand vous écririez auſſi-bien que Meſſieurs Ra„ cine & Deſpréaux, ce ſera beaucoup ſi on vous lit.

C'eſt pour me conformer à ce génie ſage & exact, qui régne dans le ſiécle où je vis, que j'ai choiſi un Héros véritable, au lieu d'un Héros fabuleux; que j'ai décrit des Guerres réelles, & non des Batailles chimériques; que je n'ai emploïé aucune

fiction qui ne ſoit une image ſenſible de la vérité.

Quelque choſe que je diſe de plus ſur cet Ouvrage, je ne dirai rien que les Critiques éclairés ne ſachent, & c'eſt à la Henriade ſeule à parler en ſa défenſe, & le tems ſeul peut déſarmer l'envie.

Fin de l'Eſſay ſur la Poëſie Epique.

LETTRE
SUR LES
INCONVÉNIENS
ATTACHÉS A LA LITTÉRATURE *.

VOTRE vocation, mon cher le Févre, eſt trop bien marquée pour y réſiſter. Il faut que l'abeille faſſe de la cire, que le ver à ſoïe file, que Mr. de Réaumur les diſſéque & que vous les chantiez; vous ſerez Poëte & homme de Lettres, moins parce que vous le voulez, que parce que la nature l'a voulu.

Mais vous vous trompez beaucoup en imaginant que la tranquillité ſera votre partage. La carriére des Lettres, & ſur-tout celle du génie, eſt plus épineuſe que celle de la fortune. Si vous avez le malheur d'être médiocre, (ce que je ne crois pas) voilà des remords pour la vie. Si vous réuſſiſſez, voilà des ennemis; vous marchez ſur le bord d'un abîme, entre le mépris & la haine.

* Cette Lettre paraît écrite en 1732. car en ce tems l'Auteur avoit pris chez lui ce jeune homme, nommé Mr. le Févre à qui elle eſt adreſſée. On dit qu'il promettoit beaucoup, qu'il étoit très-ſçavant & faiſoit bien des Vers: il mourut la même année.

Mais quoi, me direz-vous, me haïr, me perſécuter, parce que j'aurai fait un bon Poëme, une Piéce de Théâtre applaudie, ou écrit une Hiſtoire avec ſuccès, ou cherché à m'éclairer & à inſtruire les autres?

Oui, mon ami, voilà de quoi vous rendre malheureux à jamais. Je ſuppoſe que vous ayïez fait un bon Ouvrage, imaginez-vous qu'il vous faudra quitter le repos de votre cabinet pour ſolliciter l'Examinateur. Si votre maniére de penſer n'eſt pas la ſienne; s'il n'eſt pas l'ami de vos amis; s'il eſt celuï de votre rival; s'il eſt votre rival lui-même, il vous eſt plus difficile d'obtenir un Privilége, qu'à un homme, qui n'a point la protection des femmes, d'avoir un emploi dans les Finances.

Enfin, après un an de refus & de négociations, votre Ouvrage s'imprime; c'eſt alors qu'il faut aſſoupir les Cerbéres de la Littérature, ou les faire aboïer en votre faveur. Il y a toujours trois ou quatre Gazettes Littéraires en France, & autant en Hollande; ce ſont des Factions différentes. Les Libraires de ces Journaux ont intérêt qu'ils ſoient ſatyriques, ceux qui y travaillent ſervent aiſément l'avarice du Libraire & la malignité du Public. Vous cherchez à faire ſonner les trompettes de la renommée; vous courtiſez les Ecrivains, les Procureurs, les Abbés, les Docteurs, les Colporteurs; tous vos ſoins n'empêchent pas que quelque Journaliſte ne vous déchire. Vous lui répondez; il réplique; vous avez un procès par écrit devant le

Public, qui condamne les deux Parties au ridicule.

C'eſt bien pis, ſi vous compoſez pour le Théâtre, vous commencez par comparaître devant l'Aréopage de vingt Comédiens, gens dont la profeſſion, quoiqu'utile & agréable, eſt cependant flétrie, par l'injuſte mais irrévocable cruauté du public. Ce malheureux aviliſſement où ils ſont les irrite; ils trouvent en vous un client, & ils vous prodiguent tout le mépris dont ils ſont couverts. Vous attendez d'eux votre premiére ſentence; ils vous jugent; ils ſe chargent enfin de votre Piéce. Il ne faut plus qu'un mauvais plaiſant dans le parterre pour la faire tomber. Réuſſit-elle? La Farce, qu'on appelle Italienne, celle de la Foire, vous parodient; vingt libelles vous prouvent que vous n'avez pas dû réuſſir. Des ſçavans, qui entendent mal le Grec, & qui ne liſent point ce qu'on fait en Français, vous dédaignent, ou affectent de vous dédaigner.

Vous portez en tremblant votre livre à une Dame de la Cour, elle le donne à une femme de Chambre, qui en fait des papillotes, & le laquais galonné, qui porte la livrée du luxe, inſulte à votre habit, qui eſt la livrée de l'indigence.

Enfin je veux que la réputation de vos Ouvrages ait forcé l'envie à dire quelquefois que vous n'êtes pas ſans mérite. Voilà tout ce que vous pouvez attendre de votre vivant; mais qu'elle s'en vange bien en vous perſécutant! On vous impute des libelles,

que vous n'avez pas même lus, des vers que vous mépriſez, des ſentimens que vous n'avez point; il faut être d'un parti, ou bien tous les partis ſe réüniſſent contre vous.

Il y a dans Paris un grand nombre de petites Sociétés, où préſide toujours quelque femme, qui dans le déclin de ſa beauté fait briller l'aurore de ſon eſprit. Un ou deux hommes de Lettres ſont les premiers Miniſtres de ce petit Roïaume. Si vous négligez d'être au rang des Courtiſans, vous êtes dans celui des ennemis, & on vous écraſe. Cependant malgré votre mérite vous vieillirez dans l'opprobre & dans la miſére; les places deſtinées aux gens de Lettres ſont données à l'intrigue, non au talent; ce ſera un Précepteur, qui par le moïen de la mere de ſon éleve emportera un poſte, que vous n'oſerez pas ſeulement regarder; le paraſite d'un Courtiſan vous enlévera l'emploi auquel vous êtes propre.

Que le hazard vous améne dans une compagnie, où il ſe trouvera quelqu'un de ces Auteurs réprouvés du public, ou de ces demi-ſçavans, qui n'ont pas même aſſez de mérite pour être de médiocres Auteurs; mais qui aura quelque place, ou qui ſera intrus dans quelque Corps, vous ſentirez par la ſupériorité qu'il affectera ſur vous, que vous êtes juſtement dans le dernier dégré du genre-humain.

Au bout de quarante ans de travail, vous vous réſolvez à chercher par les cabales, ce qu'on ne donne jamais au mérite ſeul; vous vous intriguez

comme les autres pour entrer dans l'Académie Françaiſe, & pour aller prononcer d'une voix caſſée à votre réception un compliment, qui le lendemain ſera oublié pour jamais.

Cette Académie Françaiſe eſt l'objet ſecret des vœux de tous les gens de Lettres; c'eſt une Maîtreſſe contre laquelle ils font des Chanſons & des Epigrammes juſqu'à ce qu'ils aïent obtenu ſes faveurs, & qu'ils négligent dès qu'ils en ont la poſſeſſion.

Il n'eſt pas étonnant qu'ils déſirent d'entrer dans un Corps, où il y a toujours du mérite, & dont ils eſpérent, quoiqu'aſſez vainement, d'être protégés. Mais vous me demanderez, pourquoi ils en diſent tous tant de mal, juſqu'à ce qu'ils y ſoient admis; & pourquoi le public, qui reſpecte aſſez l'Académie des Sciences, ménage ſi peu l'Académie Françaiſe? C'eſt que les travaux de l'Académie Françaiſe ſont expoſés aux yeux du grand nombre, & les autres ſont voilés; chaque Français croit ſçavoir la Langue, & ſe pique d'avoir du goût; mais il ne ſe pique pas d'être Phyſicien. Les Mathématiques ſeront toujours pour la Nation en général une eſpéce de myſtére, & par conſéquent quelque choſe de reſpectable. Des équations Algébriques ne donnent de priſe ni à l'Epigramme, ni à la Chanſon, ni à l'envie; mais on juge durement ces énormes recueils de vers médiocres, de complimens, de harangues, & ces éloges, qui ſont auſſi faux quelquefois que l'éloquence avec laquelle on les débite. On eſt fâché de voir la Déviſe de *l'Immortalité* à la tête de

tant de déclamations, qui n'annoncent rien d'éternel, que l'oubli auquel elles sont condamnées.

Il est très-certain que l'Académie Françaiſe pourroit ſervir à fixer le goût de la Nation. Il n'y a qu'à lire ſes Remarques ſur le Cid ; la jalouſie du Cardinal de Richelieu a produit au moins ce bon effet ; quelques Ouvrages dans ce genre ſeroient d'une utilité ſenſible. On les demande depuis cent années au ſeul Corps, dont il puiſſent émaner avec fruit & bienſéance.

On ſe plaint que la moitié des Académiciens ſoit compoſée de Seigneurs qui n'aſſiſtent jamais aux Aſſemblées, & que dans l'autre moitié il ſe trouve à peine huit ou neuf gens de Lettres qui ſoient aſſidus. L'Académie eſt ſouvent négligée par ſes propres Membres. Cependant à peine un des Quarante a-t-il rendu les derniers ſoupirs, que dix Concurrens ſe préſentent ; un Evêché n'eſt pas plus brigué : on court en poſte à Verſailles ; on fait parler toutes les femmes ; on fait agir tous les intriguans ; on fait mouvoir tous les reſſorts ; des haines violentes ſont ſouvent le fruit de ces démarches ; la principale origine de ces horribles Couplets, qui ont perdu à jamais le célèbre & malheureux Rouſſeau, vient de ce qu'il manqua la place qu'il briguoit à l'Académie. Obtenez-vous cette préférence ſur vos rivaux, votre bonheur n'eſt bientôt qu'un phantôme ; eſſuïez-vous un refus, votre affliction eſt réelle. On pourroit mettre ſur la tombe de preſque tous les gens de Lettres :

Cy git au bord de l'Hippocrène,
Un mortel long-tems abuſé.
Pour vivre pauvre, mépriſé,
Il ſe donna bien de la peine.

Quel eſt le but de ce long ſermon que je vous fais ; eſt-ce de vous détourner de la route de la Littérature ? Non. Je ne m'oppoſe point ainſi à la deſtinée ; je vous exhorte ſeulement à la patience.

FRAGMENT D'UNE LETTRE AU MÊME, SUR LA CORRUPTION DU STILE.

ON ſe plaint généralement que l'éloquence eſt corrompue, quoique nous aïons des modèles preſqu'en tous les genres. Un des grands défauts de ce Siécle qui contribue le plus à cette décadence, c'eſt le mêlange des ſtiles. Il me ſemble que nous autres Auteurs nous n'imitons pas aſſez les Peintres, qui ne joignent jamais des attitudes de Calot à des figures de Raphaël. Je vois qu'on affecte quelquefois dans des Hiſtoires, d'ailleurs bien écrites, dans de bons Ouvrages dogmatiques, le ton le plus familier de la converſation. Quelqu'un a dit autrefois, *qu'il faut écrire comme on parle.* Le ſens de cette loi eſt qu'on écrive naturellement : on tolére dans une Lettre l'irrégularité, la licence du ſtile, l'incorrection, les plaiſanteries hazardées ; parce que des Lettres écrites ſans deſſein & ſans art, ſont des

entretiens négligés : mais quand on parle ou qu'on écrit avec reſpect, on s'aſtreint alors à la bienſéance. Or je demande à qui on doit plus de reſpect qu'au Public ? Eſt-il permis de dire dans des Ouvrages de Mathématique, *Qu'un Géomètre qui veut faire ſon ſalut doit monter au Ciel en ligne perpendiculaire ; que les quantités qui s'évanouiſſent, donnent du nez en terre pour avoir voulu trop s'élever; qu'une ſemence qu'on a miſe le germe en bas, s'apperçoit du tour qu'on lui joue & ſe réleve ; que ſi Saturne périſſoit, ce ſeroit ſon cinquiéme Satellite, & non le premier, qui prendroit ſa place, parce que les Rois éloignent toujours d'eux leurs héritiers ; qu'il n'y a de vuide que dans la bourſe d'un homme ruiné ; qu'Hercule étoit un Phyſicien, & qu'on ne pouvoit reſiſter à un Philoſophe de cette force* ?

Des Livres très-eſtimables ſont infectés de cette tache. La ſource d'un défaut ſi commun, vient ce me ſemble du reproche de pédantiſme qu'on a fait long-tems & juſtement aux Auteurs : *In vitium ducit culpæ fuga.*

On a tant répété qu'on doit écrire du ton de la bonne compagnie, que les Auteurs les plus ſérieux ſont devenus plaiſans ; & pour être de *bonne compagnie* avec leurs Lecteurs, ont dit des choſes de très-mauvaiſe compagnie.

On a voulu parler de Sciences, comme Voiture parloit à Mademoiſelle Paulet de Galanterie, ſans ſonger que Voiture même n'avoit pas ſaiſi le véritable goût de ce petit genre dans lequel il paſſa pour exceller ; car ſouvent il prenoit le faux pour

le délicat, & le précieux pour le naturel.

La plaiſanterie n'eſt jamais bonne dans le genre ſérieux, parce qu'elle ne porte jamais que ſur un côté des objets qui n'eſt pas celui que l'on conſidére; elle roule preſque toujours ſur des rapports faux, ſur des équivoques: de-là vient que les Plaiſans de profeſſion ont preſque tous l'eſprit faux & ſuperficiel.

Il me ſemble qu'en Poëſie on ne doit pas plus mêlanger les ſtiles qu'en Proſe. Le ſtile Marotique a depuis quelque-tems gâté un peu la Poëſie par cette bigarrure de termes bas & nobles, ſurannés & modernes. *On entend dans quelques Piéces de Morale, les ſons du ſifflet de Rabelais parmi ceux de la flute d'Horace*

Il faut parler Françaiſ, Boileau n'eut qu'un langage;
Son eſprit étoit juſte, & ſon ſtile étoit ſage.
Sers toi de ſes leçons; laiſſe aux eſprits malfaits
L'art de moraliſer du ton de Rabelais.

* *Des Rimeurs diſloqués, à qui le cerveau tinte,*
Plus amers qu'Aloës, & jus de Colaquinte,
Vices portans méchef. Gens de tel acabit,
Chioniers, Oſtrogots, Marouſles que Dieu fit.

De tous ces termes bas l'entaſſement facile
Deshonore à la fois le génie & le ſtile.

* *Expreſſion d'une Epitre Marotique.*

DISSERTATION

DISCOURS
DE MONSIEUR
DE VOLTAIRE
A SA RECEPTION
A
L'ACADÉMIE FRANÇAISE,
AVEC DES NOTES.

LUNDI 9. MAI M. DCC. XLVI.

DISCOURS
DE MONSIEUR
DE VOLTAIRE
A SA RÉCEPTION
A
L'ACADÉMIE FRANÇAISE.

MESSIEURS,

VOTRE Fondateur mit dans votre établiſſement toute la nobleſſe & la grandeur de ſon ame : il voulut que vous fuſſiez toujours libres & égaux. En effet, il dut élever au-deſſus de la dépendance, des hommes qui étoient au-deſſus de l'intérêt, & qui, auſſi généreux que lui, faiſoient aux Lettres l'honneur qu'elles méritent, de les cultiver pour elles-mêmes. (a) Il étoit peut-être à

(a) L'Académie Françaiſe eſt la plus ancienne de France ; elle fut d'abord compoſée de quelques gens de Lettres qui

craindre qu'un jour des travaux si honorables ne se ralentissent. Ce fut pour les conserver dans leur vigueur, que vous vous fîtes une régle de n'admettre aucun Académicien qui ne résidât dans Paris. Vous vous êtes écartés sagement de cette loi, quand vous avez reçu de ces génies rares que leurs dignités appelloient ailleurs; mais que leurs Ouvrages touchans ou sublimes rendoient toujours présens parmi vous : car ce seroit violer l'esprit d'une loi, que de n'en pas transgresser la lettre en faveur des grands hommes. Si feu M. le Président Bouhier, après s'être flaté de vous consacrer ses jours, fut obligé de les passer loin de vous, l'Académie & lui se consolérent, parce qu'il n'en cultivoit pas moins vos Sciences dans la ville de Dijon, qui a produit tant d'hommes de Lettres (*b*), & où le mérite de l'esprit semble être un des caractéres des Citoyens.

Il faisoit ressouvenir la France de ces tems où les plus austéres Magistrats, consommés comme lui dans l'étude des Loix, se délassoient des fatigues de leur état dans les travaux de la littérature. Que ceux qui mépriſent ces travaux aimables, que ceux qui mettent je ne sais quelle misérable grandeur à se renfermer dans le cercle étroit de leurs emplois, sont à plaindre! Ignorent-ils que Cicéron, après avoir rempli la premiére place du monde,

s'assembloient pour conférer ensemble. Elle n'est point partagée en Honoraires & Pensionnaires. Elle n'a que des Droits Honorifiques, comme celui des Commençaux de la Maison du Roi, de ne point plaider hors de Paris, celui de haranguer le Roi en corps avec les Cours Supérieures, & de ne rendre compte directement qu'au Roi.

(*b*) MM. de la Monoye, Bouhier, Lantin, & surtout l'éloquent Bossuet, Evêque de Meaux, regardé comme le dernier Pere de l'Eglise.

plaidoit encore les causes des Citoyens, écrivoit sur la nature des Dieux, conféroit avec des Philosophes, qu'il alloit au Théâtre; qu'il daignoit cultiver l'amitié d'Esopus & de Roscius, & laissoit aux petits-esprits leur constante gravité, qui n'est que le masque de la médiocrité?

Monsieur le Président Bouhier étoit très-savant; mais il ne ressembloit pas à ces Savans insociables & inutiles, qui négligent l'étude de leur propre langue, pour savoir imparfaitement des langues anciennes; qui se croient en droit de mépriser leur siécle, parce qu'ils se flatent d'avoir quelques connaissances des siécles passés; qui se récrient sur un passage d'Eschile, & n'ont jamais eu le plaisir de verser des larmes à nos Spectacles.

Il traduisit le Poëme de Pétrone sur la Guerre Civile; non qu'il pensât que cette déclamation, pleine de pensées fausses, approchât de la sage & élégante noblesse de Virgile: il savoit que la Satyre de Pétrone, (c) quoique semée de traits charmans, n'est que le caprice d'un jeune homme obscur, qui n'eut de frein ni dans ses mœurs, ni dans son stile. Des hommes qui se sont donnés pour des maîtres de goût & de volupté, estiment tout dans Pétrone; & Monsieur Bouhier, plus éclairé,

(c) S. Evremont admire Pétrone, parce qu'il le prend pour un grand homme de Cour, & que S. Evremont croioit en être un. C'étoit la manie du tems. S. Evremont & beaucoup d'autres, décident que Néron est peint sous le nom de Trimalcion; mais en vérité, quel rapport d'un vieux Financier grossier & ridicule & de sa vieille femme qui n'est qu'une Bourgeoise impertinente, qui fait mal au cœur, avec un jeune Empereur & son Epouse la jeune Octavie, ou la jeune Poppée? Quel rapport des débauches & des larcins de quelques écoliers fripons avec les plaisirs du Maître du monde? Le Pétrone, Auteur de la Satyre, est visiblement un jeune homme d'esprit, élevé parmi des débauchés obscurs, & n'est pas le Consul Pétrone.

n'estime pas même tout ce qu'il a traduit : c'est un des progrès de la raison humaine dans ce siécle, qu'un Traducteur ne soit plus idolâtre de son Auteur, & qu'il sache lui rendre justice comme à un contemporain.

Il exerça ses talens sur ce Poëme, sur l'Hymne à Vénus, sur Anacréon, pour montrer que les Poëtes doivent être traduits en vers : c'étoit une opinion qu'il défendoit avec chaleur, & on ne sera pas étonné que je me range à son sentiment.

Qu'il me soit permis, MESSIEURS, d'entrer ici avec vous dans ces discussions littéraires ; mes doutes me vaudront de vous des décisions. C'est ainsi que je pourrai contribuer au progrès des Arts ; & j'aimerois mieux prononcer devant vous un Discours utile qu'un Discours éloquent.

Pourquoi Homére, Théocrite, Lucréce, Virgile, Horace, sont-ils heureusement traduits chez les Italiens & chez les Anglais ? (*d*) Pourquoi ces Nations n'ont-elles aucun grand Poëte de l'Antiquité en prose, & pourquoi n'en avons-nous encore eu aucun en vers ? Je vais tâcher d'en démêler la raison.

La difficulté, surmontée dans quelque genre que ce puisse être, fait une grande partie du mérite. Point de grandes choses sans de grandes peines : & il n'y a point de Nation au monde chez laquelle il soit plus difficile que chez la nôtre, de rendre une véritable vie à la Poësie ancienne.

(*d*) Horace est traduit en vers Italiens par Palavicini, Virgile par Hannibal Caro, Ovide par Anguillara, Théocrite par Ricolotti. Les Italiens ont cinq bonnes Traductions d'Anacréon. A l'égard des Anglais, Dryden a traduit Virgile & Juvenal, Pope, Homére, Cretch, Lucrece, *&c.*

Les premiers Poëtes formerent le génie de leur langue ; les Grecs & les Latins employerent d'abord la Poëſie à peindre les objets ſenſibles de toute la nature. Homére exprime tout ce qui frappe les yeux : les Français, qui n'ont guéres commencé à perfectionner la grande Poëſie qu'au Théâtre, n'ont pû & n'ont dû exprimer alors que ce qui peut toucher l'ame.

Nous nous ſommes interdits nous-mêmes inſenſiblement preſque tous les objets que d'autres Nations ont oſé peindre. Il n'eſt rien que le Dante n'exprimât, à l'exemple des Anciens : Il accoutuma les Italiens à tout dire ; mais nous, comment pourrions-nous aujourd'hui imiter l'Auteur des Géorgiques, qui nomme ſans détour tous les inſtrumens de l'Agriculture ? A peine les connoiſſons-nous, & notre molleſſe orgueilleuſe dans le ſein du repos & du luxe de nos Villes, attache malheureuſement une idée baſſe à ces travaux champêtres, & au détail de ces Arts utiles, que les Maîtres & les Légiſlateurs de la Terre cultivoient de leurs mains victorieuſes.

Si nos bons Poëtes avoient ſû exprimer heureuſement les petites choſes, notre langue ajouteroit aujourd'hui ce mérite, qui eſt très-grand, à l'avantage d'être devenue la premiere langue du monde, pour les charmes de la converſation, & pour l'expreſſion du ſentiment. Le langage du cœur & le ſtile du Théâtre ont entiérement prévalu : ils ont embelli la Langue Françaiſe ; mais ils en ont reſſerré les agrémens dans des bornes un peu trop étroites.

Et quand je dis ici, MESSIEURS, que ce ſont les grands Poëtes qui ont déterminé le génie des Lan-

gues, (*e*) je n'avance rien qui ne ſoit connu de vous. Les Grecs n'écrivirent l'Hiſtoire que quatre cens ans après

(*e*) On n'a pû dans un diſcours d'appareil entrer dans les raiſons de cette difficulté attachée à notre Poëſie ; elle vient du génie de la langue ; car quoique M. de la Motte, & beaucoup d'autres après lui, ayent dit en pleine Académie que les langues n'ont point de génie, il paraît démontré que chacune a le ſien bien marqué.

Ce génie eſt l'aptitude à rendre heureuſement certaines idées, & l'impoſſibilité d'en exprimer d'autres avec ſuccès. Ces ſecours & ces obſtacles naiſſent, (1.) De la définence des termes. (2.) Des verbes auxiliaires & des participes. (3.) Du nombre plus ou moins grand de rimes. (4.) De la longueur & de la briéveté des mots. (5.) Des cas plus ou moins variés. (6.) Des articles & pronoms. (7.) Des élîſions. (8.) De l'inverſion. (9.) De la quantité dans les ſillabes. Et enfin d'une infinité de fineſſes, qui ne ſont ſenties que par ceux qui ont fait une étude approfondie d'une langue.

(1.) La définence des mots ; comme *perdre*, *vaincre*, *moudre*, *ſucre*, *rate*, *crotte*, *pere*, *ſoudre*, *fief*, *coffre*, ces ſillabes dures révoltent l'oreille, & c'eſt le partage de toutes les Langues du Nord.

(2.) *Les verbes auxiliaires & les participes. Victis hoſtibus*, les ennemis ayant été vaincus. Voilà quatre mots pour deux. *Læſo & invitto militi*, C'eſt l'Inſcription des Invalides de Berlin ; ſi on va traduire, *pour les ſoldats qui ont été bleſſés & qui n'ont pas été vaincus*, Quelle langueur ? Voilà pourquoi la langue Latine eſt plus propre aux Inſcriptions que la Françaiſe.

(3.) *Le nombre des rimes.* Ouvrez un Dictionnaire de rimes Italiennes, & un de rimes Françaiſes, vous trouverez toujours une fois plus de termes dans l'Italien, & vous remarquerez encore que dans le Français il y a toujours vingt rimes burleſques & baſſes, pour deux qui peuvent entrer dans le ſtile noble.

(4.) *La longueur & la briéveté des mots.* C'eſt ce qui rend une langue plus ou moins propre à l'expreſſion de certaines maximes, & à la meſure de certains vers.

On n'a jamais pû rendre en Français dans un beau vers :

Quanto ſi monſtra men tanto è più bella.

On n'a jamais pû traduire en beaux vers Italiens :

Tel brille au ſecond rang, qui s'éclipſe au premier.
C'eſt un poids bien peſant qu'un nom trop-tôt fameux.

(5.) *Les cas plus ou moins variés.* Mon pere, de mon pere, à mon pere ; *meus pater, mei patris, meo patri* ; cela eſt ſenſible.

Homére. La Langue Grecque reçut de ce grand Peintre de la Nature, la supériorité qu'elle prit chez tous les peuples de l'Asie & de l'Europe : c'est Térence qui chez les Romains parla le premier avec une pureté toujours élégante ; c'est Pétrarque qui, après le Dante, donna à la Langue Italienne cette aménité & cette grace qu'elle a toujours conservées. C'est à Lopés de Véga, que l'Espagnol doit sa noblesse & sa pompe ; c'est Shakespéar, qui tout barbare qu'il étoit, mit dans l'Anglais cette force & cette énergie, qu'on n'a jamais pû augmenter depuis, sans l'outrer, & par conséquent sans l'affaiblir.

(6.) *Les articles & pronoms. De ipsius negotio ei loquebatur ; con eo parlava dell'affare di lui* : il lui parloit de son affaire. Point d'amphibologie dans le Latin. Elle est presque inévitable dans le Français. On ne sait si *son* affaire est celle de l'homme qui parle, ou de celui auquel on parle, le pronom *il*, se retranche en Latin, & fait languir l'Italien & le Français.

(7.) *Les élisions*,

Canto l'arme pietosè, e il capitano.

Nous ne pouvons dire :

Chantons la piété & la vertu heureuse.

(8.) *Les inversions.* César cultiva tous les Arts utiles ; on ne peut tourner cette phrase que de cette seule façon. On peut dire en Latin de cent vingt façons différentes :

Cæsar omnes utiles artes coluit.

Quelle incroyable différence !

(9.) *La quantité dans les syllabes.* C'est de-là que naît l'harmonie. Les brèves & les longues des Latins forment une vraie musique. Plus une langue approche de ce mérite, plus elle est harmonieuse. Voyez les vers Italiens, la pénultiéme est toujours longue :

Capitâno, mâno, femio, christo, acquisto.

Chaque langue a donc son génie, que des hommes supérieurs sentent les premiers, & font sentir aux autres. Ils font éclore ce génie caché de la langue.

D'où vient ce grand effet de la Poëſie de former & fixer enfin le génie des peuples, & de leurs langues ? La cauſe en eſt bien ſenſible : les premiers bons vers, ceux-mêmes qui n'ont que l'apparence, s'impriment dans la mémoire à l'aide de l'harmonie. Leurs tours naturels & hardis deviennent familiers ; les hommes qui ſont tous nés imitateurs, prennent inſenſiblement la manière de s'exprimer, & même de penſer des premiers, dont l'imagination à ſubjugué celle des autres. Me déſavouerez-vous donc, MESSIEURS, quand je dirai que le vrai mérite & la réputation de notre Langue ont commencé à l'Auteur du Cid & de Cinna ?

Montagne avant lui étoit le ſeul Livre qui attirât l'attention du petit nombre d'Etrangers qui pouvoient ſavoir le Français ; mais le ſtile de Montagne n'eſt ni pur, ni correct, ni précis, ni noble. Il eſt énergique & familier ; il exprime naïvement de grandes choſes : c'eſt cette naïveté qui plaît ; on aime le caractére de l'Auteur ; on ſe plaît à ſe retrouver dans ce qu'il dit de lui-même, à converſer, à changer de diſcours & d'opinion avec lui. J'entens ſouvent regretter le langage de Montagne ; c'eſt ſon imagination qu'il faut regretter : elle étoit forte & hardie ; mais ſa langue étoit bien loin de l'être.

Marot, qui avoit formé le langage de Montagne, n'a preſque jamais été connu hors de ſa patrie ; il a été goûté parmi nous pour quelques Contes naïfs, pour quelques Epigrammes licentieuſes, dont le ſuccès eſt preſque toujours dans le ſujet ; mais c'eſt par ce petit mérite même que la langue fut long-tems avilie : on écrivit dans ce ſtile les Tragedies, les Poëmes, l'Hiſtoire, les Livres de Morale.

Le judicieux Deſpréaux a dit : *Imitez de Marot l'élégant badinage.* J'oſe croire qu'il auroit dit *naïf* badinage, ſi ce mot plus vrai n'eût rendu ſon vers moins coulant. Il n'y a de véritablement bons Ouvrages, que ceux qui paſſent chez les Nations Etrangéres, qu'on y apprend, qu'on y traduit ; & chez quel peuple a-t-on jamais traduit Marot ?

Notre langue ne fut long-tems après lui qu'un jargon familier, dans lequel on réuſſiſſoit quelquefois à faire d'heureuſes plaiſanteries ; mais quand on n'eſt que plaiſant, on n'eſt pas digne d'être eſtimé.

Enfin Malherbe vint, & le premier en France
Fit ſonner dans les vers une juſte cadence,
D'un mot mis en ſa place enſeigna le pouvoir.

Si Malherbe montra le premier ce que peut le grand art des expreſſions placées, il eſt donc le premier qui fut *élégant.* Mais quelques Stances harmonieuſes ſuffiſoient-elles pour engager les Etrangers à cultiver notre langage ? Ils liſoient le Poëme admirable de la Jéruſalem, l'Orlando, le Paſtor Fido, les beaux morceaux de Pétrarque. Pouvoit-on aſſocier à ces chefs-d'œuvres un très-petit nombre de vers Français, bien écrits à la vérité, mais faibles & preſque ſans imagination ?

La Langue Françaiſe reſtoit donc à jamais dans la médiocrité, ſans un de ces génies faits pour changer & pour élever l'eſprit de toute une Nation : c'eſt le plus grand de vos premiers Académiciens, c'eſt Corneille ſeul, qui commença à faire reſpecter notre langue des Etrangers, préciſément dans le tems que le Cardinal de Richelieu commençoit à faire reſpecter la Couronne. L'un de

l'autre porterent notre gloire dans l'Europe. Après Corneille, sont venus, je ne dis pas de plus grands génies, mais de meilleurs Ecrivains. Un homme s'éleva, qui fut à la fois plus passionné & plus correct; moins varié, mais moins inégal; aussi sublime quelquefois, & toujours noble sans enflure; jamais déclamateur, parlant au cœur avec plus de vérité & plus de charmes.

Un de leurs contemporains, incapable peut-être du sublime qui éléve l'ame, & du sentiment qui l'attendrit, mais fait pour éclairer ceux à qui la nature accorda l'un & l'autre, laborieux, sévére, précis, pur, harmonieux, qui devint enfin le Poëte de la raison, commença malheureusement par écrire des Satyres; mais bien-tôt après il égala & surpassa peut-être Horace dans la Morale & dans l'Art Poëtique: il donna les préceptes & les exemples; il vit qu'à la longue l'art d'instruire, quand il est parfait, réussit mieux que l'art de médire, parce que la satyre meurt avec ceux qui en sont les victimes, & que la raison & la vertu sont éternelles. Vous eûtes en tous les genres cette foule de grands hommes, que la nature fit naître, comme dans le siécle de Léon X. & d'Auguste. C'est alors que les autres peuples ont cherché avidement dans vos Auteurs de quoi s'instruire: & graces en partie aux soins du Cardinal de Richelieu, ils ont adopté votre langue; comme ils se sont empressés de se parer des travaux de nos ingénieux Artistes, graces aux soins du grand Colbert.

Un Monarque, illustre chez tous les hommes par cinq victoires, & plus encore chez les Sages par ses vastes connaissances, fait de notre langue la sienne propre, celle

de sa Cour & de ses Etats ; il la parle avec cette force & cette fineſſe que la ſeule étude ne donne jamais, & qui eſt le caractére du génie : non-ſeulement il la cultive, mais il l'embellit quelquefois, parce que les ames ſupérieures ſaiſiſſent toujours ces tours & ces expreſſions dignes d'elles, qui ne ſe préſentent point aux ames faibles. Il eſt dans Stockolm une nouvelle Chriſtine, égale à la premiere en eſprit, ſupérieure dans le reſte ; elle fait le même honneur à notre langue. Le Français eſt cultivé dans Rome, où il étoit dédaigné autrefois ; il eſt auſſi familier au Souverain Pontife, que les langues ſavantes dans leſquelles il écrivit, quand il inſtruiſit le monde Chretien qu'il gouverne : plus d'un Cardinal Italien écrit en Français dans le Vatican, comme s'il étoit né à Verſailles.

Vos Ouvrages, MESSIEURS, ont pénétré juſqu'à cette Capitale de l'Empire le plus reculé de l'Europe & de l'Aſie, & le plus vaſte de l'Univers ; dans cette Ville, qui n'étoit, il y a quarante ans qu'un déſert (*f*) habité par des bêtes ſauvages : on y repréſente vos piéces Dramatiques ; & le même goût naturel qui fait recevoir dans la Ville de Pierre le grand, & de ſa digne Fille, la Muſique des Italiens, y fait aimer votre éloquence.

Cet honneur qu'ont fait tant de peuples à nos excellens Ecrivains, eſt un avertiſſement que l'Europe nous donne de ne pas dégénérer. Je ne dirai pas que tout ſe précipite vers une honteuſe décadence, comme le criene ſi ſouvent des ſatyriques, qui prétendent en ſecret juſti-

(*f*) L'endroit où eſt Petersbourg n'étoit qu'un déſert marécageux & inhabité.

sier leur propre faiblesse, par celle qu'ils imputent en public à leur siécle. J'avoue que la gloire de nos armes se soutient mieux que celles de nos Lettres : mais le feu qui nous éclairoit n'est pas encore éteint. Ces dernières années n'ont-elles pas produit le seul Livre de Chronologie, dans lequel on ait jamais peint les mœurs des hommes, le caractére des Cours & des siécles (*g*) ? Ouvrage, qui, s'il étoit sèchement instructif, comme tant d'autres, seroit le meilleur de tous, & dans lequel l'Auteur a trouvé encore le secret de plaire ; partage réservé au très-petit nombre d'hommes qui sont supérieurs à leurs Ouvrages.

On a montré la cause du progrès & de la chûte de l'Empire Romain dans un Livre encore plus court, écrit par un génie mâle & rapide (*h*) qui approfondit tout, en paraissant tout effleurer. Jamais nous n'avons eu de Traducteurs plus élégans & plus fidéles. De vrais Philosophes ont enfin écrit l'Histoire. Un homme éloquent & profond (*i*) s'est formé dans le tumulte des armes. Il est plus d'un de ces esprits aimables, que Tibulle & Ovide eussent regardés comme leurs disciples, & dont ils eussent voulu être les amis. Le Théâtre, je l'avoue, est menacé d'une chûte prochaine : mais au moins je vois ici ce génie véritablement tragique (*k*), qui m'a servi de mesure, quand j'ai fait quelques pas dans la même car-

(*g*) C'est le Président Hénaut. Dans quelques traductions de ce Discours, on a mis en Note l'Abbé Lenglet, au lieu de M. Hénaut ; c'est une étrange méprise.

(*h*) Le Président de Montesquieu.

(*i*) Le Marquis de Vauvenargues, jeune homme de la plus grande espérance, mort à 27. ans.

(*k*) M. Crébillon, Auteur d'Electre & Radamiste. Ces Pièces remplies de traits vraiment tragiques sont souvent jouées.

rière : je le regarde avec une satisfaction mêlée de douleur, comme on voit sur les débris de sa patrie un Héros qui l'a défendue. Je compte parmi vous ceux qui ont, après le grand Moliére, achevé de rendre la Comédie une école de mœurs & de bienséance : école qui méritoit chez les Français la considération qu'un Théâtre moins épuré eut dans Athènes. Si l'homme célèbre, qui le premier orna la philosophie des graces de l'imagination, appartient à un tems plus reculé, il est encore l'honneur & la consolation du vôtre.

Les grands talens sont toujours nécessairement rares, sur-tout quand le goût & l'esprit d'une Nation sont formés. Il en est alors des esprits cultivés, comme de ces forêts, où les arbres pressés & élevés ne souffrent pas qu'aucun porte sa tête trop au-dessus des autres. Quand le commerce est en peu de mains, on voit quelques fortunes prodigieuses, & beaucoup de misére ; lorsqu'enfin il est plus étendu, l'opulence est générale, les grandes fortunes rares. C'est précisément, MESSIEURS, parce qu'il y a beaucoup d'esprit en France, qu'on y trouvera dorénavant moins de génies supérieurs.

Mais enfin, malgré cette culture universelle de la nation, je ne nierai pas que cette langue, devenue si belle, & qui doit être fixée par tant de bons Ouvrages, peut se corrompre aisément. On doit avertir les Etrangers qu'elle perd déja beaucoup de sa pureté dans presque tous les Livres composés dans cette célèbre République, si long-tems notre Alliée, où le Français est la langue dominante, au milieu des Factions contraires à la France. Mais si elle s'altére dans ces pays par le mélange des

âdiômes, elle eſt prête à ſe gâter parmi nous par le mélange des ſtiles. Ce qui dépraye le goût, dépraye enfin le langage. Souvent on affecte d'égayer des Ouvrages ſérieux & inſtructifs par les expreſſions familiéres de la converſation. Souvent on introduit le ſtile Marotique dans les ſujets les plus nobles; c'eſt revêtir un Prince des habits d'un Farceur. On ſe ſert de termes nouveaux, qui ſont inutiles, & qu'on ne doit haſarder que quand ils ſont néceſſaires. Il eſt d'autres défauts, dont je ſuis encore plus frappé, parce que j'y ſuis tombé plus d'une fois. Je trouverai parmi vous, MESSIEURS, pour m'en garantir, les ſecours que l'homme éclairé à qui je ſuccéde, s'étoit donnés par ſes études. Plein de la lecture de Cicéron, il en avoit tiré ce fruit de s'étudier à parler ſa langue, comme ce Conſul parloit la ſienne. Mais c'eſt ſur-tout à celui qui a fait ſon étude particuliére des Ouvrages de ce grand Orateur, & qui étoit l'ami de M. le Préſident Boulier, à faire revivre ici l'éloquence de l'un, & à vous parler du mérite de l'autre. Il a aujourd'hui à la fois un ami à regretter & à célébrer; un ami à recevoir & à encourager. Il peut vous dire avec plus d'éloquence, mais non avec plus de ſenſibilité que moi, quels charmes l'amitié répand ſur les travaux des hommes conſacrés aux Lettres, combien elle ſert à les conduire, à les corriger, à les exciter, à les conſoler; combien elle inſpire à l'ame cette joie douce & recueillie ſans laquelle on n'eſt jamais le maître de ſes idées.

C'eſt ainſi que cette Académie fut d'abord formée. Elle a une origine encore plus noble que celle qu'elle reçut du Cardinal de Richelieu même: c'eſt dans le ſein

sein de l'amitié qu'elle prit naissance. Des hommes unis entr'eux, par ce lien respectable & par le goût des beaux arts, s'assembloient sans se montrer à la renommée; ils furent moins brillans que leurs Successeurs, & non moins heureux. La bienséance, l'union, la candeur, la saine critique, si opposée à la satyre, formérent leurs assemblées. Elles animeront toujours les vôtres, elles seront l'éternel exemple des gens de Lettres, & serviront peut-être à corriger ceux qui se rendent indignes de ce nom. Les vrais amateurs des Arts sont amis. Qui est plus que moi en droit de le dire? J'oserois m'étendre, MESSIEURS, sur les bontés dont la plupart d'entre vous m'honorent, si je ne devois m'oublier pour ne vous parler que du grand objet de vos travaux, des intérêts devant qui tous les autres s'évanouissent, de la gloire de la Nation.

Je sais combien l'esprit se dégoute aisément des éloges; je sais que le Public, toujours avide de nouveautés, pense que tout est épuisé sur votre Fondateur & sur vos Protecteurs; mais pourrois-je refuser le tribut que je dois, parce que ceux qui l'ont payé avant moi ne m'ont laissé rien de nouveau à vous dire? Il en est de ces éloges que l'on répéte, comme de ces solemnités qui sont toujours les mêmes, & qui réveillent la mémoire des événemens chers à un peuple entier; elles sont nécessaires. Célébrer des hommes tels que le Cardinal de Richelieu, & Louis XIV, un Séguier, un Colbert, un Turenne, un Condé; c'est dire à haute voix, *Rois*, *Ministres*, *Généraux à venir*, *imitez ces grands hommes*. Ignore-t-on que le Panégyrique de Trajan anima Antonin

à la vertu ; & Marc-Aurèle, le premier des Empereurs & des hommes, n'avoue-t-il pas dans ſes écrits l'émulation que lui inſpirerent les vertus d'Antonin ?

L'orſqu'Henri IV. entendit dans le Parlement nommer Louis XII. *le Pere du Peuple*, il ſe ſentit pénétré du deſir de l'imiter, & il le ſurpaſſa.

Penſez-vous, MESSIEURS, que les honneurs rendus par tant de bouches à la mémoire de Louis XIV. ne ſe ſoient pas faits entendre au cœur de ſon Succeſſeur dès ſa premiére enfance ? On dira un jour que tous deux ont été à l'immortalité ; tantôt par les mêmes chemins, tantôt par des routes différentes. L'un & l'autre ſeront ſemblables, en ce qu'ils n'ont différé à ſe charger du poids des affaires que par reconnaiſſance ; & peut-être c'eſt en cela qu'ils ont été les plus grands. La poſtérité dira que tous deux ont aimé la juſtice & ont commandé leurs Armées. L'un recherchoit avec éclat la gloire qu'il méritoit ; il l'appelloit à lui du haut de ſon Trône ; il en étoit ſuivi dans ſes conquêtes, dans ſes entrepriſes ; il en rempliſſoit le monde ; il déployoit une ame ſublime dans le bonheur & dans l'adverſité, dans ſes Camps, dans ſes Palais, dans les Cours de l'Europe & de l'Aſie : les terres & les mers rendoient témoignage à ſa magnificence : & les plus petits objets, ſitôt qu'ils avoient à lui quelque rapport, prenoient un nouveau caractére & recevoient l'empreinte de ſa grandeur.

L'autre protége des Empereurs & des Rois, ſubjugue des Provinces, interrompt le cours de ſes conquêtes pour aller ſecourir ſes ſujets, & y vole du ſein de la mort, dont il eſt à peine échappé. Il remporte des victoires, il fait

les plus grandes choſes, avec une ſimplicité, qui feroit penſer que ce qui étonne le reſte des hommes, eſt pour lui dans l'ordre le plus commun & le plus ordinaire. Il cache la hauteur de ſon ame, ſans s'étudier même à la cacher, & il ne peut en affaiblir les rayons, qui en perçant malgré lui le voile de ſa modeſtie, y prennent un éclat plus durable.

Louis XIV. ſe ſignala par des Monumens admirables, par l'amour de tous les Arts, par les encouragemens qu'il leur prodiguoit : ô vous, ſon auguſte Succeſſeur, vous l'avez déja imité, & vous n'attendez que cette Paix, que vous cherchez par des victoires, pour remplir tous vos projets bienfaiſans, qui demandent des jours tranquiles.

Vous avez commencé vos triomphes dans la même Province, où commencérent ceux de votre Biſayeul, & vous les avez étendus plus loin. Il regréta de n'avoir pû dans le cours de ſes glorieuſes campagnes, forcer un ennemi digne de lui, à meſurer ſes armes avec les ſiennes en bataille rangée. Cette gloire qu'il déſira vous en avez joui. Plus heureux que le Grand Henri, qui ne remporta preſque de victoires que ſur ſa propre Nation, vous avez vaincu les éternels & intrépides ennemis de la vôtre. Votre fils, après vous l'objet de nos vœux & de notre crainte, apprit à vos côtés à voir le danger & le malheur même ſans être troublé, & le plus beau triomphe ſans être ébloui. Lorſque nous tremblions pour vous dans Paris, vous étiez au milieu d'un champ de carnage, tranquille dans les momens d'horreur & de confuſion, tranquille dans la joie tumultueuſe de vos ſoldats victorieux ; vous

embraſſiez ce Général, qui n'avoit ſouhaité de vivre que pour vous voir triompher ; cet homme que vos vertus & les ſiennes ont fait votre ſujet, que la France comptera toujours parmi ſes enfans les plus chers & les plus illuſtres. Vous récompenſez déja, par votre témoignage & par vos éloges, tous ceux qui avoient contribué à la victoire ; & cette récompenſe eſt la plus belle pour des Français.

Mais ce qui ſera conſervé à jamais dans les faſtes de l'Académie ; ce qui eſt précieux à chacun de vous, MESSIEURS, ce fut l'un de vos Confréres, qui ſervit le plus votre Protecteur & la France dans cette journée : ce fut lui, qui, après avoir volé de brigade en brigade, après avoir combattu en tant d'endroits différens, courut donner & exécuter ce conſeil ſi prompt, ſi ſalutaire, ſi avidement reçu par le Roi, dont la vûe diſcernoit tout dans des momens où elle peut s'égarer ſi aiſément.

Jouiſſez, MESSIEURS, du plaiſir d'entendre dans cette aſſemblée ces propres paroles, que votre Protecteur dit au neveu (*l*) de votre Fondateur ſur le champ de bataille : *Je n'oublierai jamais le ſervice important que vous m'avez rendu.* Mais ſi cette gloire particuliere vous eſt chére, combien ſont chéres à toute la France, combien le ſeront un jour à l'Europe, ces démarches pacifiques que fit Louis XV. après ſes victoires ! Il les fait encore ; il ne court à ſes ennemis que pour les déſarmer ; il ne veut les vaincre que pour les fléchir. S'ils pouvoient connaître le fond de ſon cœur, ils le feroient leur Arbitre, au lieu de le combattre ; & ce ſeroit peut-être le ſeul moyen d'ob-

(*l*) Le Duc de Richelieu.

tenir sur lui des avantages (*m*) Les vertus qui le font craindre, leur ont été connues, dès qu'il a commandé : celles qui doivent ramener leur confiance, qui doivent être le lien des Nations, demandent plus de tems pour être approfondies par des ennemis.

Nous, plus heureux, nous avons connu son ame dès qu'il a régné. Nous avons pensé, comme penseront tous les peuples & tous les siécles : jamais amour ne fut ni plus vrai, ni mieux exprimé : tout nos cœurs le sentent, & vos bouches éloquentes en sont les interprétes. Des Médailles, dignes des plus beaux tems de la Gréce (*n*), éternisent ses triomphes & notre bonheur. Puissai-je voir dans nos Places publiques, ce Monarque humain, sculpté des mains de nos Praxitéles, environné de tous les simboles de la félicité publique ! Puissai-je lire aux pieds de sa Statue ces mots, qui sont dans nos cœurs : *Au Pere de La Patrie.*

(*m*) L'événement a justifié en 1748. ce que disoit M. de V. en 1746.

(*n*) Les Médailles frappées au Louvre sont au-dessus des plus belles de l'Antiquité ; non pas pour les légendes ; mais pour le dessein & la beauté des coins.

ELOGE FUNEBRE
DES OFFICIERS.

ELOGE FUNEBRE DES OFFICIERS

Qui ſont morts dans la Guerre de 1741.

UN Peuple qui fut l'exemple des Nations, qui leur enſeigna tous les Arts, & même celui de la Guerre, le maître des Romains, qui ont été nos maîtres, la Gréce enfin parmi ſes inſtitutions qu'on admire encore, avoit établi l'uſage de conſacrer par des éloges funèbres la mémoire des citoyens qui avoient répandu leur ſang pour la patrie. Coutume digne d'Athènes, digne d'une nation valeureuſe & humaine, digne de nous! Pourquoi ne la ſuivrions-nous pas? Nous long-tems les heureux rivaux en tant de genres de cette nation reſpectable. Pourquoi nous renfermer dans l'uſage de ne célébrer après leur mort, que ceux qui ayant été donnés en ſpectacle au monde par leur élévation, ont été fatigués d'encens pendant leur vie?

Il eſt juſte ſans doute, il importe au genre-humain de louer les Titus, les Trajans, les Louis XII. les Henri IV. & ceux qui leur reſſemblent. Mais ne rendra-t'on jamais qu'à la dignité ces devoirs ſi intéreſſans & ſi chers, quand ils ſont rendus à la

perſonne ; ſi vains, quand ils ne ſont qu'une partie néceſſaire d'une pompe funèbre, quand le cœur n'eſt point touché, quand la vanité ſeule de l'Orateur parle à la vanité des hommes, & que dans un diſcours compaſſé & dans une diviſion forcée, on s'épuiſe en éloges vagues, qui paſſent avec la fumée des flambeaux funéraires ?

Du moins, s'il faut célébrer toujours ceux qui ont été Grands, réveillons quelquefois la cendre de ceux qui ont été utiles. Heureux ſans doute, (ſi la voix des vivans peut percer la nuit des tombeaux) heureux le Magiſtrat immortaliſé par le même organe, qui avoit fait verſer tant de pleurs ſur la mort de Marie d'Angleterre, & qui fut digne de célébrer le grand Condé. Mais ſi la cendre de Michel le Tellier reçut tant d'honneurs, eſt-il un bon citoyen qui ne demande aujourd'hui, les a-t'on rendus au grand Colbert, à cet homme qui fit naître tant d'abondance en ranimant tant d'induſtrie, qui porta ſes vûes ſupérieures juſqu'aux extrémités de la terre, qui rendit la France la dominatrice des mers, & à qui nous devons une grandeur & une félicité long-tems inconnue ?

O mémoire ! ô noms du petit nombre d'hommes qui ont bien ſervi l'Etat ! vivez éternellement : mais ſur-tout ne périſſez pas tout entiers, vous guerriers qui êtes morts pour nous deffendre. C'eſt votre ſang qui nous a valu des victoires ; c'eſt ſur vos corps déchirés & palpitans que vos compagnons ont marché à l'ennemi, & qu'ils ont monté à tant

de remparts ; c'eſt à vous que nous devons une paix glorieuſe, achetée par votre perte.

Plus la guerre eſt un fléau épouvantable, raſſemblant ſous lui toutes les calamités & tous les crimes, plus grande doit être notre reconnaiſſance envers ces braves compatriotes qui ont péri pour nous donner cette paix heureuſe, qui doit être l'unique but de la guerre, & le ſeul objet de l'ambition d'un vrai Monarque.

Faibles & inſenſés mortels que nous ſommes, qui raiſonnons tant ſur nos devoirs, qui avons tant approfondi notre nature, nos malheurs & nos faibleſſes, nous faiſons ſans ceſſe retentir nos Temples de reproches & de condamnations ; nous anathématiſons les plus légères irrégularités de la conduite, les plus ſécrettes complaiſances des cœurs ; nous tonnons contre des vices, contre des défauts, condamnables il eſt vrai, mais qui troublent à peine la ſociété. Cependant quelle voix chargée d'annoncer la vertu s'eſt jamais élevée contre ce crime ſi grand & ſi univerſel ; contre cette rage deſtructive, qui change en bêtes féroces des hommes nés pour vivre en freres ; contre ces déprédations atroces ; contre ces cruautés qui font de la terre un ſéjour de brigandage, un horrible & vaſte tombeau ?

Des bords du Pô, juſqu'à ceux du Danube, on bénit de tous côtés, au nom du même Dieu, ces drapeaux ſous leſquels marchent des milliers de meurtriers mercenaires, à qui l'eſprit de débauche, de libertinage & de rapine, ont fait quitter leurs

campagnes ; ils vont, & ils changent de Maîtres : ils s'exposent à un supplice infâme pour un léger intérêt ; le jour du combat vient, & souvent le soldat qui s'étoit rangé n'a guéres sous les enseignes de sa patrie, répand sans remords le sang de ses propres concitoyens ; il attend avec avidité le moment où il pourra dans le champ du carnage arracher aux mourans quelques malheureuses dépouilles qui lui sont enlevées par d'autres mains. Tel est trop souvent le soldat : telle est cette multitude aveugle & féroce dont on se sert pour changer la destinée des Empires, & pour élever le monument de la gloire. Considérés tous ensemble marchant avec ordre sous un grand Capitaine, ils forment le spectacle le plus fier & le plus imposant qui soit dans l'Univers. Pris chacun à part dans l'enivrement de leurs frénésies brutales, (si on en excepte un petit nombre) c'est la lie des nations.

Tel n'est point l'Officier ; idolâtre de son honneur & de celui de son Souverain, bravant de sang froid la mort, avec toutes les raisons d'aimer la vie, quittant gaiement les délices de la société pour des fatigues qui font frémir la nature, humain, généreux, compatissant, tandis que la barbarie étincelle de rage partout autour de lui, né pour les douceurs de la société, comme pour les dangers de la guerre, aussi poli que fier, orné souvent par la culture des lettres, & plus encore par les graces de l'esprit, à ce portrait, les Nations étrangéres reconnaissent nos Officiers ; elles avouent surtout, que lorsque le premier

premier feu trop ardent de leur jeunesse est tempéré par un peu d'expérience, ils se font aimer même de leurs ennemis. Mais si leurs graces & leur franchise ont adouci quelquefois les esprits les plus barbares, que n'a point fait leur valeur?

Ce sont eux qui ont défendu pendant tant de mois cette capitale de la Bohême, conquise par leurs mains en si peu de momens; eux qui attaquoient, qui assiégeoient leurs assiégeans; eux qui donnoient de longues batailles dans des tranchées; eux qui bravérent la faim, les ennemis, la mort, la rigueur inouie des saisons, dans cette mémorable marche, moins longue que celle des Grecs de Xénophon, mais non moins pénible, & non moins hazardeuse.

On les a vûs, sous un Prince aussi vigilant qu'intrépide, précipiter leurs ennemis du haut des Alpes, victorieux à la fois de tous les obstacles que la nature & l'art & la valeur opposoient à leur courage opiniâtre. Champs de Fontenoy, rivages de l'Escaut & de la Meuse teints de leur sang, c'est dans vos campagnes que leurs efforts ont ramené la victoire aux pieds de ce Roi, que les Nations conjurées contre lui auroient dû choisir pour leur Arbitre! Que n'ont-ils point exécuté, ces Héros dont la foule est connue à peine?

Qu'avoient donc au-dessus d'eux ces Centurions & ces Tribuns des légions Romaines? En quoi les passoient-ils? si ce n'est peut-être dans l'amour invariable de la discipline militaire. Les anciens Romains éclipsérent, il est vrai, toutes les autres Nations

de l'Europe, quand la Gréce fut amolie & désunie, & quand les autres peuples étoient encore des barbares destitués de bonnes loix, sachant combattre, & ne sachant pas faire la guerre, incapables de se réunir à propos contre l'ennemi commun, privés du commerce, privés de tous les arts & de toutes les ressources. Aucun peuple n'égale encore les anciens Romains. Mais l'Europe entiére vaut aujourd'hui beaucoup mieux que ce peuple vainqueur & législateur; soit que l'on considére tant de connaissances perfectionnées, tant de nouvelles inventions; ce commerce immense & habile qui embrasse les deux mondes, tant de Villes opulentes, élevées dans des lieux qui n'étoient que des déserts sous les Consuls, & sous les Césars; soit qu'on jette les yeux sur ces armées nombreuses & disciplinées qui défendent vingt Roïaumes policés; soit qu'on perce cette politique toujours profonde, toujours agissante, qui tient la balance entre tant de Nations. Enfin, la jalousie même qui régne entre les peuples modernes, qui excite leur génie & qui anime leurs travaux, sert encore à élever l'Europe au-dessus de ce qu'elle admiroit stérilement dans l'ancienne Rome, sans avoir ni la force ni même le désir de l'imiter.

Mais de tant de Nations, en est-il une qui puisse se vanter de renfermer dans son sein un pareil nombre d'Officiers, tels que les nôtres? Quelquefois ailleurs on sert pour faire sa fortune, & parmi nous on prodigue la sienne pour servir; ailleurs on trafique de son sang avec des Maîtres étrangers, ici on brûle

de donner sa vie pour son Roi ; là on marche parce qu'on est païé, ici on vole à la mort pour être regardé de son Maître, & l'honneur a toujours fait de plus grandes choses que l'intérêt.

Souvent en parlant de tant de travaux & de tant de belles actions, nous nous dispensons de la reconnaissance en disant que l'ambition a tout fait. C'est la logique des ingrats. Qui nous sert, veut s'élever; je l'avoue : ouï, on est excité en tout genre par cette noble ambition, sans laquelle il ne seroit point de grands hommes. Si on n'avoit pas devant les yeux des objets qui redoublent l'amour du devoir, seroit-on bien récompensé par ce public, si ardent quelquefois & si précipité dans ses éloges, mais toujours plus prompt dans ses censures, passant de l'enthousiasme à la tiédeur, & de la tiédeur à l'oubli?

Sibarites tranquilles dans le sein de nos Cités florissantes ; occupés des rafinemens de la molleſſe, devenus insensibles à tout & au plaisir même pour avoir tout épuisé, fatigués de ces spectacles journaliers, dont le moindre eût été une fête pour nos peres, & de ces repas continuels, plus délicats que les festins des Rois; au milieu de tant de voluptés si accumulées & si peu senties, de tant d'arts, de tant de chefs-d'œuvres si perfectionnés & si peu considérés ; enivrés & assoupis dans la sécurité & dans le dédain, nous apprenons la nouvelle d'une bataille ; on se réveille de sa douce léthargie pour demander avec empressement des détails dont on parle au hazard, pour censurer le Général, pour diminuer la

perte des ennemis, pour enfler la nôtre. Cependant cinq ou six cens familles du Roïaume sont ou dans les larmes ou dans la crainte. Elles gémissent, retirées dans l'intérieur de leurs maisons, & redemandent au Ciel des fréres, des époux, des enfans. Les paisibles habitans de Paris se rendent le soir aux Spectacles, où l'habitude les entraîne plus que le goût. Et si dans les repas qui succédent aux Spectacles, on parle un moment des morts qu'on a connus, c'est quelquefois avec indifférence, ou en rappellant leurs défauts, quand on ne devroit se souvenir que de leur perte, ou même en exerçant contre eux ce facile & malheureux talent d'une raillerie maligne, comme s'ils vivoient encore.

Mais quand nous apprenons que dans le cours de nos succès, un revers tel qu'en ont éprouvé dans tous les tems les plus grands Capitaines, a suspendu le progrès de nos armes, alors tout est désespéré. Alors on affecte de craindre, quoiqu'on ne craigne rien en effet. Nos reproches amers persécutent jusques dans le tombeau le Général dont les jours ont été tranchés dans une action malheureuse. Et savons-nous quels étoient ses desseins, ses ressources ? & pouvons-nous de nos lambris dorés, dont nous ne sommes presque jamais sortis, voir d'un coup d'œil juste le terrain sur lequel on a combattu ? Celui que vous accusez a pû se tromper; mais il est mort en combattant pour vous. Quoi, nos livres, nos écoles, nos déclamations historiques, repéteront sans cesse le nom d'un Cinégire, qui aïant per-

du les bras en faiſiſſant une barque Perſanne, l'arrêtoit encore vainement avec les dents ! Et nous nous bornerions à blâmer notre compatriote, qui eſt mort en arrachant ainſi les palliſſades des retranchemens ennemis au combat d'Exilès, quand il ne pouvoit plus les ſaiſir de ſes mains bleſſées.

Rempliſſons-nous l'eſprit, à la bonne heure, de ces exemples de l'antiquité ſouvent très-peu prouvés & beaucoup exagérés; mais qu'il reſte au moins place dans nos eſprits pour ces exemples de vertu, heureux ou malheureux, que nous ont donnés nos concitoïens. Ce jeune Brienne, qui aïant le bras fracaſſé à ce combat d'Exiles, monte encore à l'eſcalade, en diſant: *Il m'en reſte un autre pour mon Roi & pour ma patrie*, ne vaut-il pas bien un habitant de l'Attique & du Latium? & tous ceux qui, comme lui, s'avançoient à la mort, ne pouvant la donner aux ennemis, ne doivent-ils pas nous être plus chers que les anciens guerriers d'une terre étrangére? N'ont-ils pas même mérité cent fois plus de gloire en mourant ſous des boulevards inacceſſibles, que n'en ont acquis leurs ennemis, qui en ſe défendant contr'eux avec ſûreté, les immoloient ſans danger & ſans peine.

Que dirai-je de ceux qui ſont morts à la journée de Dettingue, journée ſi bien préparée & ſi mal conduite, & dans laquelle il ne manqua au Général que d'être obéï, pour mettre fin a la guerre? Parmi ceux dont l'Hiſtoire célébrera la valeur inutile & la mort malheureuſe, oubliera-t'on un jeune Boufflers, un

enfant de dix ans, qui dans cette bataille a une jambe caſſée, qui la fait couper ſans ſe plaindre, & qui meurt de même; exemple d'une fermeté rare parmi les guerriers & unique à cet âge!

Si nous tournons les yeux ſur des actions, non pas plus hardies, mais plus fortunées, que de Héros, dont les exploits & les noms doivent être ſans ceſſe dans notre bouche! Que de terrains arroſés du plus beau ſang, & celébres par des triomphes! Là s'élevoient contre nous cent boulevards, qui ne ſont plus; que ſont devenus ces ouvrages de Fribourg, baignés de ſang, écroulés ſous leurs défenſeurs, entourés des cadavres des aſſiégeans? On voit encore les remparts de Namur & ces châteaux qui font dire au voïageur étonné, comment a-t'on réduit cette forteresſe qui touche aux nuës? On voit Oſtende, qui jadis ſoutenoit des ſiéges de trois années, & qui s'eſt rendue en cinq jours à nos armes victorieuſes. Chaque Plaine, chaque Ville de ces contrées, eſt un monument de notre gloire. Mais que cette gloire a coûté!

O peuples heureux, donnez au moins à des compatriotes, qui ont expiré victimes de cette gloire, ou qui ſurvivent encore à une partie d'eux-mêmes, les récompenſes que leurs cendres ou leurs bleſſures vous demandent! Si vous les refuſiez, les arbres, les campagnes de la Flandre prendroient la parole pour vous dire: c'eſt ici que ce modeſte & intrépide Lutteaux, chargé d'années & de ſervice, déja bleſſé de deux coups, affaibli & perdant ſon ſang, s'écria: Il

ne s'agit pas de conserver sa vie, il faut en rendre les restes utiles, & ramenant au combat des troupes dispersées, reçut le coup mortel qui le mit enfin au tombeau. C'est-là que le Colonel des Gardes Françaises en allant le premier reconnaître les ennemis, fut frappé le premier dans cette journée meurtriére, & périt en faisant des souhaits pour le Monarque & pour l'Etat. Plus loin est mort le neveu de ce célébre Archevêque de Cambrai, l'héritier des vertus de cet homme unique qui rendit la vertu si aimable.

O qu'alors les places des peres deviennent à bon droit l'héritage des enfans! Qui peut sentir la moindre atteinte de l'envie, quand sur les remparts de Tournay un de ces tonnerres souterrains qui trompent la valeur & la prudence, ayant emporté les membres sanglans & dispersés du Colonel de Normandie, ce régiment est donné le jour même à son jeune fils? & ce Corps invincible ne crut point avoir changé de Conducteur. Ainsi cette troupe étrangére, devenue si nationnale, qui porte le nom de Dillon, a vû les enfans & les fréres succéder rapidement à leurs peres & à leurs fréres tués dans les batailles; ainsi le brave d'Aubeterre, le seul Colonel tué au siége de Bruxelles, fut remplacé par son valeureux frére. Pourquoi faut-il que la mort nous l'enléve encore?

Le Gouvernement de la Flandre, de ce théâtre éternel des combats, est devenu le juste partage du guerrier qui, à peine en sortir de l'enfance, avoit

tant de fois en un jour exposé sa vie à la bataille de Rocou. Son pere marcha à côté de lui à la tête de son Régiment, & lui apprit à commander & à vaincre ; la mort qui respecta ce pere généreux & tendre dans cette bataille, où elle fut à tout moment autour d'eux, l'attendoit dans Gènes sous une forme différente; c'est-là qu'il a péri avec la douleur de ne pas verser son sang sur les bastions de la Ville assiégée, mais avec la consolation de laisser Gènes libre, & emportant dans la tombe le nom de son libérateur.

De quelque côté que nous tournions nos regards, soit sur cette Ville délivrée, soit sur le Pô & sur le Tesin, sur la cime des Alpes, sur les bords de l'Escaut, de la Meuse & du Danube, nous ne verrons que des actions dignes de l'immortalité, ou des morts qui demandent nos éternels regrets.

Il faudroit être stupide pour ne pas admirer, & barbare pour n'etre pas attendri. Mettons-nous un moment à la place d'une épouse craintive, qui embrasse dans ses enfans l'image du jeune époux qu'elle aime, tandis que ce guerrier qui avoit cherché le péril en tant d'occasions, & qui avoit été blessé tant de fois, marche aux ennemis dans les environs de Gènes, à la tête de sa brave troupe ; cet homme qui, à l'exemple de sa famille, cultivoit les lettres & les armes, & dont l'esprit égaloit la valeur, reçoit le coup funeste qu'il avoit tant cherché ; il meurt, à cette nouvelle la triste moitié de lui-même s'évanouit au milieu de ses enfans, qui ne sentent pas encore

core leur malheur. Ici une mere & une épouse veulent partir, pour aller secourir en Flandre un jeune Héros, dont la sagesse & la vaillance prématurée lui méritoient la tendresse du Dauphin, & sembloient lui promettre une vie glorieuse; elles se flattent que leurs soins le rendront à la vie, & on leur dit : *Il est mort.* Quel moment ! quel coup funeste pour la fille d'un Empereur infortuné ! idolâtre de son époux, son unique consolation, son seul espoir dans une terre étrangére, quand on lui dit : *Vous ne reverrez jamais l'époux pour qui seul vous aimiez la vie.*

Une mere vole, sans s'arrêter, en Flandre, dans les transes cruelles où la jette la blessure de son jeune fils. Déja dans la bataille de Rocoux, elle avoit vû son corps percé & déchiré d'un de ces coups affreux qui ne laissent plus qu'une vie languissante; cette fois elle est trop heureuse : elle rend grace au Ciel de voir ce fils privé d'un bras, lorsqu'elle tremblоit de le trouver au tombeau.

Ne suivons ici ni l'ordre des tems ni celui de nos exploits & de nos pertes. Le sentiment n'a point de régles. Je me transporte à ces campagnes voisines d'Ausbourg, où le pere de ce jeune guerrier dont je parle, étoit abandonné d'un côté par les Bavarois que nous protégions, & pour qui la France avoit prodigué tant de sang & de tréfors, de l'autre par les Hessois qui étoient à notre solde. Il falloit sauver les restes de notre armée, & il sût les

dérober à la poursuite d'un ennemi, que le nombre & la trahison rendoient si supérieurs. Mais dans cette manœuvre habile nous perdons ce dernier rejetton de la Maison de Rupelmonde, cet Officier si instruit & si aimable, qui avoit fait l'étude la plus approfondie de la guerre, & qui réuniſſoit l'intrépidité de l'ame, la solidité & les graces de l'esprit, la douceur & la facilité du commerce; il laisse dans les larmes une épouse & une mere digne d'un tel fils; il ne leur reste plus de consolation sur la terre.

Maintenant, esprits dédaigneux & frivoles, qui prodiguez une plaisanterie si insultante & si déplacée sur tout ce qui attendrit les ames nobles & sensibles; vous qui dans les événemens frappans, dont dépend la destinée des Royaumes, ne cherchez à vous signaler que par ces traits que vous appellez bons mots, & qui par-là prétendez une espéce de supériorité dans le monde; osez ici exercer ce misérable talent d'une imagination faible & barbare; ou plutôt, s'il vous reste quelque humanité, mêlez vos sentimens à tant de regrets & quelques pleurs à tant de larmes: mais êtes-vous dignes de pleurer?

Que sur-tout ceux qui ont été les compagnons de tant de dangers, & les témoins de tant de pertes, ne prennent pas dans l'oisiveté voluptueuse de nos Villes, dans la légereté du commerce, cette habitude trop commune à notre nation, de répandre un air de frivolité & de dérision sur ce qu'il y a de plus

glorieux dans la vie, & de plus affreux dans la mort; voudroient ils s'avilir ainſi eux-mêmes, & flétrir ce qu'ils ont tant d'intérêt d'honorer ?

Que ceux qui ne s'occupent que de nos froids & ridicules romans ; que ceux qui ont le malheur de ne ſe plaire qu'à ces puériles penſées, plus fauſſes que délicates, dont nous ſommes tant rebattus, dédaignent ce tribut ſimple de regrets qui partent du cœur. Qu'ils ſe laſſent de ces peintures vraïes de nos grandeurs & de nos pertes, de ces éloges ſincéres donnés à des noms, à des vertus qu'ils ignorent, je ne me laſſerai point de jetter des fleurs ſur les tombeaux de nos défenſeurs ; j'éleverai encore ma faible voix ; je dirai : Ici a été tranchée dans ſa fleur la vie de ce jeune guerrier, dont les fréres combattent ſous nos étendarts, & dont le pere a protégé les Arts à Florence ſous une domination étrangére. La fut percé d'un coup mortel le Marquis de Beauveau ſon couſin, quand le digne petit-fils du grand Condé forçoit la ville d'Ypres à ſe rendre. Accablé de douleurs incroyables, entouré de nos ſoldats qui ſe diſputoient l'honneur de le porter, il leur diſoit d'une voix expirante : *Mes amis, allez où vous êtes néceſſaires ; allez combattre, & laiſſez-moi mourir.* Qui pourra célébrer dignement ſa noble franchiſe, ſes vertus civiles, ſes connaiſſances, ſon amour des lettres, le goût éclairé des monumens antiques enſéveli avec lui ? Ainſi périſſent d'une mort violente à la fleur de leur âge, tant d'hommes

dont la patrie attendoit ſon avantage & ſa gloire ; tandis que d'inutiles fardeaux de la terre amuſent dans nos jardins leur vieilleſſe oiſive, du plaiſir de raconter les premiers ces nouvelles déſaſtreuſes.

O deſtin ! ô fatalité ! nos jours ſont comptés ; le moment éternellement déterminé arrive, qui anéantit tous les projets & toutes les eſpérances. Le Comte de Biſſy prêts à jouir de ces honneurs tant deſirés par ceux-même ſur qui les honneurs ſont accumulés, accourt de Gènes devant Maſtreicht, & le dernier coup tiré des remparts lui ôte la vie ; il eſt la derniére victime immolée, au moment même que le Ciel avoit preſcrit pour la ceſſation de tant de meurtres. Guerre qui a rempli la France de gloire & de deuil, tu ne frappes pas ſeulement par ces traits rapides qui portent en un moment la deſtruction ! Que de citoyens, que de parens & d'amis nous ont été ravis par une mort lente, que les fatigues des marches, l'intempérie des ſaiſons traînent après elles !

Tu n'es plus, ô douce eſpérance du reſte de mes jours ! ô ami tendre, élevé dans cet invincible Régiment du Roi, toujours conduit par des Héros ! qui s'eſt tant ſignalé dans les tranchées de Prague, dans la bataille de Fontenoy, dans celle de Lawfelt, où il a décidé la victoire. La retraite de Prague pendant trente lieues de glaces, jetta dans ton ſein les ſémences de la mort que mes triſtes yeux ont vû de-

puis se développer ; familiarisé avec le trépas, tu le sentis approcher avec cette indifférence que les Philosophes s'efforçoient jadis ou d'acquérir ou de montrer ; accablé de souffrances au dedans & au-dehors, privé de la vûe, perdant chaque jour une partie de toi-même, ce n'étoit que par un excés de vertu que tu n'étois point malheureux, & cette vertu ne te coûtoit point d'effort. Je t'ai vû toujours le plus infortuné des hommes & le plus tranquile. On ignoreroit ce qu'on a perdu en toi, si le cœur d'un homme éloquent n'avoit fait l'éloge du tien dans un Ouvrage consacré à l'amitié, & embelli par les charmes de la plus touchante Poëfie. Je n'étois point surpris que dans le tumulte des armes, tu cultivasses les lettres & la sagesse : ces exemples ne sont pas rares parmi nous. Si ceux qui n'ont que de l'ostentation ne t'imposérent jamais, si ceux qui dans l'amitié même ne sont conduits que par la vanité, révoltérent ton cœur ; il y a des ames nobles & simples qui te ressemblent. Si la hauteur de tes pensées ne pouvoit s'abbaisser à la lecture de ces Ouvrages licentieux, délices passagéres d'une jeunesse égarée à qui le sujet plaît plus que l'ouvrage, si tu mépriſois cette foule d'écrits que le mauvais goût enfante ; si ceux qui ne veulent avoir que de l'esprit te paraissoient si peu de chose, ce goût solide t'étoit commun avec ceux qui soûtiennent toûjours la raison contre l'inondation de ce faux goût qui semble nous entraîner à la décadence. Mais par quel pro-

dige avois-tu à l'âge de vingt-cinq ans la vraie philosophie & la vraie éloquence, sans autre étude que le secours de quelques bons livres? Comment avois-tu pris un essor si haut dans le siécle des petitesses! & comment la simplicité d'un enfant timide couvroit-elle cette profondeur & cette force de génie! Je sentirai long-tems avec amertume le prix de ton amitié; à peine en ai-je goûté les charmes; non pas de cette amitié vaine, qui naît dans les vains plaisirs, qui s'envole avec eux & dont on a toûjours à se plaindre; mais de cette amitié solide & courageuse, la plus rare des vertus. C'est ta perte qui mit dans mon cœur ce dessein de rendre quelque honneur aux cendres de tant de défenseurs de l'Etat, pour élever aussi un monument à la tienne. Mon cœur rempli de toi a cherché cette consolation sans prévoir à quel usage ce discours sera destiné, ni comment il sera reçu de la malignité humaine, qui à la vérité épargne d'ordinaire les morts, mais qui quelquefois aussi insulte à leurs cendres, quand c'est un prétexte de plus de déchirer les vivans.

1. Juin 1749.

Le jeune homme qu'on regrette ici avec tant de raison, eſt M. de Vauvenargues, long-tems Capitaine au Regiment du Roi. Je ne ſçai ſi je me trompe, mais je crois qu'on trouvera dans la ſeconde édition de ſon livre, plus de cent penſées qui caractériſent la plus belle ame, la plus profondément philoſophe, la plus dégagée de tout eſprit de parti.

Que ceux qui penſent, méditent les maximes ſuivantes :

La raiſon nous trompe plus ſouvent que la nature.

Si les paſſions font plus de fautes que le jugement, c'eſt par la même raiſon que ceux qui gouvernent font plus de fautes que les hommes privés.

Les grandes penſées viennent du cœur.

(C'eſt ainſi que ſans le ſçavoir, il ſe pleignoit lui-même.)

La conſcience des mourans calomnie leur vie.

La fermeté ou la faibleſſe a la mort, dépend de la derniére maladie.

(J'oſerois conſeiller qu'on lut les maximes qui ſuivent celles-ci, & qui les expliquent)

La pensée de la mort nous trompe, car elle nous fait oublier de vivre.

La plus fausse de toutes les philosophies est celle qui, sous prétexte d'affranchir les hommes des embarras des passions, leur conseille l'oisiveté.

Nous devons peut-être aux passions les plus grands avantages de l'esprit.

Ce qui n'offense pas la société, n'est pas du ressort de la justice.

Quiconque est plus sévére que les loix, est un tyran.

On voit ce me semble, par ce peu de pensées que je rapporte, qu'on ne peut pas dire de lui ce qu'un des plus aimables esprits de nos jours a dit de ces philosophes de parti, de ces nouveaux stoïciens qui en ont imposé aux faibles :

Ils ont eu l'art de bien connaître
L'homme qu'ils ont imaginé ;
Mais ils n'ont jamais deviné
Ce qu'il est, ni ce qu'il doit être.

J'ignore si jamais aucun de ceux qui se sont médiatrice les hommes, a rien écrit de plus sage

que ſon Chapitre ſur le bien & ſur le mal moral. Je ne dis pas que tout ſoit égal dans ce livre ; mais ſi l'amitié ne me fait pas illuſion, je n'en connais guéres qui ſoit plus capable de former une ame bien née & digne d'être inſtruite. Ce qui me perſuade encore qu'il y a des choſes excellentes dans cet Ouvrage que M. de Vauvernagues nous a laiſſé, c'eſt que je l'ai vû mépriſé par ceux qui n'aiment que les jolies phraſes & le faux bel eſprit.

DES EMBELISSEMENS DE PARIS.

UN seul Citoyen qui n'étoit pas fort riche, mais qui avoit une grande ame, fit à ses dépens la Place-des-Victoires, & érigea par reconnaissance une Statue à son Roi. Il fit plus que sept cens mille Citoyens n'ont encore fait dans ce siécle. Nous possédons dans Paris de quoi acheter des Royaumes; nous voyons tous les jours ce qui manque à notre Ville, & nous nous contentons de murmurer! On passe devant le Louvre, & on gémit de voir cette façade, monument de la grandeur de Louis XIV. du zéle de Colbert & du génie de Perrault, cachée par des bâtimens de Gots & de Vandales. Nous courons aux Spectacles, & nous sommes indignés d'y entrer d'une maniére si incommode & si dégoûtante, d'y être placés si mal à notre aise, de voir des salles si grossiérement construites, des théâtres si mal entendus, & d'en sortir avec plus d'embarras & de peine qu'on n'y est entré. Nous rougissons avec raison de voir les Marchés publics établis dans des rues étroites, étaler la mal-propreté, répandre

l'infection & causer des désordres continuels. Nous n'avons que deux Fontaines dans le grand goût, & il s'en faut bien qu'elles soient avantageusement placées. Toutes les autres sont dignes d'un village. Des quartiers immenses demandent des Places publiques; & tandis que l'Arc-de-Triomphe de la Porte S. Denis, la Statue équestre de Henri le Grand, ces deux Ponts, ces deux Quais superbes, ce Louvre, ces Tuileries, ces Champs-Elisées égalent ou surpassent les beautés de l'ancienne Rome; le centre de la Ville obscur, resserré, hideux, représente les tems de la plus honteuse barbarie. Nous le disons sans cesse; mais jusqu'à quand le dirons-nous sans y remédier?

A qui appartient-il d'embellir la Ville, sinon aux habitans qui jouissent dans son sein de tout ce que l'opulence & les plaisirs peuvent prodiguer aux hommes? On parle d'une Place, & d'une Statue du Roi; mais depuis le tems qu'on en parle, on a bâti une Place dans Londres, & on a construit un Pont sur la Tamize, au milieu même d'une guerre plus funeste & plus ruineuse pour les Anglais que pour nous. Ne pouvant pas avoir la gloire de donner l'exemple, ayons au moins celle d'enchérir sur les exemples qu'on nous donne. Il est tems que ceux qui sont à la tête de la plus opulente Capitale de l'Europe, la rendent la plus commode & la plus magnifique. Ne serons-nous pas honteux à la fin de nous borner à des petits feux-d'artifice, vis-à-vis un bâ-

timent grossier, dans une petite Place destinée à l'exécution des criminels ? Qu'on ose élever son esprit, & on fera ce qu'on voudra. Je ne demande autre chose, sinon qu'on veuille avec fermeté. Il s'agit bien seulement d'une Place ! Paris seroit encore très-incommode & très-irrégulier quand cette Place seroit faite. Il faut des Marchés publics, des Fontaines qui donnent en effet de l'eau, des carrefours réguliers, des salles de Spectacles ; il faut élargir les rues étroites & infectes, découvrir les Monumens qu'on ne voit point, & en élever qu'on puisse voir.

La bassesse des idées, la crainte encore plus basse d'une dépense nécessaire, viennent combattre ces projets de grandeur que chaque bon Citoyen a fait cent fois en lui-même ; on se décourage, quand on songe à ce qu'il en coutera pour élever ces grands Monumens, dont la plûpart deviennent chaque jour indispensables, & qu'il faudra bien faire à la fin, quoi qu'il en coûte. Mais au fond, il est bien certain qu'il n'en coutera rien à l'Etat. L'argent employé à ces nobles travaux ne sera certainement pas payé à des étrangers. S'il falloit faire venir le fer d'Allemagne & les pierres d'Angleterre, je vous dirois, croupissez dans votre molle nonchalance, jouissez en paix des beautés que vous possédez, & restez privés de celles qui manquent. Mais bien loin que l'Etat perde à ces travaux, il y gagne ; tous les pauvres alors sont utilement employés ; la circulation de l'argent augmente ; & le peuple qui tra-

vaille le plus, eſt toujours le plus riche.

Mais où trouver des fonds ? Et où en trouvérent les premiers Rois de Rome, quand dans les tems de la pauvreté ils bâtirent ces ſouterrains, qui furent ſix cens ans après eux l'admiration de Rome riche & triomphante ? Penſons-nous que nous ſoyons moins opulens & moins induſtrieux que ces Egyptiens, dont je ne vanterai pas ici les Pyramides, qui ne ſont que de groſſiers Monumens d'oſtentation, mais dont je rappellerai tant d'ouvrages néceſſaires & admirables ? Y a-t'il moins d'argent dans Paris, qu'il n'y en avoit dans Rome moderne, quand elle bâtit S. Pierre, qui eſt le chef-d'œuvre de la magnificence & du goût, & quand elle éleva tant d'autres beaux morceaux d'Architecture, où l'utile, le noble & l'agréable ſe trouvent enſemble ? Londres n'étoit pas ſi riche que Paris, quand ſes Aldermans firent l'Egliſe de S. Paul, qui eſt la ſeconde de l'Europe, & qui ſemble nous reprocher notre Cathédrale gothique. Où trouver des fonds ? Et en manquons-nous, quand il faut dorer tant de cabinets & tant d'équipages, & donner tous les jours des feſtins, qui ruinent la ſanté & la fortune, & qui engourdiſſent à la longue toutes les facultés de l'ame ? Si nous calculions quelle eſt la circulation d'argent que le jeu ſeul opére dans Paris, nous ſerions effrayés. Je ſuppoſe que dans dix mille maiſons il y ait au moins mille francs qui circulent en perte ou en gain par maiſon chaque année ; (la ſomme peut

aller dix fois au-delà) cet article seul, tel que je le réduis, monte à dix millions dont la perte seroit insensible.

Il y a aujourd'hui beaucoup plus d'argent monnoyé dans le Royaume, qu'il n'en possédoit quand Louis XIV. dépensa quatre cens millions & davantage à Versailles, à Trianon, à Marly : & ces quatre cens millions à vingt-sept & vingt-huit livres le marc, font aujourd'hui beaucoup plus de sept cent millions. Les dépenses de trois bosquets auroient suffi pour les embellissemens nécessaires à la Capitale. Quand un Souverain fait ces dépenses pour lui, il témoigne sa grandeur : quand il les fait pour le public, il témoigne sa magnanimité. Mais dans l'un & dans l'autre cas, il encourage les Arts, il fait circuler l'argent, & rien ne se perd dans ses entreprises, sinon les remises faites dans les pays étrangers pour acheter chérement d'anciennes Statues mutilées, tandis que nous avons parmi nous des Phidias & des Praxiteles.

Le Roi, par sa grandeur d'ame & par son amour pour son peuple, voudroit contribuer à rendre sa Capitale digne de lui. Mais après-tout, il n'est pas plus Roi des Parisiens que des Lyonnais & des Bordelois. Chaque Métropole doit se secourir elle-même. Faut-il à un particulier un Arrêt du Conseil pour ajuster sa maison ? Le Roi d'ailleurs, après une longue guerre, n'est point en état à présent de dépenser beaucoup pour nos plaisirs : & avant d'abattre

les maiſons qui nous cachent la façade de S. Gervais, il faut payer le ſang qui a été répandu pour la patrie. D'ailleurs s'il y a aujourd'hui plus d'eſpéces dans le Royaume que du tems de Louis XIV. les revenus actuels de la Couronne n'approchent pas encore de ce qu'ils étoient en effet ſous ce Monarque. Car dans les ſoixante & douze années de ce regne, on leva ſur la nation dix-huit milliards numéraires : ce qui fait, année commune, deux cent millions cinq cens mille livres, à vingt-ſept, à trente livres le marc, & cette ſomme annuelle revient à environ trois cent trente millions d'aujourd'hui. Or il s'en faut beaucoup que le Roi ait ce revenu. On dit toujours *le Roi eſt riche*, dans le même ſens qu'on le diroit d'un Seigneur ou d'un particulier. Mais en ce ſens-là, le Roi n'eſt point riche du tout. Il n'a preſque point de Domaines ; & j'obſerverai en paſſant que les tems les plus malheureux de la Monarchie ont été ceux où les Rois n'avoient que leurs Domaines pour réſiſter à leurs ennemis, & pour récompenſer leurs ſujets. Le Roi eſt préciſément & à la lettre l'œconôme de toute la nation ; la moitié de l'argent circulant dans le Royaume, paſſe par ſes Tréſoriers comme par un crible : & tout homme qui demande au Roi une gratification, une penſion, dit en effet au Roi ; SIRE, *donnez-moi une petite portion de l'argent de mes Concitoyens* ; reſte à ſçavoir ſi cet homme a bien mérité de la patrie ; il eſt clair qu'alors la patrie lui doit, & le Roi le paye au nom de

l'État. Mais il eſt clair encore que le Roi n'a pour les dépenſes arbitraires, que ce qui reſte après qu'il a ſatisfait aux dépenſes néceſſaires.

Il eſt encore très-vrai qu'il s'en faut beaucoup qu'il ſe trouve au pair ; c'eſt-à-dire, que toutes les dettes annuelles ſoient payées au bout de l'année ; je crois qu'il n'y a que deux États en Europe, l'un très-grand & l'autre très-petit, où l'on ait établi cette œconomie, & nous ſommes infiniment plus riches que ces deux États.

Enfin, que le Roi doive beaucoup, ou peu, ou rien, il eſt encore certain qu'il ne théſauriſe pas. S'il théſauriſoit, il y perdroit, lui & l'État. Henri IV. après des tems d'orages qui tenoient à la barbarie, gêné encore de tous les côtés, & n'obtenant que des remontrances quand il falloit de l'argent pour reprendre Amiens des mains des ennemis ; Henri IV. dis-je, eût raiſon d'amaſſer en quelques années avec ſes revenus un tréſor d'environ quarante millions, dont vingt-deux étoient enfermés dans les caves de la Baſtille. Ce tréſor de quarante millions en valoit à-peu-près cent d'aujourd'hui, & toutes les denrées (excepté les ſoldats, que j'ai appellés la plus néceſſaire denrée des Rois) étant aujourd'hui du double au moins plus chéres, il eſt démontré que le tréſor de Henri IV. répond à deux cent de nos millions en 1749. Cet argent néceſſaire, cet argent que ce grand Prince n'auroit pû avoir autrement, étoit perdu quand il étoit enterré : remis

remis dans le commerce, il auroit valu à l'Etat deux millions numéraires de son tems au moins par année. Henri IV. y perdoit donc, & il n'eût pas enterré ce trésor, s'il eût été assuré de le trouver au besoin dans la bourse de ses sujets. Il en usoit, tout Roi qu'il étoit, comme avoient agi les particuliers dans les tems déplorables de la Ligue, il enfouissoit son argent. Ce qui étoit malheureusement nécessaire alors, seroit très-déplacé aujourd'hui. Le Roi a pour trésors, la manutention, l'usage de l'argent que lui produisent la culture de nos terres, notre commerce, notre industrie, & avec cet argent il supporte des charges immenses. Or de ce produit des terres, du commerce, & de l'industrie du Roïaume, il en reste dans Paris la plus grande partie; & si le Roi au bout de l'année redoit encore, c'est-à-dire, s'il n'a pû, comme nous avons dit, de ce produit annuel païer toutes les charges annuelles de l'Etat, s'il n'est pas riche en ce sens, la Ville de Paris n'en est pas moins opulente. Henri IV. avoit quarante millions de livres de son tems dans ses coffres: ce n'est pas exagérer que de dire que les citoïens de Paris en possédent six fois autant pour le moins en argent monnoïé. Ce n'est donc pas au Roi, c'est à nous de contribuer à présent aux embellissemens de notre Ville; les riches citoïens de Paris peuvent le rendre un prodige de magnificence en donnant peu de chose de leur superflu. Y a-t-il un homme aisé qui ait le front de dire, je ne veux pas

qu'il m'en coûte cent francs par an pour l'avantage du public & pour le mien? S'il y a un homme assez lâche pour le penser, il ne sera pas assez effronté pour le dire. Il ne s'agit donc que de trouver une maniére de lever les fonds nécessaires; & il y a cent façons, entre lesquelles ceux qui sont au fait peuvent aisément choisir.

Que le Corps-de-Ville demande seulement permission de mettre une taxe modérée & proportionnelle sur les habitans, ou sur les maisons, ou sur les denrées; cette taxe presque insensible, pour embellir notre Ville, sera sans comparaison moins forte que celles que nous supportions pour voir périr sur le Danube nos compatriotes. Que ce même Hôtel-de-Ville emprunte en rentes viagéres, en rentes tournantes quelques millions, qui feront un fonds d'amortissement. Qu'elle fasse une Lotterie bien combinée; qu'elle emploïe une somme fixe de son revenu tous les ans; que le Roi daigne ensuite, quand ses affaires le permettront, concourir à ces nobles travaux, en affectant à cette dépense quelque partie des impôts extraordinaires que nous avons païés pendant la guerre, & que tout cet argent soit fidélement œconomisé; que les Projets des Artistes soient reçus au concours, que l'exécution soit au rabais. Il sera facile de démontrer qu'on peut en moins de dix ans faire de Paris la merveille du monde.

Le conte que l'on fait du Grand Colbert, qui en peu de mois mit de l'argent dans les coffres du Roi

par les dépenſes même d'un Carouſel, eſt une fable : car les Fermes n'étoient point régies pour le compte du Roi. D'ailleurs, on n'auroit pû s'appercevoir qu'à la longue de ce bénéfice. Mais c'eſt une fable qui a un très-grand ſens, & qui montre une vérité palpable.

Il eſt indubitable que de telles entrepriſes peupleront Paris de quatre ou cinq mille ouvriers de plus, qu'il en viendra encore des païs étrangers. Or la plûpart arrivent avec leurs familles ; & ſi ces Artiſtes gagnent quinze cent mille francs, ils en rendent un million à l'Etat par leurs dépenſes, par la conſommation des denrées ; le mouvement prodigieux d'argent que ces entrepriſes opéreroient dans Paris augmenteroit encore de beaucoup le produit des Fermes-Générales. Si les Citoïens qui ont le Bail de ces Fermes Générales gagnent par cette opération quinze cent mille francs par année, s'ils ne gagnent même qu'un million, que cinq cent mille francs, ſeront-ils léſés qu'on leur propoſe de contribuer de trois cent mille livres par an, de cinq cent mille francs même à ce grand ouvrage ? Il y en a beaucoup parmi eux qui penſent aſſez noblement pour le propoſer eux-mêmes : & les ſecours déſintéreſſés qu'il ont donnés au Roi pendant la guerre, répondent de ce qu'ils peuvent, & par conſéquent de ce qu'ils doivent faire pendant la paix pour leur patrie. Ils ont emprunté pour le Roi à cinq pour cent, & n'ont reçu du Roi que ces

cinq pour cent, ainsi ils ont emprunté sans intérêt. Quand M. Orri en 1743. pour favoriser les commerce extérieur, supprima les impôts sur les toiles, sur tous les ouvrages de bonneterie & les tapisseries à la sortie du Royaume à commencer en 1744. les Fermiers-Généraux demandérent eux-mêmes que l'impôt fut supprimé dès le moment, & ne voulurent pas d'indemnité. Un d'eux fournit du blé à une Province qui en manquoit, sans y faire le moindre profit, & n'accepta d'autre récompense, qu'une Médaille que la Province fit frapper à son honneur; enfin il n'y a pas encore long-tems que nous avons vû un homme de Finance qui seul avoit secouru l'Etat plus d'une fois, & qui laissa à sa mort dix millions d'argent prêté à des particuliers, dont cinq ne portoient aucun intérêt. Il y a donc de très-grandes ames parmi ceux qu'on soupçonne de n'avoir que des ames intéressées: & le Gouvernement peut exciter l'émulation de ceux qui s'étant enrichis dans les finances, doivent contribuer à la décoration d'une Ville où ils ont fait leur fortune. Encore une fois, il faut vouloir. Le célébre Curé de S. Sulpice voulut, & il bâtit sans aucun fonds un vaste édifice. Il nous sera certainement plus aisé de décorer notre Ville, avec les richesses que nous avons, qu'il ne le fut de bâtir avec rien S. Sulpice & S. Roch. Le préjugé qui s'effarouche de tout, la contradiction qui combat tout, diront que tant de projets sont trop vastes, d'une exécution trop dif-

ſeille, trop longue. Ils ſont cent fois plus aiſés pourtant qu'il ne le fut de faire venir l'Eure & la Seine à Verſailles, d'y bâtir l'Orangerie, & d'y faire les Boſquets.

Quand Londres fut conſumée par les flâmes, l'Europe diſoit, Londres ne ſera rebâtie de vingt ans, & encore verra-t'on ſon déſaſtre dans les réparations de ſes ruines. Elle fut rebâtie en deux ans, & le fut avec magnificence. Quoi! ne ſera-ce jamais qu'à la derniére extrémité que nous ferons quelque choſe de grand? Si la moitié de Paris étoit brûlée, nous la rebâtirions ſuperbe & commode; & nous ne voulons pas lui donner aujourd'hui à mille fois moins de frais, les commodités & la magnificence dont elle a beſoin? Cependant une telle entrepriſe feroit la gloire de la nation, un honneur immortel au Corps-de-Ville de Paris, encourageroit tous les Arts, attireroit les Etrangers des bouts de l'Europe, enrichiroit l'Etat, bien loin de l'appauvrir, accoutumeroit au travail mille indignes fainéans, qui ne fondent actuellement leur miſérable vie que ſur le métier infame & puniſſable de mendians, & qui contribuent encore à deshonorer notre Ville; il en réſulteroit le bien de tout le monde, & plus d'une ſorte de bien. Voilà ſans contredit l'effet de ces travaux qu'on propoſe, que tous les Citoyens ſouhaitent, & que tous les Citoyens négligent. Faſſe le Ciel qu'il ſe trouve quelque homme aſſez zélé pour embraſſer de tels Projets, d'une

ame assez ferme pour les suivre, d'un esprit assez éclairé pour les rédiger, & qui soit assez accrédité pour les faire réussir. Si dans notre Ville immense, il ne se trouve personne qui s'en charge, si on se contente d'en parler à table, de faire d'inutiles souhaits, ou peut-être des plaisanteries impertinentes, il faut pleurer sur les ruines de Jérusalem.

ESSAI SUR LE SIÉCLE DE LOUIS XIV.

CHAPITRE PREMIER.

CE n'eſt point la VIE DE LOUIS XIV. qu'on prétend écrire ; on ſe propoſe un plus grand objet. On veut eſſaïer de peindre à la poſtérité, non les actions d'un ſeul homme ; mais l'eſprit des hommes dans le ſiécle le plus éclairé qui fut jamais.

Tous les tems ont produit des Héros & des Politiques. Tous les Peuples ont éprouvé des révolutions. Toutes les Hiſtoires ſont preſque égales pour qui ne veut mettre que des faits dans ſa mémoire. Mais quiconque penſe, & ce qui eſt encore plus rare, quiconque a du goût, ne compte que quatre ſié-

cles dans l'Hiſtoire du Monde. Ces quatre âges heureux, ſont ceux où les arts ont été perfectionnés, & qui ſervant d'époque à la grandeur de l'eſprit humain, ſont l'exemple de la poſtérité.

Le premier de ces ſiécles à qui la véritable gloire eſt attachée, eſt celui de Philippe & d'Alexandre, ou celui des Péricles, des Démoſthenes, des Ariſtotes, des Platons, des Apelles, des Phidias, des Praxiteles; & cet honneur a été renfermé dans les limites de la Gréce; le reſte de la terre étoit barbare.

Le ſecond âge eſt celui de Céſar & d'Auguſte, déſigné encore par le nom de Lucréce, de Cicéron, de Tite-Live, de Virgile, d'Horace, de Varron, de Vitruve.

Le troiſiéme, eſt celui qui ſuivit la priſe de Conſtantinople par Mahomet II. Alors on vit en Italie une famille de ſimples Citoïens faire ce que devoient entreprendre les Rois de l'Europe; les Médicis appellérent à Florence les arts, que les Turcs chaſſoient de la Gréce; c'étoit le tems de la gloire d'Italie. Toutes les ſciences reprenoient une vie nouvelle; les Italiens les honorérent du nom de vertu, comme les premiers Grecs les avoient caractériſés du nom de *Sageſſe*. Tout tendoit à la perfection: les Michel-Anges, les Raphaëls, les Titiens, les Taſſes, les Arioſtes fleurirent. La Gravure fut inventée, la belle Architecture reparut plus admirable encore que dans Rome triomphante; & la barbarie gothique, qui défiguroit l'Europe en tout genre,

fut

fut chaſſée de l'Italie pour faire en tout place au bon goût.

Les arts, toûjours tranſplantés de Gréce en Italie, ſe trouvoient dans un terrain favorable, où ils fructifioient tout-à-coup. La France, l'Angleterre, l'Allemagne, l'Eſpagne voulurent, à leur tour, avoir de ces fruits; mais, ou ils ne vinrent point dans ces climats, ou bien ils dégénérent trop vîte.

François Premier encouragea des Savans, mais qui ne furent que ſavans; il eut des Architectes; mais il n'eut ni des Michel-Anges, ni des Palladios; il voulut envain établir des Ecoles de Peinture; les Peintres Italiens qu'il appella ne firent point d'éleves Français. Quelques Epigrammes & quelques Contes libres compoſoient toute notre Poëſie; Rabelais étoit notre ſeul Livre de Proſe à la mode, du tems d'Henri II.

En un mot, les Italiens ſeuls avoient tout, ſi vous en exceptez la Muſique, qui n'étoit encore qu'informe, & la Philoſophie expérimentale, qui étoit inconnuë par tout également.

Enfin, le quatriéme ſiécle eſt celui qu'on nomme le ſiécle de Louis XIV. & c'eſt peut-être celui des quatre qui approche le plus de la perfection. Enrichi des découvertes des trois autres, il a plus fait en certains genres que les trois enſemble. Tous les arts à la vérité n'ont point été pouſſés plus loin que ſous les Médicis, ſous les Auguſtes & les Ale-

xandres ; mais la raiſon humaine en général s'eſt perfectionnée. La ſaine Philoſophie n'a été connuë que dans ce tems : & il eſt vrai de dire, qu'à commencer depuis les derniéres années du Cardinal de Richelieu, juſqu'à celles qui ont ſuivi la mort de Louis XIV. il s'eſt fait dans nos arts, dans nos eſprits, dans nos mœurs, comme dans notre Gouvernement, une révolution générale qui doit ſervir de marque éternelle à la véritable gloire de notre patrie. Cette heureuſe influence ne s'eſt pas même arrêtée en France ; elle s'eſt étenduë en Angleterre ; elle a excité l'émulation dont avoit alors beſoin cette nation ſpirituelle & profonde ; elle a porté le goût en Allemagne, les ſciences en Moſcovie ; elle a même ranimé l'Italie qui languiſſoit, & l'Europe a dû la politeſſe à Louis XIV.

Avant ce tems, les Italiens appelloient tous les Ultramontains du nom de barbares ; il faut avouer que les Français méritoient en quelque ſorte cette injure. Nos peres joignoient la galanterie romaneſque des Maures à la groſſiéreté gothique ; ils n'avoient preſque aucun des arts aimables : ce qui prouve que les arts utiles étoient négligés ; car lorſqu'on a perfectionné ce qui eſt néceſſaire, on trouve bien-tôt le beau & l'agréable ; & il n'eſt pas étonnant que la Peinture, la Sculpture, la Poëſie, l'Eloquence, la Philoſophie, fuſſent preſque inconnues à une nation, qui aïant des Ports ſur l'Océan & ſur la Méditerranée, n'avoit pour-

mant point de flottes, qui aimant le luxe à l'excès, avoit à peine quelques Manufactures groſſiéres.

Les Juifs, les Génois, les Vénitiens, les Portugais, les Flamans, les Hollandais, les Anglais, firent tour-à-tour notre commerce, dont nous ignorions les principes. Louis XIII. a ſon avénement à la Couronne n'avoit pas un Vaiſſeau; Paris ne contenoit pas quatre cens mille hommes, & n'étoit pas décoré de quatre beaux édifices; les autres villes du Roïaume reſſembloient à ces bourgs qu'on voit au-delà de la Loire. Toute la Nobleſſe, cantonnée à la campagne dans des donjons entourés de foſſés, opprimoit ceux qui cultivent la terre. Les grands chemins étoient preſque impraticables; les villes étoient ſans police, l'Etat ſans argent, & le Gouvernement preſque toûjours ſans crédit parmi les Nations Etrangéres.

On ne doit pas ſe diſſimuler que depuis la décadence de la famille de Charlemagne, la France avoit langui plus ou moins dans cette foibleſſe, parce qu'elle n'avoit preſque jamais joui d'un bon Gouvernement.

Il faut qu'un Etat ſoit puiſſant, ou que le peuple ait une liberté fondée ſur les Loix, ou que l'autorité ſouveraine ſoit affermie ſans contradiction.

En France les peuples furent eſclaves juſques vers le tems de Philippe Auguſte; les Seigneurs

furent tyrans jusqu'à Louis XI. & les Rois toûjours occupés à soutenir leur autorité contre les vassaux, n'eurent jamais ni le tems de songer au bonheur de leurs sujets, ni le pouvoir de les rendre heureux.

Louis XI. fit beaucoup pour la puissance Roïale; mais rien pour la félicité & la gloire de la nation.

François I. fit naître le commerce, la navigation, les lettres, & tous les arts; mais il fut trop malheureux pour leur faire prendre racine en France, & tous périrent avec lui.

Henri le Grand vouloit retirer la France des calamités de la barbarie où trente ans de discorde l'avoient replongée, quand il fut assassiné dans sa Capitale au milieu du peuple dont il alloit faire le bonheur.

Le Cardinal de Richelieu, occupé d'abaisser la Maison d'Autriche, le Calvinisme, & les Grands, ne jouït point d'une puissance assez paisible pour réformer la nation; mais au moins il commença cet heureux ouvrage.

Ainsi pendant neuf cens années, notre génie a été presque toujours rétreci sous un Gouvernement gothique, au milieu des divisions & des guerres civiles, n'aïant ni Loix ni Coutumes fixes, changeant de deux siécles en deux siécles un langage toûjours grossier; les nobles sans discipline, ne connaissans que la guerre & l'oisiveté; les Ec-

cléſiaſtiques vivans dans le déſordre & dans l'ignorance, & les peuples ſans induſtrie, croupiſſans dans leur miſére.

Voilà pourquoi les Français n'eurent part ni aux grandes découvertes, ni aux inventions admirables des autres Nations. L'Imprimerie, la Poudre, les Glaces, les Téleſcopes, le Compas de Proportion, la Machine Pneumatique, le vrai Syſtême de l'Univers, ne leur appartiennent point; ils faiſoient des Tournois, pendant que les Portugais & les Eſpagnols découvroient & conquéroient de nouveaux mondes à l'Orient & à l'Occident du monde connu. Charles-Quint prodiguoit déja en Europe les tréſors du Mexique, avant que quelques ſujets de François I. euſſent découvert la contrée inculte du Canada; mais par le peu même que firent les Français dans le commencement du ſeiziéme ſiecle, on vit de quoi ils ſont capables quand ils ſont conduits.

On ſe propoſe de montrer ici ce qu'ils ont été ſous Louis XIV. & l'on ſouhaite que la poſtérité de ce Monarque, & celle de ſes Peuples, également animées d'une heureuſe émulation, s'efforcent de ſurpaſſer leurs ancêtres.

Il ne faut pas qu'on s'attende à trouver ici les détails preſque infinis des guêrres entrepriſes dans ce ſiécle; on eſt obligé de laiſſer aux Annaliſtes le ſoin de ramaſſer avec exactitude tous ces petits faits, qui ne ſerviroient qu'à détourner la vuë

de l'objet principal. C'eſt à eux à marquer les marches, les contremarches des armées, & les jours où les tranchées furent ouvertes devant des Villes, priſes & repriſes par les armes, données & rendues par des Traités; mille circonſtances intéreſſantes pour les contemporains ſe perdent aux yeux de la poſtérité, & diſparaiſſent pour ne laiſſer voir que les grands événemens, qui ont fixé la deſtinée des Empires; tout ce qui s'eſt fait ne mérite pas d'être écrit. On tâchera ſur-tout dans cet Eſſai de ne s'attacher qu'à ce qui mérite l'attention de tous les tems, à ce qui peut peindre le génie & les mœurs des hommes, à ce qui peut ſervir d'inſtruction, & conſeiller l'amour de la vertu, des Arts & de la patrie.

On eſſaïera de faire voir ce qu'étoient & la France & les autres Etats de l'Europe avant la naiſſance de Louis XIV. enſuite on décrira les grands événemens politiques & militaires de ſon régne. On dira ce qui s'eſt paſſé de ſon tems au ſujet de la Religion, qui aïant été donnée aux hommes comme la régle de la morale, devient trop ſouvent entre leurs mains un des grands objets de la politique. On parlera enſuite de la vie privée de Louis XIV. de cette vie toûjours égale, toûjours décente, juſques dans les plaiſirs, modèle de la conduite de tout homme en place. Le Gouvernement intérieur de ſon Roïaume, objet bien plus important, contiendra auſ-

ſi quelques articles à part ; enfin on traitera du progrès des Arts & des Sciences, & de l'Hiſtoire de l'eſprit-humain, principal objet de cet Ouvrage.

DES ÉTATS CHRÉTIENS DE L'EUROPE AVANT LOUIS XIV.

IL y avoit déja long-tems qu'on pouvoit regarder l'Europe Chrétienne (à la Moscovie près) comme une grande République, partagée en plusieurs Etats; les uns Monarchiques, les autres Mixtes; ceux-ci Aristocratiques, ceux-là Populaires; mais tous correspondans les uns avec les autres; tous aïant un même fond de Religion, quoique divisés en plusieurs Sectes; tous aïant les mêmes principes de droit public & de politique, inconnus dans les autres parties du monde. C'est par ces principes que les Nations Européennes ne font point esclaves leurs prisonniers, qu'elles respectent les Ambassadeurs de leurs ennemis, qu'elles conviennent ensemble de la prééminence & de quelques droits de certains Princes, comme de l'Empereur, des Rois, & des autres moindres Po-

tentats, & qu'elles s'accordent sur-tout dans la sage politique de tenir entr'elles, autant qu'elles peuvent, une balance égale de pouvoir, emploïant sans cesse les négociations, même au milieu de la guerre, & entretenant les unes chez les autres des Ambassadeurs, ou des espions moins honorables, qui peuvent avertir toutes les Cours des desseins d'une seule, donner à la fois l'allarme à l'Europe, & garantir les plus faibles des invasions, que le plus fort est toûjours prêt d'entreprendre.

Depuis Charles-Quint la balance penchoit trop du côté de la Maison d'Autriche. Cette Maison puissante étoit vers l'an 1630. maîtresse de l'Espagne, du Portugal, & des trésors de l'Amérique; les Païs-Bas, le Milanais, le Roïaume de Naples, la Bohême, la Hongrie, l'Allemagne même (si on peut le dire) étoient devenus son patrimoine; & si tant d'Etats avoient été réunis sous un seul Chef de cette maison, il est à croire que l'Europe lui auroit enfin été asservie.

DE L'ALLEMAGNE.

L'Empire d'Allemagne est le plus puissant voisin qu'ait la France: il est à-peu-près de la même étenduë; moins riche peut-être en argent; mais plus fécond en hommes robustes & patiens dans le travail. La nation Allemande est gouvernée, peu s'en faut, comme l'étoit la France sous les premiers Rois Capétiens, qui étoient des Chefs, souvent mal

obéïs, de plusieurs grands vassaux, & d'un grand nombre de petits. Aujourd'hui soixante Villes libres, & qu'on nomme Impériales, environ autant de Souverains Séculiers, près de quarante Princes Ecclésiastiques, soit Abbés, soit Evêques, neuf Electeurs, parmi lesquels on peut compter trois Rois; enfin l'Empereur, chef de tous ces Potentats, composent ce grand Corps Germanique, que le flegme Allemand fait subsister avec presque autant d'ordre, qu'il y avoit autrefois de confusion dans le Gouvernement Français.

Chaque Membre de l'Empire a ses droits, ses priviléges, ses obligations; & la connaissance difficile de tant de Loix, souvent contestées, fait ce que l'on appelle en Allemagne, *l'Etude du Droit public*, pour laquelle la Nation Germanique est si renommée.

L'Empereur par lui-même ne seroit guéres à la vérité plus puissant, ni plus riche qu'un Doge de Venise. L'Allemagne, partagée en Villes libres & en Principautés, ne laisse au Chef de tant d'Etats, que la prééminence avec d'extrêmes honneurs, sans domaines, sans argent, & par conséquent sans pouvoir. Il ne possède pas à titre d'Empereur un seul village; la ville de Bamberg lui est assignée seulement pour sa résidence, quand il n'en a pas d'autre. Cependant cette dignité, aussi vaine que suprême, étoit devenuë si puissante entre les mains des Autrichiens, qu'on a craint souvent qu'ils ne convertissent en Monarchie absoluë cette République de Princes.

Deux Partis diviſoient alors & partagent encore aujourd'hui l'Europe Chrétienne, & ſur-tout l'Allemagne. Le premier eſt celui des Catholiques plus ou moins ſoumis au Pape ; le ſecond eſt celui des ennemis de la domination ſpirituelle & temporelle du Pape & des Prélats Catholiques. Nous appellons ceux de ce Parti du nom général de Proteſtans, quoiqu'ils ſoient diviſés en Luthériens, Calviniſtes, & autres, qui tous ſe haïſſent entr'eux, preſque autant qu'ils haïſſent Rome.

En Allemagne, la Saxe, le Brandebourg, le Palatinat, une partie de la Bohême, de la Hongrie, les Etats de la Maiſon de Brunſwic, le Wirtemberg, ſuivent la Religion Luthérienne, qu'on nomme Evangélique. Toutes les Villes libres Impériales ont embraſſé cette Secte, qui a ſemblé plus convenable que la Religion Catholique à des peuples jaloux de leur liberté.

Les Calviniſtes répandus parmi les Luthériens, qui ſont les plus forts, ne ſont qu'un parti médiocre ; les Catholiques compoſent le reſte de l'Empire, & aïant à leur tête la Maiſon d'Autriche, ils étoient ſans doute les plus puiſſans.

Non-ſeulement l'Allemagne, mais tous les Etats Chrétiens, ſaignoient encore des playes qu'ils avoient reçues de tant de guerres de Religion, fureur particuliére aux Chrétiens, ignorée des Idolâtres, & ſuite malheureuſe de l'eſprit dogmatique introduit depuis ſi long-tems dans toutes les conditions. Il y a peu de points de controverſes qui

n'ayent causé une guerre civile, & les Nations Etrangéres (peut-être notre postérité) ne pourront un jour comprendre que nos peres se soient égorgés mutuellement pendant tant d'années en prêchant la patience.

En 1619 l'Empereur Mathias étant mort sans enfans, le Parti Protestant se remua pour ôter l'Empire à la Maison d'Autriche & à la Communion Romaine; mais Ferdinand Archiduc de Grats, cousin de Mathias, n'en fut pas moins élu Empereur. Il étoit déja Roi de Bohême & de Hongrie, par la démission de Mathias, & par le choix forcé que firent de lui ces deux Royaumes.

Ce Ferdinand II. continua d'abattre le Parti Protestant: il se vit quelque-tems le plus [illegible] & le plus heureux Monarque de la Chrétienté, moins par lui-même que par le succès de ses deux grands Généraux, Valstein & Tilly, à l'exemple de beaucoup de Princes de la Maison d'Autriche, conquérans sans être guerriers, & heureux par le mérite de ceux qu'ils savoient choisir. Cette Puissance menaçoit déja du joug, & les Protestans & les Catholiques: l'allarme fut même portée jusqu'à Rome, sur laquelle ce titre d'Empereur & de Roi des Romains donnent des droits chimériques, que la moindre occasion peut rendre trop réels. Rome, qui de son côté prétendoit autrefois un droit plus chimérique sur l'Empire, s'unit alors avec la France contre la Maison d'Autriche. L'argent des Français, les intrigues de Rome & les cris de tous les Pro-

teſtans, appellérent enfin du fond de la Suéde Guſtave-Adolphe, le ſeul Roi de ce tems-là qui pût prétendre au nom de Héros, & le ſeul qui pût renverſer la puiſſance Autrichienne.

L'arrivée de Guſtave en Allemagne changea la face de l'Europe. Il gagna en 1631 contre le Général Tilly la bataille de Leipſik, ſi célébre par les nouvelles manœuvres de guerre que ce Roi mit en uſage, & qui paſſe encore pour le chef-d'œuvre de l'art militaire.

L'Empereur Ferdinand ſe vit en 1632 prêt à perdre la Bohême, la Hongrie, & l'Empire : ſon bonheur le ſauva ; Guſtave-Adolphe fut tué à la bataille de Lutzen, au milieu de ſa victoire, & la mort d'un ſeul homme rétablit ce que lui ſeul pouvoit détruire.

La politique de la Maiſon d'Autriche, qui avoit ſuccombé ſous les armes d'Adolphe, ſe trouva forte contre tout le reſte ; elle détacha les Princes les plus puiſſans de l'Empire, de l'Alliance des Suédois. Ces troupes victorieuſes, abandonnées de leurs Alliés & privées de leur Roi, furent battues à Norlingue ; & quoique plus heureuſes enſuite, elles furent toujours moins à craindre que ſous Guſtave.

Ferdinand II. mort dans ces conjonctures, laiſſa tous ſes Etats à ſon fils Ferdinand III. qui hérita de ſa politique, & fit comme lui la guerre de ſon Cabinet : il régna pendant la Minorité de Louis XIV.

L'Allemagne n'étoit point alors auſſi floriſſante qu'elle l'eſt devenue depuis ; le luxe y étoit inconnu, & les commodités de la vie étoient encore très-rares chez les plus grands Seigneurs. Elles n'y ont été portées que vers l'an 1686. par les réfugiés François, qui allérent y établir leurs Manufactures. Ce païs fertile & peuplé manquoit de commerce & d'argent ; la gravité des mœurs & la lenteur particuliére aux Allemands, les privoient de ces plaiſirs & de ces arts agréables, que la ſagacité Italienne cultivoit depuis tant d'années, & que l'induſtrie Françaiſe commençoit dès-lors à perfectionner. Les Allemands, riches chez eux, étoient pauvres ailleurs ; & cette pauvreté, jointe à la difficulté de réunir en peu de tems ſous les mêmes étendarts tant de Peuples différens, les mettoit à-peu-près comme aujourd'hui dans l'impoſſibilité de porter & de ſoutenir long-tems la guerre chez leurs voiſins. Auſſi c'eſt preſque toujours dans l'Empire que les Français ont fait la guerre contre l'Empire. La différence du Gouvernement & du génie rend les Français plus propres pour l'attaque, & les Allemands pour la défenſe.

DE L'ESPAGNE.

L'Eſpagne gouvernée par la Branche ainée de la Maiſon d'Autriche, avoit imprimé, après la mort de Charles-Quint, plus de terreur que la Nation Germanique. Les Rois d'Eſpagne étoient

incomparablement plus abſolus & plus riches. Les Mines du Mexique & du Potoſi ſembloient leur fournir de quoi acheter la liberté de l'Europe. Ce projet de la Monarchie Univerſelle de notre Continent Chrétien, commencée par Charles-Quint, fut d'abord ſoutenu par Philippes II. Il voulut du fond de l'Eſcurial aſſervir la Chrétienté par les négociations & par la guerre. Il envahit le Portugal. Il déſola la France; il menaça l'Angleterre; mais plus propre peut-être à marchander de loin les eſclaves, qu'à combattre de près ſes ennemis, il n'ajouta aucune conquête à celle du Portugal, il ſacrifia de ſon aveu quinze cens millions, qui ſont aujourd'hui en 1745. plus de trois mille millions de notre monnoye pour aſſervir la France & pour regagner la Hollande. Mais ſes tréſors ne ſervirent qu'à enrichir ces Pays qu'il voulut dompter.

Philippes III. ſon fils, moins guerrier encore & moins ſage, eut peu de vertus de Roi. La ſuperſtition, ce vice des ames faibles, ternit ſon régne & affaiblit la Monarchie Eſpagnole. Son Royaume commençoit à s'épuiſer d'habitans, par les nombreuſes Colonies que l'avarice tranſplantoit dans le Nouveau Monde; & ce fut dans ces circonſtances que ce Roi chaſſa de ſes Etats plus de huit cens mille Maures, lui qui auroit dû au contraire en faire venir davantage, s'il eſt vrai que le nombre des ſujets ſoit le vrai tréſor des Rois; l'Eſpagne fut preſque déſerte depuis ce tems. La fierté oiſive des habitans laiſſa paſſer en d'autres

mains les richeſſes du Nouveau Monde ; l'or du Pérou devint le partage de tous les Marchands de l'Europe. En vain une Loi ſevére & preſque toûjours exécutée, ferme les Ports de l'Amérique Eſpagnole aux autres Nations ; les négocians de France, d'Angleterre, d'Italie chargent de leurs marchandiſes les gallions, en rapportent le principal avantage : & c'eſt pour eux que le Pérou & le Mexique ont été conquis.

La grandeur Eſpagnole ne fut donc plus ſous Philippes III. qu'un vaſte corps ſans ſubſtance, qui avoit plus de réputation que de force.

Philippe IV. héritier de la faibleſſe de ſon pere, perdit le Portugal par ſa négligence, le Rouſſillon par la faibleſſe de ſes armes, & la Catalogne par l'abus du Deſpotiſme. C'eſt ce même Roi, à qui le Comte Duc d'Olivarès, ſon Favori & ſon Miniſtre, fit prendre le nom de Grand à ſon avénement à la Couronne, peut-être pour l'exciter à mériter ce titre, dont il fut ſi indigne, que tout Roi qu'il étoit, perſonne n'oſa le lui donner. De tels Rois ne pouvoient être long-tems heureux dans leurs guerres contre la France. Si nos diviſions & nos fautes leur donnoient quelques avantages, ils en perdoient le fruit par leur incapacité. De plus, ils commandoient à des peuples que leurs privilèges mettoient en droit de mal ſervir ; les Caſtillans avoient la prérogative de ne point combattre hors de leur patrie. Les Arragonais diſcutoient ſans ceſſe leur liberté contre le Conſeil Roïal, & les Catalans

Catalans qui regardoient leurs Rois comme leurs ennemis, ne leur permettoient pas même de lever des Milices dans leurs Provinces. Ainſi ce beau Roïaume étoit alors peu puiſſant au-dehors & miſérable au-dedans ; nulle induſtrie ne ſecondoit dans ces climats heureux, les préſens de la nature ; ni les ſoïes de la Valence, ni les belles laines de l'Andalouſie & de la Caſtille, n'étoient préparées par les mains Eſpagnoles. Les toiles fines étoient un luxe très-peu connu. Les Manufactures Flamandes, reſtes des monumens de la Maiſon de Bourgogne, fourniſſoient à Madrid ce que l'on connaiſſoit alors de magnificence. Les étoffes d'or & d'argent étoient défenduës dans cette Monarchie, comme elles le ſeroient dans une République indigente qui craindroit de s'appauvrir. En effet, malgré les Mines du Nouveau Monde, l'Eſpagne étoit ſi pauvre, que le Miniſtére de Philippes IV. ſe trouva réduit à la néceſſité de faire de la monnoïe de cuivre, à laquelle on donna un prix preſque auſſi fort qu'à l'argent ; il fallut que le Maître du Mexique & du Pérou fît de la fauſſe monnoïe pour païer les Charges de l'Etat. On n'oſoit, ſi on en croit le ſage Gourville, impoſer des taxes perſonnelles ; parce que ni les bourgeois ni les gens de la campagne, n'aïant preſque point de meubles, n'auroient jamais pu être contraints à païer. Tel étoit l'état de l'Eſpagne, & cependant réünie avec l'Empire, elle

mettoit un poids redoutable dans la balance de l'Europe.

DU PORTUGAL.

Le Portugal redevenoit alors un Roïaume. Jean, Duc de Bragance, Prince qui paſſoit pour faible, avoit arraché cette Province à un Roi plus faible que lui ; les Portugais cultivoient par néceſſité le commerce que l'Eſpagne négligeoit par fierté ; ils venoient de ſe liguer avec la France & la Hollande en 1641. contre l'Eſpagne. Cette révolution du Portugal valut à la France plus que n'euſſent fait les plus ſignalées Victoires. Le Miniſtére Français, qui n'avoit contribué en rien à cet événement, en retira ſans peine le plus grand avantage qu'on puiſſe avoir contre ſon ennemi ; celui de le voir attaqué par une Puiſſance irréconciliable.

Le Portugal ſecouant le joug de l'Eſpagne, étendant ſon commerce & augmentant ſa puiſſance, rappelle ici l'idée de la Hollande, qui jouïſſoit des mêmes avantages d'une maniére bien différente.

DE LA HOLLANDE.

Ce petit Etat des ſept-Provinces-Unies, païs ſtérile, mal ſain, & preſque ſubmergé par la mer, étoit depuis environ un demi-ſiécle un exemple preſque

unique sur la terre de ce que peuvent l'amour de la liberté & le travail infatigable. Ces peuples pauvres, peu nombreux, bien moins aguerris que les moindres Milices Espagnoles, & qui n'étoient comptés encore pour rien dans l'Europe, resistérent à toutes les forces de leur Maître & de leur Tyran Philippes II. éludérent les desseins de plusieurs Princes, qui vouloient les secourir pour les asservir, & fondérent une Puissance, que nous avons vu balancer le pouvoir de l'Espagne même. Le désespoir qu'inspire la tyrannie les avoit d'abord armés : la liberté avoit élevé leur courage, & les Princes de la Maison d'Orange en avoient fait d'excellens soldats. A peine vainqueurs de leurs Maîtres, ils établirent une forme de Gouvernement, qui conservé, autant qu'il est possible, l'égalité, le droit le plus naturel des hommes.

La douceur de ce Gouvernement & la tolérance de toutes les maniéres d'adorer Dieu, dangereuse peut-être ailleurs, mais là nécessaire, peuplérent la Hollande d'une foule d'Etrangers, & sur-tout de Wallons, que l'Inquisition persécutoit dans leur patrie, & qui d'esclaves devinrent citoïens.

La Religion Calviniste, dominant dans la Hollande servit encore à sa puissance. Ce païs, alors si pauvre, n'auroit pu ni suffire à la magnificence des Prélats, ni nourrir des Ordres Religieux; & cette terre où il falloit des hommes, ne pouvoit admettre ceux qui s'engagent par serment à

laisser périr, autant qu'il est en eux, l'espèce humaine. On avoit l'exemple de l'Angleterre, qui étoit d'un tiers plus peuplée, depuis que les Ministres des Autels jouissoient de la douceur du mariage, & que les espérances des familles n'étoient point ensevelies dans le célibat du Cloître.

Tandis que les Hollandais établissoient, les armes à la main, ce Gouvernement nouveau, ils le soutenoient par le négoce. Ils allérent attaquer au fond de l'Asie ces mêmes Maîtres, qui jouissoient alors des découvertes des Portugais, ils leur enlevérent les Isles où croissent ces épiceries précieuses, trésors aussi réels que ceux du Pérou, & dont la culture est aussi salutaire à la santé, que le travail des mines est mortel aux hommes.

La Compagnie des Indes Orientales, établie en 1602. gagnoit déja près de trois cens pour cent en 1620. Ce gain augmentoit chaque année. Bien-tôt cette société de Marchands, devenu une puissance formidable, bâtit dans l'Isle de Java, la ville de Batavia, la plus belle de l'Asie & le centre du commerce, dans laquelle résident cinq mille Chinois, & où abordent toutes les Nations de l'Univers. La Compagnie peut y armer trente vaisseaux de guerre de quarante piéces de canons, & mettre au moins vingt mille hommes sous les armes. Un simple Marchand, Gouverneur de cette Colonie, y paraît avec la pompe des plus grands

Rois, sans que ce faste Asiatique corrompe la frugale simplicité des Hollandais en Europe. Ce commerce & cette frugalité firent la grandeur des sept Provinces.

Anvers, si long-tems florissante, & qui avoit englouti le commerce de Venise, ne fut plus qu'un désert. Amsterdam, malgré les incommodités de son Port, devint à son tour le magasin du monde. Toute la Hollande s'enrichit & s'embellit par des travaux immenses. Les eaux de la mer furent contenues par de doubles Digues. Des canaux creusés dans toutes les villes furent revêtus de pierre; les ruës devinrent de larges quais, ornés de grands arbres. Les barques chargées de marchandises abordérent aux portes des particuliers, & les Etrangers ne se lassent point d'admirer ce mêlange singulier, formé par les faîtes des maisons, les cimes des arbres, & les banderoles des vaisseaux, qui donnent à la fois dans un même lieu, le spectacle de la mer, de la ville & de la campagne.

Cet Etat, d'une espéce si nouvelle, étoit depuis sa fondation attaché intimement à la France: l'intérêt les réunissoit; ils avoient les mêmes ennemis; Henri le Grand & Louis XIII. avoient été ses Alliés & ses Protecteurs.

DE L'ANGLETERRE.

L'Angleterre, beaucoup plus puissante, affectoit la souveraineté des Mers, & prétendoit

mettre une balance entre les dominations de l'Europe ; mais Charles I. qui régnoit depuis 1625, loin de pouvoir soutenir le poids de cette balance, sentoit le Sceptre échapper déja de sa main ; il avoit voulu rendre son pouvoir en Angleterre indépendant des Loix & changer la Religion en Ecosse. Trop opiniâtre pour se désister de ses desseins, & trop faible pour les exécuter ; bon mari, bon maître, bon pere, honnête-homme ; mais Monarque mal conseillé : il s'engagea dans une guerre civile, qui lui fit perdre enfin le Trône & la vie sur un échafaut, par une révolution presque inouïe.

Cette guerre civile, commencée dans la Minorité de Louis XIV. empêcha pour un tems l'Angleterre d'entrer dans les intérêts de ses voisins ; elle perdit sa considération avec son bonheur ; son commerce fut interrompu ; les autres Nations la crurent ensevelie sous ses ruines, jusqu'au tems où elle devint tout-à-coup plus formidable que jamais sous la domination de Cromwel, qui l'assujettit, en portant l'Evangile dans une main, l'épée dans l'autre, le masque de la Religion sur le visage, & qui dans son Gouvernement, couvrit des qualités d'un grand Roi tous les crimes d'un Usurpateur.

DE ROME.

Cette balance, que l'Angleterre s'étoit longtems flattée de maintenir entre les Rois par sa puissance, la Cour de Rome essaïoit de la tenir par sa politique. L'Italie étoit divisée comme aujourd'hui, en plusieurs Souverainetés : celle que possède le Pape est assez grande pour le rendre respectable comme Prince, & trop petite pour le rendre redoutable. La nature du Gouvernement ne sert pas à peupler son Païs, qui d'ailleurs a peu d'argent & de commerce ; son autorité spirituelle, toûjours un peu mêlée de temporelle, est détruite & abhorrée dans la moitié de la Chrétienté ; & si dans l'autre il est regardé comme un pere, il a des enfans qui lui résistent quelquefois avec raison & avec succès. La maxime de la France est de le regarder comme une personne sacrée, mais entreprenante, à laquelle il faut baiser les piés & lier quelquefois les mains. On voit encore dans tous les Païs Catholiques les traces des pas que la Cour de Rome a faits autrefois vers la Monarchie Universelle. Tous les Princes de la Religion Catholique envoient au Pape à leur avénement, des Ambassades qu'on nomme d'*Obédiance*. Chaque Couronne a dans Rome un Cardinal, qui prend le nom de Protecteur. Le Pape donne des Bulles de tous les Evêchés, & s'exprime dans ses Bulles, comme s'il conféroit ces Dignités de lui-

ſeule puiſſance. Tous les Evêques Italiens, Eſpagnols, Flamands, & même quelques Français, ſe nomment Evêques, par la permiſſion Divine, & par celle du Saint Siége. Il n'y a point de Roïaume dans lequel il n'y ait beaucoup de Bénéfices à ſa nomination; il reçoit en tribut les revenus de la premiére année des Bénéfices Conſiſtoriaux.

Les Religieux, dont les Chefs réſident à Rome, ſont encore autant de ſujets immédiats du Pape, répandus dans tous les Etats. La coutume, qui fait tout & qui eſt cauſe que le monde eſt gouverné par des abus comme par des Loix, n'a pas toujours permis aux Princes de remédier entiérement à un danger, qui tient d'ailleurs à des choſes utiles & ſacrées. Prêter ſerment à un autre qu'à ſon Souverain eſt un crime de Leze-Majeſté dans un Laïque; c'eſt dans le Cloître un acte de Religion. La difficulté de ſavoir à quel point on doit obéir à ce Souverain Etranger, la facilité de ſe laiſſer ſéduire, le plaiſir de ſecouer un joug naturel pour en prendre un qu'on ſe donne à ſoi-même, l'eſprit de trouble, le malheur des tems, n'ont que trop ſouvent porté des Ordres entiers de Religieux à ſervir Rome contre leur Patrie.

L'eſprit éclairé, qui régne en France depuis un ſiécle, & qui s'eſt étendu dans preſque toutes les conditions, a été le meilleur reméde à cet abus. Les bons Livres écrits ſur cette matiére, ſont de vrais ſervices rendus aux Rois & aux Peuples, & un des grands changemens qui ſe ſoient faits par ce moyen

moïen dans nos mœurs ſous Louis XIV. c'eſt la perſuaſion dans laquelle les Religieux commencent tous à être, qu'ils ſont ſujets du Roi, avant que d'être ſerviteurs du Pape. La Juriſdiction, cette marque eſſentielle de la Souveraineté, eſt encore demeurée au Pontife Romain. La France même, malgré toutes ſes libertés de l'Egliſe Gallicane, ſouffre qu'on appelle au Pape en dernier reſſort dans les cauſes Eccléſiaſtiques.

Si on veut diſſoudre un mariage, épouſer ſa couſine ou ſa niéce, ſe faire relever de ſes vœux, c'eſt à Rome (& non à ſon Evêque) qu'on s'adreſſe; les graces y ſont taxées, & les particuliers de tous les états y achetent des diſpenſes à tout prix.

Ces avantages, regardés par beaucoup de perſonnes comme la ſuite des plus grands abus, & par d'autres, comme les reſtes des droits les plus ſacrés, ſont ſoutenus avec un art admirable. Rome ménage ſon crédit avec autant de politique, que la République Romaine en mit à conquérir la moitié du monde connu.

Jamais Cour ne ſut mieux ſe conduire, ſelon les hommes & ſelon les tems. Les Papes ſont preſque toûjours des Italiens, blanchis dans les affaires, ſans paſſions qui les aveuglent; leur Conſeil eſt compoſé de Cardinaux, qui leur reſſemblent, & qui ſont tous animés du même eſprit. De ce Conſeil émanent des ordres, qui vont juſqu'à la Chine & à l'Amérique; il embraſſe en ce ſens l'Univers; & on peut dire ce que diſoit autrefois un Etranger du Sé-

nat de Rome : j'ai vû un Conſiſtoire de Rois. La plûpart de nos Ecrivains ſe ſont élevés avec raiſon contre l'ambition de cette Cour ; mais je n'en vois point qui ait rendu aſſez de juſtice à ſa prudence. Je ne ſai ſi une autre Nation eût pû conſerver ſi long-tems dans l'Europe tant de prérogatives toûjours combattues : toute autre Cour les eut peut-être perdues, ou par ſa fierté, ou par ſa molleſſe, ou par ſa lenteur, ou par ſa vivacité ; mais Rome, emploïant preſque toûjours à propos la fermeté & la ſoupleſſe, a conſervé tout ce qu'elle a pû humainement garder. On la vit rampante ſous Charles-Quint, terrible à notre Roi Henri III. ennemie & amie tour-à-tour de Henri IV. adroite avec Louis XIII. oppoſée ouvertement à Louis XIV. dans le tems qu'il fut à craindre, & ſouvent ennemie ſecrette des Empereurs, dont elle ſe défioit plus que du Sultan des Turcs.

Quelques droits, beaucoup de prétentions, encore plus de politique : voilà ce qui reſte aujourd'hui à Rome de cette ancienne Puiſſance, qui ſix ſiécles auparavant avoit voulu ſoumettre l'Empire & l'Europe à la Thiâre.

Naples eſt un témoignage ſubſiſtant encore de ce droit que les Papes ſurent prendre autrefois avec tant d'art & de grandeur, de créer & de donner des Roïaumes. Mais le Roi d'Eſpagne, poſſeſſeur de cet Etat ne laiſſoit à la Cour Romaine que l'honneur & le danger d'avoir un vaſſal trop puiſſant.

DU RESTE DE L'ITALIE.

Au reſte, l'Etat du Pape étoit dans une paix heureuſe, qui n'avoit été altérée que par une petite guerre entre les Cardinaux Barberin, neveux du Pape Urbain VIII. & le Duc de Parme; guerre peu ſanglante & paſſagére, telle qu'on la devoit attendre de ces nouveaux Romains, dont les mœurs doivent être néceſſairement conformes à l'eſprit de leur Gouvernement. Le Cardinal Barberin, auteur de ces troubles, marchoit à la tête de ſa petite armée avec des Indulgences. La plus forte bataille, qui ſe donna, fut entre quatre ou cinq cens hommes de chaque parti. La Forteresſe de Piégaïa ſe rendit à diſcrétion dès qu'elle vit approcher l'artillerie; cette artillerie conſiſtoit en deux coulevrines. Cependant il fallut pour étouffer ces troubles, qui ne méritent point de place dans l'Hiſtoire, plus de négociations que s'il s'étoit agi de l'ancienne Rome & de Carthage. On ne rapporte cet évenement que pour faire connaître le génie de Rome moderne, qui finit tout par la négociation, comme l'ancienne Rome finiſſoit tout par des victoires.

Les autres Provinces d'Italie écoutoient des intérêts divers. Veniſe craignoit les Turcs & l'Empereur; elle défendoit à peine ſes Etats de Terre-Ferme, des prétenſions de l'Allemagne & de l'invaſion du Grand-Seigneur. Ce n'étoit plus cette Veniſe autrefois la maîtreſſe du commerce du monde,

qui cent cinquante ans auparavant avoit excité la jalousie de tant de Rois. La sageſſe de ſon Gouvernement ſubſiſtoit ; mais ſon grand commerce anéanti lui ôtoit preſque toute ſa force, & la Ville de Veniſe étoit, par ſa ſituation, incapable d'être dompтée, & par ſa faibleſſe, incapable de faire des conquêtes.

L'Etat de Florence joüiſſoit de la tranquillité & de l'abondance ſous le Gouvernement des Médicis ; Les Lettres, les Arts, & la politeſſe, que les Médicis avoient fait naître, floriſſoient encore. Florence alors étoit en Italie ce qu'Athènes avoit été en Gréce.

La Savoye, déchirée par une guerre civile & par les troupes Françaiſes & Eſpagnoles, s'étoit enfin réünie toute entiére en faveur de la France, & contribuoit en Italie à l'affaibliſſement de la puiſſance Autrichienne.

Les Suiſſes conſervoient, comme aujourd'hui, leur liberté, ſans chercher à opprimer perſonne. Ils vendoient leurs troupes à leurs voiſins plus riches qu'eux ; ils étoient pauvres ; ils ignoroient les ſciences & tous les arts que le luxe a fait naître ; mais ils étoient ſages & heureux.

DES ETATS DU NORD.

Les Nations du Nord de l'Europe, la Pologne, la Suéde, le Dannemarck, la Moſcovie, étoient comme les autres Puiſſances, toûjours en défiance

ou en guerre entr'elles. On voïoit, comme aujourd'hui, dans la Pologne les mœurs & le gouvernement des Gots & des Franes; un Roi électif, des Nobles partageans sa puissance; un peuple esclave, une faible infanterie, une cavalerie composée de Nobles; point de Villes fortifiées, presque point de commerce. Ces Peuples étoient tantôt attaqués par les Suédois, ou par les Moscovites, & tantôt par les Turcs. Les Suédois, Nation plus libre encore par sa constitution, qui admet les Païsans mêmes dans les Etats-Généraux, mais alors plus soumise à ses Rois que la Pologne, furent victorieux presque par-tout. Le Dannemarck, autrefois formidable à la Suede, ne l'étoit plus à personne. La Moscovie n'étoit encore que barbare.

DES TURCS.

Les Turcs n'étoient pas ce qu'ils avoient été sous les Selims, les Mahomets, & les Solimans; la mollesse corrompoit le Sérail, sans en bannir la cruauté. Les Sultans étoient en même-tems, & les plus Despotiques des Souverains, & les moins assurés de leur Trône & de leur vie. Osman & Ibrahim venoient de mourir par le cordeau. Mustapha avoit été deux fois dépose. L'Empire Turc ébranlé par ces secousses, étoit encore attaqué par les Persans; mais quand les Persans le laissoient respirer, & que les révolutions du Sérail étoient finies, cet Empire redevenoit formidable à la Chretienté; car depuis

l'embouchure du Boristhène jusqu'aux Etats de Venise, on voioit la Moscovie, la Hongrie, la Grece, les Isles, tour-à-tour en proïe aux armes des Turcs : & dès l'an 1635. ils faisoient constamment cette guerre de Candie si funeste aux Chrétiens. Telles étoient la situation, les forces, & l'intérêt des principales Nations Européennes, vers le tems de la mort du Roi de France Louis XIII.

SITUATION DE LA FRANCE.

La France alliée à la Suéde, à la Hollande, à la Savoye, au Portugal, & ayant pour elle les vœux des autres Peuples demeurés dans l'inaction, soutenoit contre l'Empire & l'Espagne une guerre ruineuse aux deux Partis, & funeste à la Maison d'Autriche. Cette guerre étoit semblable à toutes celles qui se font depuis tant de siécles entre les Princes Chrétiens, dans lesquelles des millions d'hommes sont sacrifiés, & des Provinces ravagées, pour obtenir enfin quelques petites Villes frontiéres, dont la possession ne vaut jamais ce qu'a coûté la conquête.

Les Généraux de Louis XIII. avoient pris le Roussillon ; les Catalans venoient de se donner à la France, protectrice de la liberté qu'ils défendoient contre leurs Rois, mais ces succès n'avoient pas empêché les ennemis de prendre Corbie en 1637. & de venir jusqu'à Pontoise. La peur avoit chassé de Paris la moitié de ses habitans, & le Cardinal de Riche-

lieu, au milieu de ſes vaſtes projets d'abaiſſer la puiſſance Autrichienne, avoit été réduit à taxer les portes cochéres de Paris à fournir chacune un Laquais pour aller à la guerre, & pour repouſſer les ennemis des portes de la capitale.

Les Français avoient donc fait beaucoup de mal aux Eſpagnols & aux Allemans & n'en avoient pas moins eſſuïé.

MOEURS DU TEMS.

Les guerres avoient produit des Généraux illuſtres, tels qu'un Guſtave-Adolphe, un Valſtein, un Duc de Veimar, Picolomini, Jean de Vert, le Maréchal de Guébriant, les Princes d'Orange, le Comte d'Harcourt. Des Miniſtres d'Etat ne s'étoient pas moins ſignalés. Le Chancelier Oxenſtiern, le Comte Duc d'Olivarès, mais ſur-tout le Cardinal Duc de Richelieu, avoient attiré ſur eux l'attention de l'Europe. Il n'y a aucun ſiécle qui n'ait eut des hommes d'Etat & de guerre célèbres; la politique & les armes ſemblent malheureuſement être les deux profeſſions les plus naturelles à l'homme; il faut toûjours ou négocier, ou ſe battre. Le plus heureux paſſe pour le plus grand, & le public attribue ſouvent au mérite tous les ſuccès de la fortune.

La guerre ne ſe faiſoit pas comme nous l'avons vû faire du tems de Louis XIV. les armées n'étoient pas ſi nombreuſes; aucun Général, depuis le ſiége

de Metz par Charles-Quint, ne s'étoit vû à la tête de cinquante mille hommes : on aſſiégeoit & on défendoit les Places avec moins de canons qu'aujourd'hui. L'Art des Fortifications étoit encore dans ſon enfance ; les piques & les arquebuſes étoient en uſage ; on n'avoit pas perdu l'habitude des armes défenſives ; il reſtoit encore des anciennes Loix des Nations, celle de déclarer la guerre par un Héraut. Louis XIII. fut le dernier qui obſerva cette coutume. Il envoya un Héraut-d'Armes à Bruxelles déclarer la guerre à l'Eſpagne en 1635.

Rien n'étoit plus commun alors que de voir des Prêtres commander des armées : le Cardinal Infant, le Cardinal de Savoye, Richelieu, la Valette, Sourdis Archevêque de Bordeaux, avoient endoſſé la cuiraſſe & fait la guerre eux-mêmes. Les Papes menacérent quelquefois d'excommunication ces Prêtres guerriers. Le Pape Urbain VIII. fâché contre la France, fit dire au Cardinal de la Valette, qu'il le dépouilleroit du Cardinalat, s'il ne quittoit les armes ; mais réüni avec la France, il le combla de bénédictions.

Les Ambaſſadeurs, non moins Miniſtres de paix que les Eccléſiaſtiques, ne faiſoient nulle difficulté de ſervir dans les armées des Puiſſances Alliées auprès deſquelles ils étoient emploïés. Charnacé Envoyé de France en Hollande, y commandoit un régiment en 1637. & depuis même l'Ambaſſadeur d'Eſtrade fut Colonel à leur ſervice.

La France n'avoit en tout qu'environ quatre-

vingt mille hommes effectifs sur pié. La Marine anéantie depuis des siécles, rétablie un peu par le Cardinal de Richelieu, fut ruinée sous Mazarin. Louis XIII. n'avoit qu'environ trente millions réels de revenus; mais l'argent étoit à vingt-six livres le marc; ces trente millions revenoient à environ cinquante-sept millions de ce tems, où la valeur arbitraire du marc d'argent est poussée jusqu'à quarante-neuf livres idéales; valeur numéraire exorbitante, & que l'intérêt public & la justice demandent qui ne soit jamais augmentée.

Le commerce, généralement répandu aujourd'hui, étoit en très-peu de mains; la police du Royaume étoit entiérement négligée; preuve certaine d'une administration peu heureuse. Le Cardinal de Richelieu, occupé de sa propre grandeur, attachée à celle de l'Etat, avoit commencé à rendre la France formidable au-dehors, sans avoir encore pû la rendre bien florissante au-dedans. Les grands chemins n'étoient ni réparés, ni gardés; les brigands les infestoient; les rues de Paris étroites, mal pavées, & couvertes d'immondices dégoutantes, étoient remplies de voleurs. On voit par les Regîstres du Parlement, que le Guet de cette Ville étoit réduit alors à quarante-cinq hommes mal payés, & qui même ne servoient pas.

Depuis la mort de François II. la France avoit été toujours ou déchirée par des guerres civiles, ou troublée par des factions. Jamais le joug n'avoit été porté d'une maniére paisible & volontaire. Les

Seigneurs avoient été élevés dans les conſpirations ; c'étoit l'art de la Cour, comme celui de plaire au Souverain l'a été depuis.

Cet eſprit de diſcorde & de faction avoit paſſé de la Cour juſqu'aux moindres Villes, & poſſédoit toutes les Communautés du Royaume ; on ſe diſputoit tout, parce qu'il n'y avoit rien de réglé : il n'y avoit pas juſqu'aux Paroiſſes de Paris qui n'en vinſſent aux mains ; les Proceſſions ſe battoient les unes contre les autres, pour l'honneur de leurs bannières. On avoit vû ſouvent les Chanoines de Notre-Dame aux priſes avec ceux de la Sainte-Chapelle ; le Parlement & la Chambre-des-Comptes s'étoient battus pour le pas, dans l'Egliſe de Notre-Dame, le jour que Louis XIII. mit ſon Royaume ſous la protection de la Vierge.

Preſque toutes les Communautés du Royaume étoient armées ; preſque tous les particuliers reſpiroient la fureur du duel. Cette barbarie gothique, autoriſée autrefois par les Rois mêmes, & devenue le caractére de la Nation, contribuoit encore autant que les guerres civiles & étrangéres, à dépeupler le pays. Ce n'eſt pas trop dire, que dans le cours de vingt années, dont dix avoient été troublées par la guerre, il étoit mort plus de Français de la main des Français mêmes, que de celle des ennemis.

On ne dira rien ici de la maniére dont les Arts & les Sciences étoient cultivés, on trouvera cette partie de l'Hiſtoire de nos mœurs à ſa place. On remarquera ſeulement que la Nation Françaiſe étoit

plongée dans l'ignorance, sans excepter ceux qui croyent n'être point Peuple.

On consultoit les Astrologues, & on y croyoit. Tous les Mémoires de ce tems-là, à commencer par l'Histoire du Président de Thou, sont remplis de Prédictions. Le grave & sévére Duc de Sully, rapporte sérieusement celles qui furent faites à Henri IV. Cette crédulité, la marque la plus infaillible de l'ignorance, étoit si accréditée, qu'on eut soin de tenir un Astrologue caché près de la chambre de la Reine Anne d'Autriche, au moment de la naissance de Louis XIV.

Ce que l'on croira à peine, & ce qui est pourtant rapporté par l'Abbé Vittorio Siri, Auteur contemporain très-instruit, c'est que Louis XIII. eut dès son enfance le surnom de Juste, parce qu'il étoit né sous le signe de la Balance.

La même foiblesse, qui mettoit en vogue cette chimére absurde de l'Astrologie-Judiciaire, faisoit croire aux possessions & aux sortiléges : on en faisoit un point de Religion ; l'on ne voyoit que des Prêtres qui conjuroient des Démons. Les Tribunaux, composés de Magistrats, qui devoient être plus éclairés que le vulgaire, étoient occupés à juger des sorciers. On reprochera toujours à la mémoire du Cardinal de Richelieu la mort de ce fameux Curé de Loudun, Urbain Grandier, condamné au feu comme Magicien par une Commission du Conseil. On s'indigne que le Ministre & les Juges ayent eu la foiblesse de croire aux Diables de Lou-

dun, ou la barbarie d'avoir fait périr un innocent dans les flammes. On se souviendra avec étonnement jusqu'à la derniére postérité, que la Maréchale d'Ancre fut brûlée en place de Grève comme sorciére, & que le Conseiller Courtin, interrogeant cette femme infortunée, lui demanda de quel sortilége elle s'étoit servie pour gouverner l'esprit de Marie de Medicis; que la Maréchale lui répondit : *Je me suis servie du pouvoir qu'ont les ames fortes sur les esprits faibles*; & qu'enfin cette réponse ne servit qu'à précipiter l'Arrêt de sa mort.

On voit encore dans une copie de quelques Registres du Châtelet, un Procès commencé en 1601 au sujet d'un cheval, qu'un Maître industrieux avoit dressé à-peu-près de la maniére dont nous avons vû des exemples à la Foire; on vouloit faire brûler & le Maître & le cheval comme sorciers.

En voilà assez pour faire connaître en général les mœurs & l'esprit du siécle, qui précéda celui de Louis XIV.

Ce défaut de lumiéres dans tous les Ordres de l'État, fomentoit chez les plus honnêtes gens des pratiques superstitieuses, qui deshonoroient la Religion. Les Calvinistes, confondant avec le culte raisonnable des Catholiques, les abus qu'on faisoit de ce culte, n'en étoient que plus affermis dans leur haine contre notre Eglise. Ils opposoient à nos superstitions populaires, souvent remplies de débauches, une dureté farouche & des mœurs féroces, caractére de presque tous les Réformateurs;

ainſi l'eſprit de parti déchiroit & aviliſſoit la France ; & l'eſprit de ſociété, qui rend aujourd'hui cette Nation ſi célèbre & ſi aimable, étoit abſolument inconnu. Point de maiſons où les gens de mérite s'aſſemblaſſent pour ſe communiquer leurs lumiéres; point d'Académies, point de Théâtres. Enfin, les Mœurs, les Loix, les Arts, la Société, la Religion, la Paix & la Guerre, n'avoient rien de ce qu'on vit depuis dans le ſiécle qu'on appelle le Siécle de Louis XIV.

CHAPITRE II.

Minorité de LOUIS XIV. Victoires des Français sous le Grand Condé, alors Duc d'Enguien.

LE Cardinal de Richelieu & Louis XIII. venoient de mourir; l'un admiré & haï, l'autre déja oublié. Ils avoient laissé aux Français, alors très-inquiets, de l'aversion pour le nom seul du Ministére, & peu de respect pour le Trône. Louis XIII. par son Testament établissoit un Conseil de Régence. Ce Monarque, mal obéi pendant sa vie, se flatta de l'être mieux après sa mort; (a) mais la premiére démarche de sa veuve Anne d'Autriche, fut de faire annuller les volontés de son mari, par un Arrêt du Parlement de Paris. Ce Corps, long-tems opposé à la Cour, & qui avoit à peine conservé sous Louis la liberté de faire des remontrances, cassa le Testament de son Roi, avec la même facilité qu'il auroit jugé la cause d'un Citoyen. Anne d'Autriche s'adressa à cette Compagnie pour avoir la Régence illimitée, parce que Marie de Médicis s'étoit servie du même Tribunal après la mort d'Henri IV. & Marie de Médicis avoit donné cet exemple, parce que toute autre voye eût été longue & incertaine,

(a) 14 May 1643.

que le Parlement entouré de ſes gardes ne pouvoit réſiſter à ſes volontés, & qu'un Arrêt rendu au Parlement & par les Pairs, ſembloit aſſurer un droit inconteſtable (*a*).

L'uſage qui donne la Régence aux meres des Rois, parut donc alors aux Français une Loi preſque auſſi fondamentale que celle qui prive les femmes de la Couronne. Le Parlement de Paris ayant décidé deux fois cette queſtion, c'eſt-à-dire, ayant ſeul déclaré par des Arrêts ce droit des meres, parut en effet avoir donné la Régence; il ſe regarda, non ſans quelque vraiſemblance, comme le Tuteur des Rois, & chaque Conſeiller crut être une partie de la Souveraineté.

Anne d'Autriche fut obligée d'abord de continuer la guerre contre le Roi d'Eſpagne Philippe IV. ſon frere, qu'elle aimoit. Il eſt difficile de dire préciſément, pourquoi l'on faiſoit cette guerre; on ne demandoit rien à l'Eſpagne, pas même la Navarre, qui auroit dû être le patrimoine des Rois de France. On ſe battoit depuis 1635. parce que le Cardinal de Richelieu l'avoit voulu. La France & la Suéde attaquoient auſſi l'Empereur; mais vers ce tems-là le fort de la guerre étoit du côté de la Flandres; les troupes Eſpagnoles ſortirent des frontiéres du

(*a*) Rienoourt dans ſon Hiſtoire de Louis XIV. a ſi peu de ſens, qu'il dit que le Teſtament de Louis XIII. fut vérifié au Parlement. Ce qui trompa cet Ecrivain, c'eſt qu'en effet Louis XIII. avoit déclaré la Reine Régente; ce qui fut confirmé; mais il avoit limité ſon autorité, ce qui fut caſſé.

Hainaut au nombre de vingt-six mille hommes ; ſous la conduite d'un vieux Général expérimenté, nommé Don Franciſco de Mello. Ils vinrent ravager les frontiéres de Champagne : ils attaquérent Rocroy, & ils crurent pénétrer bien-tôt juſqu'aux portes de Paris, comme ils avoient fait huit ans auparavant. La mort de Louis XIII. la faibleſſe d'une Minorité relevoient leurs eſpérances ; & quand ils virent qu'on ne leur oppoſoit qu'une armée inférieure en nombre, commandée par un jeune homme de vingt & un ans, leur eſpérance ſe changea en ſécurité.

Ce jeune homme ſans expérience, qu'ils mépriſoient, étoit Louis de Bourbon alors Duc d'Enguien, connu depuis ſous le nom du Grand Condé. La plûpart des Grands Capitaines ſont devenus tels par degrés. Ce Prince étoit né Général ; l'art de la guerre ſembloit en lui un inſtinct naturel ; il n'y avoit en Europe que lui & le Suédois Torſtenſon, qui euſſent eu à vingt ans ce génie, qui peut ſe paſſer de l'expérience.

Le Duc d'Enguien avoit reçu avec la nouvelle de la mort de Louis XIII. l'ordre de ne point hazarder de bataille. Le Maréchal de Lhôpital, qui lui avoit été donné pour le conſeiller & pour le conduire, ſecondoit par ſa circonſpection ces ordres timides. Le Prince ne crut ni le Maréchal ni la Cour ; il ne confia ſon deſſein qu'à Gaſſion Maréchal de Camp, digne d'être conſulté par lui ; ils forcérent le Maréchal à trouver la bataille néceſſaire.

On

On remarque, que le Prince (*a*) ayant tout réglé le soir, veille de la bataille, s'endormit si profondément, qu'il fallut le réveiller pour la donner. On conte la même chose d'Alexandre : il est naturel qu'un jeune homme, épuisé des fatigues que demande l'arrangement d'un si grand jour, tombe ensuite dans un sommeil plein ; il l'est aussi, qu'un génie fait pour la guerre, agissant sans inquiétude, laisse au corps assez de calme pour dormir. Le Prince gagna la bataille par lui-même, par un coup d'œil qui voyoit à la fois le danger & la ressource, par son activité exemte de trouble, qui le portoit à propos à tous les endroits. Ce fut lui qui avec de la cavalerie attaqua cette infanterie Espagnole jusques-là invincible, aussi forte, aussi serrée que la phalange ancienne si estimée, & qui s'ouvroit avec une agilité, que la phalange n'avoit pas, pour laisser partir la décharge de dix-huit canons qu'elle renfermoit au milieu d'elle. Le Prince l'entoura & l'attaqua trois fois. A peine victorieux, il arrêta le carnage. Les Officiers Espagnols se jettoient à ses genoux pour trouver auprès de lui un azile contre la fureur du soldat vainqueur. Le Duc d'Enguien eut autant de soin de les épargner, qu'il en avoit pris pour les vaincre.

Le vieux Comte de Fuentes, qui commandoit cette infanterie Espagnole, mourut percé de coups. Condé en l'apprenant, dit *qu'il voudroit être mort comme lui, s'il n'avoit pas vaincu.*

(*a*) Mal.

Le reſpect qu'on avoit encore en Europe pour les armées Eſpagnoles fut anéanti ; & l'on commença à faire cas des armées Françaiſes, qui n'avoient point depuis cent ans gagné de bataille ſi mémorable ; car la ſanglante journée de Marignan, diſputée plutôt que gagnée par François I. ſur les Suiſſes, avoit été l'ouvrage des bandes Noires Allemandes, autant que des troupes Françaiſes.

Les journées de Pavie & de S. Quentin étoient encore des époques fatales à la réputation de la France. Henri IV. avoit eu le malheur de ne remporter des avantages mémorables que ſur ſa propre Nation. Sous Louis XIII. le Maréchal de Guébriant avoit eu de petits ſuccès ; mais toujours balancés par des pertes. Les grandes batailles, qui ébranlent les États, & qui reſtent à jamais dans la mémoire des hommes, n'avoient été données en ce tems que par Guſtave Adolphe.

Cette journée de Rocroy devint l'époque de la gloire Françaiſe, & de celle de Condé : il ſut vaincre & profiter de la victoire. Ses lettres à la Cour firent réſoudre le ſiége de Thionville, que le Cardinal de Richelieu n'avoit pas oſé hazarder ; & ſes Couriers revenus, trouverent tout préparé pour cette expédition.

Le Prince de Condé (*a*) paſſa à travers le Pays ennemi, trompa la vigilance du Général Beck, & prit enfin Thionville. De-là il courut mettre le ſiége devant Cirq, & s'en rendre maître. Il fit repaſ-

(*a*) 8 Août 1643.

ser le Rhin aux Allemans ; il le passa après eux ; il vint réparer les pertes & les défaites que les Français avoient essuyées sur ces frontiéres après la mort du Maréchal de Guébriant. Il trouva Fribourg pris, & le Général Mercy sous ses murs avec une armée supérieure encore à la sienne. Condé avoit sous lui deux Maréchaux de France, dont l'un étoit le Maréchal de Grammont, & l'autre ce Vicomte de Turenne, qui passoit déja pour un des plus habiles Capitaines de son tems, & qu'on osoit comparer au Maréchal de Guébriant.

Ce fut avec eux qu'il attaqua le camp de Mercy (*a*), retranché sur deux éminences. Le combat recommença trois fois, à trois jours différens. On dit que le Duc d'Enguien jetta son Bâton de Commandement dans les retranchemens des ennemis, & marcha pour le reprendre l'épée à la main à la tête du régiment de Conti. Il falloit peut-être des actions aussi hardies pour mener les troupes à des attaques si difficiles. Cette bataille de Fribourg, plus meurtriére que décisive, fut comptée pour la seconde victoire de ce Prince. Mercy décampa quatre jours après. Philisbourg & Mayence rendus, furent la preuve & le fruit de la victoire.

L'année suivante (*b* il livra bataille à Altenen dans les plaines de Norlingue. Grammont & Turenne commandoient encore sous ses ordres. Mercy & Glene étoient à la tête de l'armée Allemande. La victoire des Français fut plus complette, &

(*a*) 31 Août 1644. (*b*) 3 Août 1645.

non moins ſanglante qu'à Fribourg. Le Maréchal de Grammont fut fait priſonnier ; mais Glene fut pris, & Mercy fut tué. Ce Général compté entre les plus grands Capitaines, fut enterré dans le champ de bataille, & on mit ſur ſa tombe cette Inſcription Latine : *Sta, Viator, Heroïm calcas.* Arrête, voyageur, tu foules aux piés un Héros.

Le Prince aſſiégea enſuite Dunkerque (*a*) à la vûe de l'armée Eſpagnole, & il fut le premier qui donna cette Place à la France.

Tant de ſuccès & de ſervices, moins récompenſés que ſuſpects à la Cour, le faiſoient craindre du Miniſtére autant que des Ennemis. On le tira du théâtre de ſes conquêtes & de ſa gloire, & on l'envoya en Catalogne avec de mauvaiſes troupes mal payées ; il aſſiégea Lérida, & fut obligé de lever le ſiége. On l'accuſe dans quelques livres de fanfaronade, pour avoir ouvert la tranchée avec des violons (*b*). On ne ſavoit pas que c'étoit l'uſage en Eſpagne.

Bien-tôt les affaires chancelantes forcérent la Cour de rappeller Condé en Flandres. L'Archiduc Léopold, frere de l'Empereur, aſſiégeoit Lens en Artois. Condé rendu à ſes troupes qui avoient toûjours vaincu ſous lui, les mena droit à l'Archiduc. C'étoit pour la troiſiéme fois qu'il donnoit bataille avec le déſavantage du nombre. Il dit à ſes ſoldats ces ſeules paroles : *Amis, ſouvenez-vous de Rocroy.*

(*a*) 7 Octobre 1646.
(*b*) 1647.

de *Fribourg & de Norlingue*. Cette bataille de Lens mit le comble à sa gloire.

Il dégagea lui-même (*a*) le Maréchal de Grammont, qui plioit avec l'aîle gauche ; & prit le Général Beck. L'Archiduc se sauva à peine avec le Comte de Fuensaldagne. Les Impériaux & les Espagnols, qui composoient cette armée, furent dissipés ; ils perdirent plus de cent drapeaux, trente-huit piéces de canons ; ce qui étoit alors très-considérable. On leur fit cinq mille prisonniers ; on leur tua trois mille hommes, le reste déserta, & l'Archiduc demeura sans armée.

(*b*) Tandis que le Prince de Condé (*c*) comptoit ainsi les années de sa jeunesse par des victoires, & que le Duc d'Orléans frere de Louis XIII. avoit aussi soutenu la réputation d'un fils d'Henri IV. (*d*) & celle de la France, par la prise de Gravelines, par celle de Courtrai & de Mardik ; le Vicomte de Turenne avoit pris Landau, il avoit chassé les Espagnols de Trêve, & rétabli l'Electeur.

Il gagna avec les Suédois la bataille de Lavingen, celle de Sommerhausen (*e*), & contraignit le Duc de Baviere à sortir de ses Etats à l'âge de près de 80 ans.

Le Comte d'Harcourt prit Balaguier (*f*), & battit les Espagnols. Ils perdirent en Italie Portolongone.

(*a*) 20 Août 1648. (*b*) 1645.
(*c*) Son pere mort en 1646.
(*d*) Juillet 1644. Novembre 1644.
(*e*) Novembre 1647. (*f*) 1645.

Vingt vaiſſeaux (*a*) & vingt galeres de France, qui compoſoient preſque toute la Marine, rétablie par Richelieu, battirent la flotte Eſpagnole ſur la côte d'Italie.

Ce n'étoit pas tout, les armes Françaiſes avoient encore envahi la Lorraine ſur le Duc Charles IV. Prince guerrier, mais inconſtant, imprudent & malheureux, qui ſe vit à la fois dépouillé de ſon Etat par la France, & retenu priſonnier par les Eſpagnols.

Les Alliés de la France preſſoient la Puiſſance Autrichienne au Midi & au Nord.

Le Duc d'Albuquerque, (*b*) Général des Portugais, gagna contre l'Eſpagne la bataille de Badajox.

Torſtenſon (*c*) défit les Impériaux près de Tabor, & remporta une victoire complette.

Le Prince d'Orange, à la tête des Hollandais, pénétra juſques dans le Brabant.

Le Roi d'Eſpagne, battu de tous côtés, voyoit le Rouſſillon & la Catalogne entre les mains des Français. Naples révoltée contre lui (*d*), venoit de ſe donner au Duc de Guiſe, dernier Prince de cette Branche de la Maiſon, ſi féconde en hommes illuſtres & dangereux. Celui-ci qui ne paſſa que pour un avanturier audacieux, parce qu'il ne réuſſit pas, avoit eu du moins la gloire d'aborder ſeul dans une barque au milieu de la flotte d'Eſpagne, &

(*a*) 1646. (*b*) Mai 1644. (*c*) Mars 1645. (*d*) 1647.

de défendre Naples, ſans autre ſecours que ſon courage.

A voir tant de malheurs qui fondoient ſur la Maiſon d'Autriche, tant de victoires accumulées par les Français, & ſécondées des ſuccès de leurs Alliés, on croiroit que Vienne & Madrid n'attendoient que le moment d'ouvrir leurs portes, & que l'Empereur & le Roi d'Eſpagne étoient preſque ſans États; cependant cinq années de gloire à peine traverſées par quelque revers, ne produiſirent que très-peu d'avantages réels, beaucoup de ſang répandu, & nulle révolution. S'il y en eu une à craindre, ce fut pour la France; elle touchoit à ſa ruine au milieu de ces proſpérités apparentes.

CHAPITRE III.

Guerre Civile.

LA Reine Anne d'Autriche, Regente abſolue, avoit fait du Cardinal Mazarin, le maître de la France & le ſien. Il avoit ſur elle cet empire, qu'un homme adroit devoit avoir ſur une femme née avec aſſez de faibleſſe pour être dominée, & avec aſſez de fermeté pour perſiſter dans ſon choix.

Que cette Reine ait été déterminée à ce choix par ſon cœur ou par la politique, c'eſt ce qu'on n'a jamais ſçu, & ce que les plus clair-voyans tâchérent en vain de démêler. Mazarin uſa d'abord avec modération de ſa puiſſance. Il faudroit avoir vécu longtems avec un Miniſtre pour peindre ſon caractére, pour dire quel degré de courage ou de faibleſſe il avoit dans l'eſprit, à quel point il étoit ou prudent ou fourbe. Ainſi ſans vouloir deviner ce qu'étoit Mazarin, on dira ſeulement ce qu'il fit. Il affecta dans les commencemens de ſa grandeur, autant de ſimplicité que Richelieu avoit déployé de hauteur. Loin de prendre des Gardes & de marcher avec un faſte Royal, il eut d'abord le train le plus modeſte; il mit de l'affabilité & même de la molleſſe par tout où ſon Prédéceſſeur avoit fait paroître une fierté

fierté inflexible. La Reine vouloit faire aimer sa Régence & sa personne, de la Cour & des Peuples, & elle y réussissoit. Gaston, Duc d'Orléans, frere de Louis XIII. & le Prince de Condé, appuyoient son pouvoir, & n'avoient d'émulation que pour servir l'Etat.

Il falloit des impôts pour soutenir la guerre contre l'Espagne & contre l'Empire; on en établit quelques-uns, bien Modérés sans doute en comparaison de ce que nous avons payé depuis, & bien peu suffisans pour les besoins de la Monarchie.

Le Parlement (a), en possession de vérifier les Édits de ces Taxes, s'opposa vivement à l'Édit du Tarif; il acquit la confiance des peuples, par les contradictions dont il fatigua le Ministére.

Enfin, douze charges de Maîtres des Requêtes nouvellement créées, & environ quatre-vingt mille écus de gages des Compagnies Supérieures retenus, soulevérent toute la Robe, & avec la Robe tout Paris; ce qui feroit à peine aujourd'hui dans le Royaume la matiére d'une nouvelle, excita alors une guerre civile.

Broussel, Conseiller-Clerc de la Grand'Chambre, homme de nulle capacité, & qui n'avoit d'autre mérite que d'ouvrir toujours les avis contre la Cour, ayant été arrêté, le peuple en montra plus de douleur que la mort d'un bon Roi n'en a jamais causée. On vit renouveller les Barricades de la Ligue; le feu de la sédition parut allumé dans un inf-

(a) 1647.

sant, & difficile à éteindre. Il fut attisé par la main du Coadjuteur, depuis Cardinal de Retz. C'eſt le premier Evêque qui ait fait une guerre civile ſans avoir la Religion pour prétexte. Cet homme ſingulier s'eſt peint lui-même dans ſes Mémoires écrits avec un air de grandeur, une impétuoſité de génie, & une inégalité, qui ſont l'image de ſa conduite. C'étoit un homme qui du ſein de la débauche, & languiſſant encore des ſuites qu'elle entraîne, prêchoit le peuple, & s'en faiſoit idolâtrer. Il reſpiroit la faction & les complots; il avoit été à l'âge de vingt-trois ans l'ame d'une conſpiration contre la vie de Richelieu: il fut l'auteur des Barricades; il précipita le Parlement dans les cabales, & le peuple dans les ſéditions. Ce qui paraît ſurprenant, c'eſt que le Parlement entraîné par lui, leva l'étendard contre la Cour avant même d'être appuyé par aucun Prince.

Cette Compagnie depuis long-tems étoit regardée bien différemment par la Cour & par le Peuple. Si l'on en croyoit la voix de tous les Miniſtres & de la Cour, le Parlement de Paris étoit une Cour de Juſtice, faite pour juger les cauſes des Citoyens: il tenoit cette prérogative de la ſeule volonté des Rois; il n'avoit ſur les autres Parlemens du Royaume d'autre prééminence que celle de l'ancienneté, & d'un reſſort plus conſidérable; il n'étoit la Cour des Pairs que parce que la Cour réſidoit à Paris: il n'avoit pas plus de droit de faire des remontrances que les autres Corps, & ce droit étoit encore une

pure grace : il avoit succédé à ces Parlemens qui représentoient autrefois la Nation Françoise ; mais il n'avoit de ces anciennes Assemblées rien que le seul nom ; & pour preuve incontestable, c'est qu'en effet les États-Généraux étoient substitués à la place des Assemblées de la Nation, & le Parlement de Paris ne ressembloit pas plus aux Parlemens tenus par nos premiers Rois, qu'un Consul de Smyrne ou d'Alep ne ressemble à un Consul Romain.

Cette seule erreur de nom étoit le prétexte des prétentions ambitieuses d'une Compagnie d'hommes de Loi, qui tous, pour avoir acheté leurs Offices de Robe, pensoient tenir la place des Conquérans des Gaules, & des Seigneurs des Fiefs de la Couronne. Ce Corps en tous les tems avoit abusé du pouvoir que s'arroge nécessairement un premier Tribunal, toûjours subsistant dans une Capitale. Il avoit osé donner un Arrêt contre Charles VII. & le bannir du Royaume : il avoit commencé un procès criminel contre Henri III. il avoit en tous les tems résisté, autant qu'il l'avoit pû, à ses Souverains ; & dans cette Minorité de Louis XIV. sous le plus doux des Gouvernemens, & sous la plus indulgente des Reines, il vouloit faire la guerre civile à son Prince, à l'exemple de ce Parlement d'Angleterre, qui tenoit alors son Roi prisonnier, & qui lui fit trancher la tête. Tels étoient les discours & les pensées du cabinet.

Mais les Citoyens de Paris, & tout ce qui tenoit

à la Robe, voyoient dans le Parlement un Corps auguſte, qui avoit rendu la Juſtice avec une intégrité reſpectable, qui n'aimoit que le bien de l'État, & qui l'aimoit au péril de ſa fortune, qui bornoit ſon ambition à la gloire de réprimer l'ambition des Favoris, qui marchoit d'un pas égal entre le Roi & le Peuple; & ſans examiner l'origine de ſes droits & de ſon pouvoir, on lui ſuppoſoit les droits les plus ſacrés, & le pouvoir le plus inconteſtable, quand on le voyoit ſoutenir la cauſe du Peuple contre des Miniſtres déteſtés; on l'appelloit *le Pere de l'Etat*, & on faiſoit peu de différence entre le droit qui donne la Couronne aux Rois, & celui qui donnoit au Parlement le pouvoir de modérer les volontés des Rois.

Entre ces deux extrémités un milieu juſte étoit impoſſible à trouver; car enfin il n'y avoit de Loi bien reconnue, que celle de l'occaſion & du tems. Sous un Gouvernement rigoureux le Parlement n'étoit rien: il étoit tout ſous un Roi faible, & l'on pouvoit lui appliquer ce que dit M. de Guimené, quand cette Compagnie ſe plaignit ſous Louis XIII. d'avoir été précédée par les Députés de la Nobleſſe. *Meſſieurs, vous prendrez bien revanche dans la Minorité.*

On ne veut point répéter ici tout ce qui a été écrit ſur ces troubles, & copier des livres pour remettre ſous les yeux tant de détails alors ſi chers & ſi importans, & aujourd'hui preſque oubliés: mais on doit dire ce qui caractériſe l'eſprit de la

Nation, & moins ce qui appartient à toutes les guerres civiles, que ce qui distingue celle de la Fronde.

Deux pouvoirs établis chez les hommes, uniquement pour le maintien de la Paix, un Archevêque & un Parlement de Paris ayant commencé les troubles, le peuple crut tous ses emportemens justifiés. La Reine ne pouvoit paraître en public sans être outragée ; on ne l'appelloit que *Dame Anne ;* & si on y ajoutoit quelque titre, c'étoit un opprobre. Le peuple lui reprochoit avec fureur de sacrifier l'État à son amitié pour Mazarin ; & ce qu'il y avoit de plus insupportable, elle entendoit de tous côtés ces chansons & ces Vaudevilles, monumens de plaisanterie & de malignité, qui sembloient devoir éterniser le doute où l'on étoit de sa vertu.

Elle s'enfuit de Paris avec ses enfans (*a*), son Ministre, le Duc d'Orléans, frére de Louis XIII. le Grand Condé lui-même, & alla à S. Germain ; on fut obligé de mettre en gage chez des usuriers les pierreries de la Couronne. Le Roi manqua souvent du nécessaire. Les Pages de sa Chambre furent congédiés, parce qu'on n'avoit pas de quoi les nourrir. En ce tems-là même la tante de Louis XIV. fille de Henri le Grand, femme du Roi d'Angleterre, réfugiée à Paris, y étoit réduite aux dernières extrémités de la pauvreté ; & sa fille, depuis mariée au frére de Louis XIV. restoit au lit n'ayant pas de

(*a*) 6 Janvier 1649.

quoi se chauffer, sans que le peuple de Paris, entraîné de ses fureurs, fît seulement attention aux afflictions de tant de personnes Royales.

La Reine, les larmes aux yeux, pressa le Prince de Condé de servir de Protecteur au Roi. Le vainqueur de Rocroy, de Fribourg, de Lens & de Norlingue, ne put démentir tant de services passés : il fut flatté de l'honneur de défendre une Cour qu'il croyoit ingrate, contre la Fronde qui recherchoit son appui. Le Parlement eut donc le Grand Condé à combattre, & il osa soutenir la guerre.

Le Prince de Conti, frere du Grand Condé, aussi jaloux de son aîné, qu'incapable de l'égaler, le Duc de Longueville, le Duc de Beaufort, le Duc de Bouillon, animés par l'esprit remuant du Coadjuteur & avides de nouveautés, se flattant d'élever leur grandeur sur les ruines de l'Etat, & de faire servir à leurs desseins particuliers les mouvemens aveugles du Parlement, vinrent lui offrir leurs services. On nomma dans la Grand'Chambre les Généraux d'une armée qu'on n'avoit pas. Chacun se taxa pour lever des troupes : il y avoit vingt Conseillers pourvus de Charges nouvelles créées par le Cardinal de Richelieu. Leurs Confrères, par une petitesse d'esprit, dont toute société est susceptible, sembloient poursuivre sur eux la mémoire de Richelieu ; ils les accabloient de dégoûts, & ne les regardoient pas comme Membres du Parlement : il fallut qu'ils donnassent chacun 15000 liv. pour les frais de la guerre, & pour acheter la tolérance de leurs Confrères.

La Grand'Chambre, les Enquêtes, les Requêtes, la Chambre des Comptes, la Cour des Aides, qui avoient tant crié contre un impôt faible & nécessaire, qui n'alloit pas à cent mille écus, fournirent une somme de près de dix millions de notre monnoye d'aujourd'hui, pour la subversion de la Patrie. On leva douze mille hommes par Arrêt du Parlement : chaque porte cochére fournit un homme & un cheval. Cette cavalerie fut appellée *la Cavalerie des Portes-Cochéres*. Le Coadjuteur avoit un régiment à lui, qu'on nommoit le régiment de Corinthe, parce que le Coadjuteur étoit Archevêque titulaire de Corinthe.

Sans les noms de Roi de France, de Grand Condé, de capitale du Royaume, cette guerre de la Fronde eût été aussi ridicule que celle des Barberins ; on ne savoit pourquoi on étoit en armes. Le Prince de Condé assiégea cinq cens mille bourgeois avec huit mille soldats. Les Parisiens sortoient en campagne ornés de plumes & de rubans ; leurs évolutions étoient le sujet des plaisanteries des gens du métier. Ils fuyoient dès qu'ils rencontroient deux cens hommes de l'armée Royale. Tout se tournoit en raillerie ; le régiment de *Corinthe* ayant été battu par un petit parti, on appella cet échec, *la grammére aux Corinthiens*.

Ces vingt Conseillers, qui avoient fourni chacun quinze mille livres, n'eurent d'autres honneurs, que d'être appellés les *Quinze-vingts*.

Le Duc de Beaufort, l'Idole du peuple & l'inf-

trument dont on se servit pour le soulever, Prince populaire, mais d'un esprit borné, étoit publiquement l'objet des railleries de la Cour & de la Fronde même. On ne parloit jamais de lui, que sous le nom de Roi des Halles. Les troupes Parisiennes, qui sortoient de Paris & qui revenoient toujours battues, étoient reçuës avec des huées & des éclats de rire. On ne réparoit tous ces petits échecs que par des Couplets & des Epigrammes. Les cabarets, & les autres maisons de débauche, étoient les tentes où l'on tenoit les Conseils de Guerre, au milieu des plaisanteries, des chansons, & de la gayeté la plus dissolue. La licence étoit si effrenée, qu'une nuit les principaux Officiers de la Fronde ayant rencontré le S. Sacrement qu'on portoit dans les rues à un homme qu'on soupçonnoit d'être Mazarin, reconduisirent les Prêtres à coup de plat d'épée.

Enfin on vit le Coadjuteur, Archevêque de Paris, venir prendre séance au Parlement avec un poignard dans sa poche, dont on appercevoit la poignée, & on crioit : *Voilà le Bréviaire de notre Archevêque.*

Au milieu de tous ces troubles, la Noblesse s'assembla en Corps aux Augustins, nomma des Syndics, tint publiquement des séances réglées. On eût crû que c'étoit pour réformer l'Etat & pour rassembler les Etats-Généraux. C'étoit uniquement pour un tabouret, que la Reine avoit accordé à Madame de Pons ; peut-être n'y a-t'il jamais eu une preuve plus sensible de la legéreté des esprits qu'on reprochoit alors aux Français.

Les discordes civiles qui désoloient l'Angleterre, précisément en même-tems, servent bien à faire voir les caracteres des deux Nations. Les Anglais avoient mis dans leurs troubles civils un acharnement mélancolique & une fureur raisonnée : ils donnoient de sanglantes batailles ; le fer décidoit tout ; les échaffauts étoient dressés pour les vaincus ; leur Roi pris en combattant fut amené devant une Cour de Justice, interrogé sur l'abus qu'on lui reprochoit d'avoir fait de son pouvoir, condamné à perdre la tête, & exécuté devant tout son peuple, avec autant d'ordre & avec les mêmes formalités de Justice que si on avoit condamné un Citoyen criminel, sans que dans le cours de ces troubles horribles, Londres se fut ressenti un moment des calamités attachées aux guerres civiles.

Les Français au contraire se précipitoient dans les séditions, par caprice & en riant ; les femmes étoient à la tête des Factions, l'amour faisoit & rompoit les Cabales. (a) La Duchesse de Longueville engagea Turenne, à peine Maréchal de France, à faire révolter l'armée qu'il commandoit pour le Roi. Turenne n'y réussit pas : il quitta en fugitif l'armée dont il étoit Général, pour plaire à une femme qui se moquoit de sa passion : il devint de Général du Roi de France, Lieutenant de Don Estevan de Gamarre, avec lequel il fut battu à Rétel par les troupes Royales. On connaît ce Billet du Maréchal d'Hoquincourt à la Duchesse de Mont-

(a) 1649.

bazon : *Peronne eſt à la belle des belles.* On fait ces Vers du Duc de la Rochefoucault pour la Ducheſſe de Longueville, lorſqu'il reçut au combat de Saint Antoine un coup de mouſquet, qui lui fit perdre quelque-tems la vûe :

Pour mériter ſon cœur, pour plaire à ſes beaux yeux,
J'ai fait la guerre aux Rois ; je l'aurois faite aux Dieux.

La guerre finit & recommença à pluſieurs repriſes ; il n'y eut perſonne qui ne changeât ſouvent de parti. Le Prince de Condé ayant ramené dans Paris la Cour triomphante, ſe livra au plaiſir de la mépriſer après l'avoir défendue ; & ne trouvant pas qu'on lui donnât des récompenſes proportionnées à ſa gloire & à ſes ſervices, il fut le premier à tourner Mazarin en ridicule, à braver la Reine & à inſulter un Gouvernement qu'il dédaignoit. Il écrivit, à ce qu'on prétend, au Cardinal, *à l'illuſtriſſime Signor Faquino.* * Il lui dit un jour, *adieu Mars.* Il encouragea un Marquis de Jarſay à faire une déclaration d'amour à la Reine, & trouva mauvais qu'elle osât s'en offenſer. Il ſe ligua avec le Prince de Conti ſon frere, & le Duc de Longueville, qui abandonnérent le parti de la Fronde.

Le Coadjuteur, qui s'étoit déclaré l'implacable ennemi de Miniſtére, ſe réunit ſecretement avec la Cour pour avoir un Chapeau de Cardinal. & il ſacrifia le Prince de Condé au reſſentiment du Mi-

* Mot cruel au Premier Miniſtre, que ſon frere appelloit *Coglione.*

nistre. Enfin, ce Prince, qui avoit défendu l'Etat contre les Ennemis, & la Cour contre les Révoltés; Condé, au comble de la gloire, s'étant toujours conduit en Héros, & jamais en homme habile, se vit arrêté prisonnier avec le Prince de Conty & le Duc de Longueville. (a) Il eût pû gouverner l'Etat, s'il avoit seulement voulu plaire; mais il se contentoit d'être admiré. Le peuple de Paris, qui avoit fait des barricades pour un Conseiller-Clerc presque imbécile, fit des feux de joye lorsqu'on mena au Donjon de Vincennes le Défenseur & le Héros de la France.

Un an après, ces mêmes Frondeurs qui avoient vendu le Grand Condé & les Princes à la vengeance timide de Mazarin, forcérent la Reine à ouvrir leurs prisons & à chasser du Royaume son Premier Ministre. Condé revint aux acclamations de ce même peuple, qui l'avoit tant hai. Sa présence renouvella les cabales & les dissentions.

Le Royaume resta dans cette combustion encore quelques années. Le Gouvernement ne prit jamais que des conseils faibles & incertains: il sembloit devoir succomber: mais les Révoltés furent toujours désunis, & c'est ce qui sauva la Cour. Le Coadjuteur, tantôt ami, tantôt ennemi du Prince de Condé, suscita contre lui une partie du Parlement & du peuple: il osa en même-tems servir la Reine, en tenant tête à ce Prince, & l'outrager, en la forçant d'éloigner le Cardinal Mazarin, qui se retira

(a) Le 18 Janvier 1650.

à Cologne. La Reine par une contradiction trop ordinaire aux Gouvernemens faibles, fut obligée de recevoir à la fois ſes ſervices & ſes offenſes, & de nommer au Cardinalat ce même Coadjuteur, l'Auteur des Barricades, qui avoit contraint la Famille Royale à ſortir de la capitale & à l'aſſiéger.

CHAPITRE IV.

Suite de la Guerre Civile, jusqu'à la fin de la Rébellion en 1654.

ENfin Condé se résolut à une guerre,* qu'il eût dû commencer du tems de la Fronde, s'il avoit voulu être le maître de l'Etat, ou qu'il n'auroit dû jamais faire, s'il avoit été Citoyen. Il part de Paris, il va soulever la Guyenne, le Poitou & l'Anjou, & mendier contre la France le secours des Espagnols, dont il avoit été le fleau le plus terrible.

Rien ne marque mieux la manie de ce tems, & le déréglement, qui déterminoit toutes les démarches, que ce qui arriva alors à ce Prince. On lui envoya un Courier de Paris, avec des propositions qui devoient l'engager au retour & à la paix. Le Courier se trompa, & au lieu d'aller à Angerville, où étoit le Prince, il alla à *Angerville*. La lettre vint trop tard. Condé dit que s'il l'avoit reçûë plûtôt, il auroit accepté les propositions de paix; mais puisqu'il étoit déja assez loin de Paris, ce n'étoit pas la peine d'y retourner. Ainsi l'équivoque d'un Courier & le pur caprice de ce Prince, replongea la France dans la guerre civile.

* 1651.

Alors le Cardinal Mazarin * qui du fond de son exil à Cologne avoit gouverné la Cour, rentra dans le Royaume, moins en Ministre, qui revenoit reprendre son poste, qu'en Souverain qui se remettoit en possession de ses Etats; il étoit conduit par une petite armée de sept mille hommes levés à ses dépens; c'est-à-dire, avec l'argent du Royaume, qu'il s'étoit approprié.

On fait dire au Roi dans une Déclaration de ce tems-là, que le Cardinal avoit en effet levé ces troupes de son argent; ce qui doit confondre l'opinion de ceux qui ont écrit, qu'à sa première sortie du Royaume, Mazarin s'étoit trouvé dans l'indigence. Il donna le commandement de sa petite armée au Maréchal d'Hoquincourt. Tous les Officiers portoient des écharpes vertes; c'étoit la couleur des livrées du Cardinal. Chaque Parti avoit alors son écharpe. La blanche étoit celle du Roi, l'isabelle celle du Prince de Condé. Il étoit étonnant que le Cardinal Mazarin, qui avoit jusques alors affecté tant de modestie, eût la hardiesse de faire porter ses livrées à une armée, comme s'il avoit un parti différent de celui de son Maître; mais il ne put résister à cette vanité. La Reine l'approuva. Le Roi, déjà majeur, & son frére, vinrent au-devant lui.

Aux premières nouvelles de son retour, Gaston d'Orléans, frére de Louis XIII. qui avoit demandé l'éloignement du Cardinal, leva des troupes dans Paris, sans trop savoir à quoi elles seroient em-

* Décembre 1651.

ployées. Le Parlement renouvella ſes Arrêts ; il proſcrivit Mazarin, & mit ſa tête à prix. Il fallut chercher dans les Regiſtres, quel étoit le prix d'une tête ennemie du Royaume. On trouva que ſous Charles IX. on avoit promis par Arrêt cinquante mille écus à celui qui repréſenteroit l'Amiral Coligny mort ou vif. On crut très-ſérieuſement procéder en régle, en mettant ce meme prix à l'aſſaſſinat d'un Cardinal Premier Miniſtre. Cette proſcription ne donna à perſonne la tentation de mériter les cinquante mille écus, qui après tout n'euſſent point été payés. Chez une autre Nation & dans un autre tems, un tel Arrêt eut trouvé des exécuteurs ; mais il ne ſervit qu'à faire de nouvelles plaiſanteries. Les Blots & les Marigny, beaux eſprits, qui portoient la gayeté dans les tumultes de ces troubles, firent afficher dans Paris une répartition de cent cinquante mille livres ; tant pour qui couperoit le nez au Cardinal, tant pour une oreille, tant pour un œil, tant pour le faire eunuque. Ce ridicule fut tout l'effet de la proſcription. Le Cardinal, de ſon côté, n'employoit contre ſes ennemis, ni le poiſon, ni l'aſſaſſinat ; & malgré l'aigreur & la manie de tant de Partis & de tant de haines, on ne commit pas beaucoup de grands crimes. Les Chefs des Partis furent peu cruels, & les Peuples peu furieux, car ce n'étoit pas une guerre de Religion.

* L'eſprit de vertige qui régnoit en ce tems ; poſſéda ſi bien tout le Corps du Parlement de Pa-

* Décembre 1651.

ris, qu'après avoir solemnellement ordonné un assassinat dont on se moquoit, il rendit un Arrêt, par lequel plusieurs Conseillers devoient se transporter sur la frontiére pour informer contre l'armée du Cardinal Mazarin, c'est-à-dire, contre l'armée Royale.

Deux Conseillers furent assez imprudens pour aller, avec quelques païsans, faire rompre les ponts par où le Cardinal devoit passer : ils furent faits prisonniers par les troupes du Roi, relâchés avec indulgence, & moqués de tous les Partis.

Précisément dans le tems que cette Compagnie s'abandonnoit à ces extrémités contre le Ministre du Roi, elle déclaroit criminel de Leze-Majesté le Prince de Condé qui n'étoit armé que contre ce Ministre, & par un renversement d'esprit, que toutes les démarches précédentes rendent croyables, elle ordonna que ces nouvelles troupes de Gaston Duc d'Orléans, marcheroient contre Mazarin, & elle défendit en même tems qu'on prît aucuns deniers dans les recettes publiques pour les soudoïer.

On ne pouvoit attendre autre chose d'une Compagnie de Magistrats, qui jettée hors de sa sphere, & ne connaissant ni ses droits, ni son pouvoir réel; ni les affaires politiques, ni la guerre, s'assemblant & décidant en tumulte, prenoit des partis auxquels elle n'avoit pas pensé le jour d'auparavant, & dont elle-même s'étonnoit ensuite.

Le Parlement de Bordeaux servoit alors le Prince

ce de Condé, mais il tint une conduite plus uniforme, parce qu'étant plus éloigné de la Cour, il étoit moins agité par des factions oppofées.

Mais des objets plus conſidérables intéreſſoient toute la France.

Condé, ligué avec les Eſpagnols, étoit en campagne contre le Roi ; & Turenne ayant quitté ces mêmes Eſpagnols, avec leſquels il avoit été battu à Rétel, venoit de faire ſa paix avec la Cour, & commandoit l'armée Royale. L'épuiſement des Finances ne permettoit n'à l'un ni à l'autre des deux Partis d'avoir de grandes armées ; mais de petites ne décidoient pas moins du ſort de l'Etat. Il y a des tems où cent mille hommes en campagne, peuvent à peine prendre deux Villes : Il y en a d'autres où une bataille entre ſept ou huit mille hommes peut renverſer un Trône ou l'affermir.

Louis XIV. élevé dans l'adverſité, alloit avec ſa mere, ſon frére, & le Cardinal Mazarin, de Province en Province, n'ayant pas autant de troupes autour de ſa perſonne, à beaucoup près, qu'il en eut depuis en tems de paix pour ſa ſeule garde. Cinq à ſix mille hommes, les uns envoyés d'Eſpagne, les autres levés par les Partiſans du Prince de Condé, le pourſuivoient au cœur de ſon Royaume.

Le Prince de Condé couroit cependant de Bordeaux à Montauban, prenoit des Villes, & groſſiſſoit par-tout ſon Parti.

Toute l'eſpérance de la Cour étoit dans le Maréchal de Turenne. L'armée Royale ſe trouva auprès

de Gien sur la Loire. Celle du Prince de Condé étoit à quelques lieuës sous les ordres du Duc de Nemours & du Duc de Beaufort. Les divisions de ces deux Généraux alloient être funestes aux Partis du Prince. Le Duc de Beaufort étoit incapable du moindre commandement. Le Duc de Nemours passoit pour être plus brave & plus aimable qu'habile. Tous deux ensemble ruinoient leur armée. Les soldats savoient que le Grand Condé étoit à cent lieuës de-là & se croyoient perdus, lorsqu'au milieu de la nuit un Courier se présenta dans la forêt d'Orléans devant les grandes Gardes. Les sentinelles reconnurent dans ce Courier le Prince de Condé lui-même, qui venoit d'Agen à travers mille avantures, & toujours déguisé, se mettre à la tête de son armée.

Sa présence faisoit beaucoup, & cette arrivée imprévûë encore davantage. Il savoit que tout ce qui est soudain & inespéré transporte les hommes. Il profita à l'instant de la confiance & de l'audace qu'il venoit d'inspirer. Le grand talent de ce Prince dans la guerre étoit de prendre en un instant les résolutions les plus hardies & de les exécuter avec non moins de prudence que de promptitude.

* L'Armée Royale étoit séparée en deux Corps. Condé fondit sur celui qui étoit à Blenau, commandé par le Maréchal d'Hoquincourt, & ce corps fut dissipé en même-tems qu'attaqué. Turenne n'en put être averti. Le Cardinal Mazarin effrayé, ou-

* Avril 1652.

mit à Gien au milieu de la nuit réveiller le Roi qui dormoit, pour lui apprendre cette nouvelle. Sa petite Cour fut consternée ; on proposa de sauver le Roi par la fuite, & de le conduire secrettement à Bourges. Le Prince de Condé victorieux, approchoit de Gien, la désolation & la crainte augmentoient. Turenne par sa fermeté rassura les esprits, & sauva la Cour par son habileté : il fit, avec le peu qui lui restoit de troupes, des mouvemens si heureux, profita si bien du terrein & du tems, qu'il empêcha Condé de poursuivre son avantage. Il fut difficile alors de décider lequel avoit acquis plus d'honneur, ou de Condé victorieux, ou de Turenne, qui lui avoit arraché le prix de sa victoire. Il est vrai que dans ce combat de Blenau, si long-tems célèbre en France, il n'y avoit pas eu quatre cens hommes de tués ; mais le Prince de Condé n'en fut pas moins sur le point de se rendre maître de toute la Famille Royale, & d'avoir entre ses mains son ennemi, le Cardinal Mazarin. On ne pouvoit guéres voir un plus petit combat, de plus grands intérêts & un danger plus pressant.

Condé, qui ne se flattoit pas de surprendre Turenne, comme il avoit surpris d'Hoquincourt, fit marcher son armée vers Paris : il se hâta d'aller dans cette ville jouir de sa gloire, & des dispositions favorables d'un peuple aveugle. L'admiration qu'on avoit pour ce dernier combat, dont on exagéroit encore toutes les circonstances, la haine qu'on portoit à Mazarin, le nom & la présence du grand Condé,

ſembloient d'abord le rendre maître abſolu de la capitale. Mais dans le fond tous les eſprits étoient diviſés ; chaque Parti étoit ſubdiviſé en Factions, comme il arrive dans tous les troubles. Le Coadjuteur, devenu Cardinal de Retz, raccommodé en apparence avec la Cour, qui le craignoit, & dont il ſe défioit, n'étoit plus le maître du peuple, & ne jouoit plus le principal rôle. Il gouvernoit le Duc d'Orléans, & étoit oppoſé à Condé. Le Parlement flottoit entre la Cour, le Duc d'Orléans, & le Prince, quoique tout le monde s'accordât à crier contre Mazarin ; chacun ménageoit en ſecret des intérêts particuliers ; le peuple étoit une mer orageuſe, dont les vagues étoient pouſſées au haſard par tant de vents contraires.

On ne voyoit que négociations entre les Chefs des Partis, députations du Parlement, Aſſemblées de Chambres, ſéditions dans la populace, gens de guerre dans la campagne. Le Prince avoit appellé les Eſpagnols à ſon ſecours. Charles IV. ce Duc de Lorraine chaſſé de ſes Etats, & à qui il reſtoit pour tous biens une armée de huit mille hommes, qu'il vendoit tous les ans au Roi d'Eſpagne, vint auprès de Paris avec cette armée. Le Cardinal Mazarin lui offrit plus d'argent pour s'en retourner, que le Parti de Condé ne lui en avoit donné pour venir. Le Duc de Lorraine quitta bien-tôt la France après l'avoir déſolée ſur ſon paſſage, emportant l'argent des deux Partis.

Condé reſta donc dans Paris avec un pouvoir qui

diminua tous les jours, & une armée plus faible encore. Turenne mena le Roi & sa Cour vers Paris. Le Roi à l'âge de quinze ans vit de la hauteur de Charonne la bataille de Saint Antoine, où ces deux Généraux firent avec si peu de troupes de si grandes choses, que la réputation de l'un & de l'autre, qui sembloit ne pouvoir plus croître, en fut augmentée.

Le Prince de Condé, avec un petit nombre de Seigneurs de son Parti, suivi de peu de soldats, soutint & repoussa l'effort de l'armée Royale. Le Roi regardoit ce combat du haut d'une éminence avec Mazarin. Le Duc d'Orléans, incertain du parti qu'il devoit prendre, restoit dans son Palais du Luxembourg. Le Cardinal de Retz étoit cantonné dans son Archevêché. Le Parlement attendoit l'issue de la bataille pour donner quelque Arrêt. Le peuple, qui craignoit alors également, & les troupes du Roi & celles de M. le Prince, avoit fermé les portes de la ville, & ne laissoit plus entrer ni sortir personne, (a) pendant que ce qu'il y avoit de plus grand en France s'acharnoit au combat & versoit son sang dans le Fauxbourg. Ce fut-là que le Duc de la Rochefoucault, si illustre par son courage & par son esprit, reçut un coup au-dessous des yeux, qui lui fit perdre la vûe pour quelque-temps. On ne voyoit que jeunes Seigneurs tués, ou blessés, qu'on rapportoit à la Porte Saint Antoine, qui ne s'ouvroit point.

(a) Juillet 1652.

Enfin Mademoiselle, fille de Gaston, prenant le parti de Condé, que son pere n'osa secourir, fit ouvrir les portes aux blessés, & eut la hardiesse de faire tirer sur les troupes du Roi le canon de la Bastille. L'armée Royale se retira, Condé n'acquit que de la gloire; mais Mademoiselle se perdit pour jamais dans l'esprit du Roi son cousin par cette action violente; & le Cardinal Mazarin, qui savoit l'extrême envie qu'avoit Mademoiselle d'épouser une Tête Couronnée, dit alors: *Ce canon-là vient de tuer son mari.*

La plûpart de nos Historiens n'étalent à leurs lecteurs que ces combats & ces prodiges de courage & de politique; mais qui sauroit quels ressorts honteux il falloit faire jouer, dans quelles misères on étoit obligé de plonger les peuples, & à quelles bassesses on étoit réduit, verroit la gloire des Héros de ce tems-là avec plus de pitié que d'admiration. On en peut juger par les seuls traits que rapporte Gourville, homme attaché à M. le Prince. Il avoue que lui-même, pour lui procurer de l'argent, vola celui d'une recette, & qu'il alla prendre dans son logis un Directeur des Postes à qui il fit payer une rançon; & il rapporte ces violences comme des choses ordinaires.

Après le sanglant & inutile combat de Saint Antoine, le Roi ne put rentrer dans Paris, & le Prince n'y put demeurer long-tems. Une émotion populaire, & le meurtre de plusieurs Citoyens dont on le crut l'auteur, le rendirent odieux au peuple.

Cependant il avoit encore sa brigue au Parlement. Ce Corps, peu intimidé alors par une Cour errante, & chassée en quelque façon de la capitale, (*a*) pressée par les cabales du Duc d'Orléans & du Prince, déclara par Arrêt le Duc d'Orléans Lieutenant-Général du Royaume, & Condé, Généralissime de ses Armées. La Cour irritée, ordonna au Parlement de se transférer à Pontoise; quelques Conseillers obéirent. On vit ainsi deux Parlemens, qui se contestoient l'un à l'autre leur autorité, qui donnoient des Arrêts contraires, & qui par-là se feroient rendus le mépris du peuple, s'ils ne s'étoient toujours accordés à demander l'expulsion de Mazarin, tant la haine contre ce Ministre sembloit alors le devoir essentiel d'un Français.

Il ne se trouva dans ce tems aucun Parti qui ne fut faible; celui de la Cour l'étoit autant que les autres; l'argent & les forces manquoient à tous; les Factions se multiplioient; les combats n'avoient produit de chaque côté que des pertes & des regrets. La Cour se vit obligée de sacrifier encore Mazarin, que tout le monde appelloit la cause des troubles, & qui n'en étoit que le prétexte. Il sortit une seconde fois du Royaume; (*b*) pour surcroît de honte, il fallut que le Roi donnât une Déclaration publique par laquelle il renvoyoit son Ministre, en vantant ses services, & en se plaignant de son exil.

Charles I. Roi d'Angleterre, venoit de se mettre

(*a*) 20 Juillet 1652. (*b*) 12 Août 1652.

la tête sur un échafaut, pour avoir dans le commencement des troubles abandonné le sang de Straford son Premier Ministre, à son Parlement. Louis XIV. au contraire devint le maître paisible de son Royaume en souffrant l'exil de Mazarin. Ainsi les mêmes faiblesses eurent des succès bien différens. Le Roi d'Angleterre, en abandonnant son favori, enhardit un peuple qui respiroit la guerre & qui haïssoit les Rois: Louis XIV. (ou plûtôt la Reine Mere) en renvoyant le Cardinal, ôta tout prétexte de révolte à un peuple las de la guerre, & qui aimoit la Royauté.

Le Cardinal à peine parti pour aller à Bouillon, lieu de sa nouvelle retraite, les Citoyens de Paris, de leur seul mouvement, députérent au Roi pour le supplier de revenir dans sa capitale. Il y rentra, & tout y fut si paisible, qu'il eût été difficile d'imaginer que quelques jours auparavant tout avoit été dans la confusion. Gaston d'Orléans, malheureux dans ses entrepriſes, qu'il ne sçut jamais soutenir, fut relégué à Blois, où il passa le reste de sa vie dans le repentir, & il fut le deuxiéme fils de Henri le Grand qui mourut sans beaucoup de gloire. Le Cardinal de Retz, peut-être aussi imprudent que sublime & audacieux, fut arrêté dans le Louvre; & après avoir été conduit de prison en prison, il mena long-tems une vie errante, qu'il finit enfin dans la retraite, où il acquit des vertus que son grand courage n'avoit pû connaître dans les agitations de sa fortune.

Quelques

Quelques Conseillers qui avoient le plus abusé de leur ministére, payérent leurs démarches par l'exil; les autres se renfermérent dans les bornes de la Magistrature, & quelques-uns s'attachérent à leur devoir par une gratification annuelle de cinq cens écus, que Fouquet, Procureur-Général & Surintendant des Finances leur fit donner sous main. *

Le Prince de Condé cependant abandonné en France de presque tous ses Partisans, & mal secouru des Espagnols, continuoit sur les frontiéres de la Champagne une guerre malheureuse. Il restoit encore des Factions dans Bordeaux; mais elles furent bien-tôt appaisées.

Ce calme du Royaume (a) étoit l'effet du bannissement du Cardinal Mazarin: cependant à peine fut-il chassé par le cri général des Français, & par une Déclaration du Roi, que le Roi le fit revenir. Il fut étonné de rentrer dans Paris, tout-puissant & tranquile. Louis XIV. le reçut comme un pere, & le peuple comme un maître. On lui fit un festin à l'Hôtel-de-Ville au milieu des acclamations des Citoyens: il jetta de l'argent à la populace; mais on dit que dans la joye d'un si heureux changement, il marqua du mépris pour notre inconstance. Le Parlement, après avoir mis sa tête à prix, comme celle d'un voleur public, le complimenta par Députés; & ce même Parlement peu de tems après

* Mémoires de Gourville.

(a) Mars 1653.

les Français joints aux Suédois devinrent Législateurs. Cette gloire de la France étoit au moins en partie duë aux armes de la Suéde ; Gustave Adolphe avoit commencé d'ébranler l'Empire. Ses Généraux avoient encore poussé assez loin leurs conquêtes sous le Gouvernement de sa fille Christine. Son Général Vrangel étoit prêt d'entrer en Autriche. Le Comte de Konigsmark étoit maître de la moitié de la Ville de Prague, & assiégeoit l'autre lors que cette Paix fut conclue. Pour accabler ainsi l'Empereur, il n'en coûta guéres à la France qu'un million par an donné aux Suédois.

Aussi la Suéde obtint par ces Traités de plus grands avantages que la France ; elle eut la Poméranie, beaucoup de Places, & de l'argent. Elle força l'Empereur de faire passer entre les mains des Luthériens des Bénéfices qui appartenoient aux Catholiques Romains. Rome cria à l'impiété, & dit que la cause de Dieu étoit trahie. Les Protestans se vantérent qu'ils avoient sanctifié l'ouvrage de la paix, en dépouillant des Papistes. L'intérêt seul fit parler tout le monde.

L'Espagne n'entra point dans cette paix, & avec assez de raison ; car voyant la France plongée dans les guerres civiles, le Ministre Espagnol espéra profiter de nos divisions. Les troupes Allemandes licentiées devinrent aux Espagnols un nouveau secours. L'Empereur depuis la paix de Munster fit passer en Flandres en quatre ans de tems près de trente mille hommes. C'étoit une violation mani-

feſte des Traités; mais ils ne ſont jamais exécutés autrement.

Les Miniſtres de Madrid eurent dans ce Traité de Weſtphalie l'adreſſe de faire une paix particuliére avec la Hollande, la Monarchie Eſpagnole fut enfin trop heureuſe de n'avoir plus pour ennemis & de reconnaître pour Souverains ceux qu'elle avoit traité ſi long-tems de Rebelles indignes de pardon. Ces Républicains augmentérent leurs richeſſes, & affermirent leur grandeur & leur tranquillité, en traitant avec l'Eſpagne, ſans rompre avec la France.

Ils étoient ſi puiſſans, que dans une guerre qu'ils (a) eurent quelque-tems avec l'Angleterre, ils mirent en mer cent Vaiſſeaux de ligne, & la victoire demeura ſouvent indéciſe entre Black l'Amiral Anglais, & Tromp l'Amiral d'Hollande, qui étoient tous deux ſur mer ce que les Condés & les Turennes étoient ſur terre. La France n'avoit pas en ce tems dix vaiſſeaux de cinquante piéces de canon qu'elle put mettre en mer; ſa Marine s'anéantiſſoit de jour en jour.

Louis XIV. ſe trouva donc en 1653 maître abſolu d'un Royaume, encore ébranlé des ſecouſſes qu'il avoit reçues, rempli de déſordres en tout genre d'adminiſtration, mais plein de reſſources; n'ayant aucun Allié, excepté la Savoye, pour faire une guerre offenſive, & n'ayant plus d'ennemis étrangers que l'Eſpagne, qui étoit alors en plus mauvais état que la France. Tous les Français qui

(a) 1653.

avoient fait la guerre civile étoient soumis, hors le Prince de Condé & quelques-uns de ses Partisans, dont un ou deux lui étoient demeurés fidèles, par amitié & par grandeur d'ame, comme le Comte de Coligny, & Bouteville, & les autres, parce que la Cour ne voulut pas les acheter assez chérement.

Condé devenu Général des Armées Espagnoles, ne put relever un Parti qu'il avoit affaibli lui-même par la destruction de leur infanterie aux journées de Rocroy & de Lens. Il combattoit avec des troupes nouvelles, dont il n'étoit pas le maître, contre les vieux régimens Français, qui avoient appris à vaincre sous lui, & qui étoient commandés par Turenne.

Le sort de Turenne & de Condé fut d'être toûjours vainqueurs, quand ils combattirent ensemble à la tête des Français, & d'être battus, quand ils commanderent les Espagnols. Turenne avoit à peine sauvé les débris de l'armée d'Espagne à la bataille de Rétel, lorsque de Général du Roi de France, il s'étoit fait le Lieutenant de Don Estevan de Gamarre.

Le Prince de Condé eut le même sort devant Arras. L'Archiduc & lui assiégeoient cette Ville. Turenne les affiégea dans leur camp (*a*), & força leurs lignes; les troupes de l'Archiduc furent mises en fuite. Condé avec deux régimens de Français & de Lorrains soutint seul les efforts de l'armée de Turenne; & tandis que l'Archiduc fuyoit, il battit le

(*a*) 25 Août 1654.

Maréchal d'Hoquincourt, il repoussa le Maréchal de la Ferté, & se retira victorieux en couvrant la retraite des Espagnols vaincus.

Aussi le Roi d'Espagne lui écrivit ces propres paroles : *J'ai su que tout étoit perdu, & que vous avez tout conservé.*

Il est difficile de dire ce qui fait perdre ou gagner les batailles ; mais il est certain que Condé étoit un des grands hommes de guerre qui eussent jamais paru, & que l'Archiduc & son Conseil ne voulurent rien faire à cette journée de ce que Condé avoit proposé.

Arras sauvé, les lignes forcées, & l'Archiduc mis en fuite, comblerent Turenne de gloire, & on observa que dans la lettre écrite au nom du Roi au Parlement (*a*) sur cette victoire, on y attribua le succès de toute la campagne au Cardinal Mazarin ; & qu'on ne fit pas même mention du nom de Turenne. Le Cardinal s'étoit trouvé en effet à quelques lieues d'Arras avec le Roi. Il étoit même entré dans le camp au siége de Stenay, que Turenne avoit pris avant de secourir Arras. On avoit tenu devant le Cardinal des conseils de guerre. Sur ce fondement il s'attribua l'honneur des événemens, & cette vanité lui donna un ridicule que toute l'autorité du Ministére ne put effacer.

Le Roi ne se trouva point à la bataille d'Arras, & auroit pu y être : il étoit allé à la tranchée au siége de Stenay ; mais le Cardinal Mazarin ne vou-

(*a*) Datée de Vincennes du 11 Septembre 1654.

lut pas qu'il exposât davantage sa personne, à laquelle le repos de l'Etat & la puissance du Ministre sembloient attachés.

D'un côté, Mazarin maître absolu de la France & du jeune Roi; de l'autre, Don Louis de Haro, qui gouvernoit l'Espagne & Philippes IV. continuoient sous le nom de leurs Maîtres cette guerre peu vivement soutenue. Il n'étoit pas encore question dans le monde du nom de Louis XIV. & jamais on n'avoit parlé du Roi d'Espagne. Il n'y avoit alors aucune Tête Couronnée en Europe qui eut une gloire personnelle. La seule Christine, Reine de Suéde, gouvernoit par elle-même, & soutenoit l'honneur du Trône, abandonné, ou flétri, ou inconnu dans les autres Etats.

Charles II. Roi d'Angleterre, fugitif en France avec sa mere & son frére, y traînoit ses malheurs & ses espérances. Un simple Citoyen avoit subjugué l'Angleterre, l'Ecosse & l'Irlande, l'épée & la Bible à la main, & le masque du fanatisme sur le visage. Cromwel, cet Usurpateur digne de régner, avoit pris le nom de Protecteur, & non celui de Roi; parce que les Anglais savoient jusqu'où les droits de leurs Rois devoient s'étendre, & ne connaissoient pas quelles étoient les bornes de l'autorité d'un Protecteur.

Il affermit son pouvoir en sachant le réprimer à propos: il n'entreprit point sur les priviléges, dont le peuple étoit jaloux; il ne logea jamais de gens de guerre dans la Cité de Londres; il ne mit

aucun impôt dont on pût murmurer ; il n'offensa point les yeux par trop de faste ; il ne se permit aucun plaisir ; il n'accumula point de trésors ; il eut soin que la Justice fut observée avec cette impartialité impitoyable, qui ne distingue point les grands des petits.

Le frére de Pantaleonsa, Ambassadeur de Portugal en Angleterre, ayant cru que sa licence seroit impunie, parce que la personne de son frére étoit sacrée, insulta des Citoyens de Londres, & en fit assassiner un pour se venger de la résistance des autres ; il fut condamné à être pendu. Cromwel qui pouvoit lui faire grace, le laissa exécuter, & signa le lendemain un Traité avec l'Ambassadeur.

Jamais le commerce ne fut si libre ni si florissant ; jamais l'Angleterre n'avoit été si riche. Ses flottes victorieuses faisoient respecter son nom dans toutes les mers, tandis que Mazarin, uniquement occupé de dominer & de s'enrichir, laissoit languir dans la France la Justice, le Commerce, la Marine, & même les Finances. Maître de la France, comme Cromwel de l'Angleterre, après une guerre civile, il eut pû faire pour le Pays qu'il gouvernoit, ce que Cromwel avoit fait pour le sien ; mais il étoit étranger, & l'ame de Mazarin qui n'avoit pas la barbarie de celle de Cromwel, n'en avoit pas aussi la grandeur.

Toutes les Nations de l'Europe, qui avoient négligé l'alliance de l'Angleterre sous Jacques I. & sous Charles, la briguérent sous le Protecteur. La

Reine Chriſtine elle-même, quoiqu'elle eut détesté le meurtre de Charles I. entra dans l'alliance d'un Tyran qu'elle eſtimoit.

Mazarin & Don Louis de Haro prodiguérent à l'envi leur politique pour s'unir avec le Protecteur. Il goûta quelque-tems la ſatisfaction de ſe voir courtiſé par les deux plus puiſſans Royaumes de la Chrétienneté.

Le Miniſtre Eſpagnol lui offroit de l'aider à prendre Calais ; Mazarin lui propoſoit d'aſſiéger Dunkerque, & de lui remettre cette Ville. Cromwel avoit à choiſir entre les clefs de la France, & celle de la Flandres ; il fut beaucoup ſollicité auſſi par Condé ; mais il ne voulut point négocier avec un Prince, qui n'avoit plus pour lui que ſon nom, & qui étoit ſans Parti en France, & ſans pouvoir chez les Eſpagnols.

Le Protecteur ſe détermina pour la France ; mais ſans faire de Traité particulier, & ſans partager des conquêtes d'avance ; il voulut illuſtrer ſon uſurpation par de plus grandes entrepriſes. Son deſſein étoit d'enlever l'Amérique aux Eſpagnols ; mais ils furent avertis à tems, les Amiraux de Cromwel leur prirent du moins la Jamaïque (*a*), Province que les Anglais poſſédent encore, & qui aſſurent leur commerce dans le Nouveau Monde. Ce ne fut qu'après l'expédition de la Jamaïque que Cromwel ſigna ſon Traité avec le Roi de France ; mais ſans faire encore mention de Dunkerque. Le Protecteur

(*a*) Mai 1655.

traita d'égal à égal ; il força le Roi à lui donner le titre de Frére. Son Secrétaire signa avant le Plénipotentiaire de France dans la minute du Traité, qui resta en Angleterre ; mais il traita véritablement en Supérieur (a), en obligeant le Roi de France de faire sortir de ses Etats Charles II. & le Duc d'Yorck, petit-fils d'Henri IV. à qui la France devoit un azile.

Tandis que Mazarin faisoit ce Traité, Charles II. lui demandoit une de ses niéces en mariage.

Le mauvais état de ses affaires, qui obligeoit ce Prince à cette démarche, fut ce qui lui attira un refus. On a même soupçonné le Cardinal d'avoir voulu marier au fils de Cromwel celle qu'il refusoit au Roi d'Angleterre. Ce qui est sûr, c'est que lorsqu'il vit ensuite le chemin du Trône moins fermé à Charles II. il voulut renouer ce mariage ; mais il fut refusé à son tour.

La mere de ces deux Princes, Henriette de France, fille de Henri le Grand, demeurée en France sans secours, fut réduite à conjurer le Cardinal d'obtenir au moins de Cromwel qu'on lui payât son douaire. C'étoit le comble des humiliations les plus douloureuses, que de demander une subsistance à celui qui avoit versé le sang de son mari sur un échaffaut. Mazarin fit de foibles instances en Angleterre au nom de cette Reine, & lui annonça qu'il n'avoit rien obtenu. Elle resta à Paris dans la pauvreté, & dans la honte d'avoir imploré la pitié

(a) 8 Novembre 1655.

de Cromwel, tandis que ſes enfans alloient dans l'armée de Condé & de Don Juan d'Autriche apprendre le métier de la guerre contre la France qui les abandonnoit.

Les enfans de Charles I. chaſſés de France ſe refugiérent en Eſpagne. Les Miniſtres Eſpagnols éclatérent dans toutes les Cours, & ſur-tout à Rome de vive voix, & par écrit contre un Cardinal, qui ſacrifioit, diſoient-ils, les Loix Divines & humaines, l'honneur & la Religion, au meurtrier d'un Roi, & qui chaſſoit de France Charles II. & le Duc d'Yorck, couſins de Louis XIV. pour plaire au bourreau de leur pere. Pour toute réponſe aux cris de ces Eſpagnols, on produiſit les offres qu'ils avoient faites eux-mêmes au Protecteur.

La guerre continuoit toûjours en Flandres avec des ſuccès divers. Turenne ayant aſſiégé Valenciennes, avec le Maréchal de la Ferté, éprouva le même revers que Condé avoit eſſuyé devant Arras. Le Prince, * ſecondé alors de Don Juan d'Autriche, plus digne de combattre à ſes côtés, que n'étoit l'Archiduc, força les lignes du Maréchal de la Ferté, le prit priſonnier, & délivra Valenciennes. Turenne fit ce que Condé avoit fait dans une déroute pareille. Il ſauva l'armée battuë, & fit tête par tout à l'ennemi; il alla même un mois après aſſiéger & prendre la Capelle. C'étoit peut-être la premiere fois qu'une armée battue avoit oſé faire un ſiége.

* 17. Juillet 1656.

Cette démarche de Turenne si estimée, après laquelle la Capelle fut prise, fut éclipsée par une marche plus belle encore du Prince de Condé. Turenne assiégeoit à peine Cambray, que Condé, suivi de deux mille chevaux, perça à travers l'armée * des assiégeans, & ayant renversé tout ce qui vouloit l'arrêter, il se jetta dans la Ville. Les Citoyens reçurent à genoux leur Libérateur. Ainsi ces deux hommes opposés l'un à l'autre, déployoient les ressources de leur génie. On les admiroit dans leurs retraites, comme dans leurs victoires, dans leur conduite & dans leurs fautes mêmes, qu'ils savoient toujours réparer. Leurs talens arrêtoient tour-à-tour les progrès de l'une & de l'autre Monarchie; mais le désordre des Finances en Espagne & en France, étoit encore un plus grand obstacle à leurs succès.

* 30. May 1656.

LETTRE
DE
Mr. DE VOLTAIRE,
SUR SON
ESSAI DU SIÉCLE
DE
LOUIS XIV.

A Mylord Harvey, Garde du Sceau Privé d'Angleterre.

NE jugez point, je vous prie, Mylord, de mon Essai sur le Siécle de Louis XIV. par les deux Chapitres imprimés en Hollande, avec tant de fautes, qui rendent mon ouvrage méconnaissable & inintelligible. Si la Traduction Anglaise s'est faite sur cette copie informe, le Traducteur est di-

gne de faire une Verſion de l'Apocalipſe; mais ſurtout ſoyez un peu moins fâché contre moi, de ce que j'appelle le dernier ſiécle, le Siécle de Louis XIV. Je ſçai bien que Louis XIV. n'a eu l'honneur d'être ni le Maître ni le Bienfaiteur d'un Boyle, d'un Newton, d'un Halley, d'un Addiſſon, d'un Dryden; mais dans le ſiécle que l'on nomme, le Siécle de Léon X. ce Léon X. avoit-il tout fait? N'y avoit-il pas d'autres Princes qui contribuérent à polir & à éclairer le genre-humain? Cependant le nom de Léon X. a prévalu, parce qu'il encouragea les arts plus qu'aucun autre. Eh! quel Roi a donc en cela rendu plus de ſervices à l'humanité que Louis XIV? Quel Roi a répandu plus de bienfaits, marqué plus de goût, s'eſt ſignalé par de plus beaux établiſſemens? Il n'a pas fait tout ce qu'il pouvoit faire, ſans doute, parce qu'il étoit homme: mais il a fait plus qu'aucun autre, parce qu'il étoit grand homme. Ma plus forte raiſon pour l'eſtimer beaucoup, c'eſt qu'avec des fautes connues, il a plus de réputation qu'aucun de ſes Contemporains: c'eſt que malgré un million d'hommes dont il a privé la France, & qui ont été intéreſſés à le décrier, toute l'Europe l'eſtime & le met au rang des plus grands & des meilleurs Monarques.

Nommez-moi donc un Souverain qui ait attiré chez lui plus d'Etrangers habiles, & qui ait plus encouragé le mérite dans ſes ſujets. Soixante Sçavans

de l'Europe reçurent de lui des récompenses, étonnés d'en être connus.

Quoique le Roi ne soit pas votre Souverain, leur écrivoit M. Colbert, *il veut être votre Bienfaiteur; il m'a commandé de vous envoyer la Lettre de Charge cy-jointe comme un gage de son estime.* Un Bohémien, un Danois reçoivent de ces lettres datées de Versailles. Guillemini bâtit une maison à Florence des bienfaits de Louis XIV. il mit le nom de ce Roi sur le frontispice; & vous ne voulez pas qu'il soit à la tête du siécle dont je parle.

Ce qu'il a fait dans son Royaume doit servir à jamais d'exemple. Il chargea de l'éducation de son fils & de son petit-fils les plus éloquens & les plus savans hommes de l'Europe. Il eut l'attention de placer trois enfans de Pierre Corneille, deux dans les troupes, & l'un dans l'Eglise; il excita le mérite naissant de Racine par un présent considérable pour un jeune homme inconnu & sans bien; & quand ce génie se fut perfectionné, ces talens qui souvent font l'exclusion de la fortune, firent la sienne: il eut plus que de la fortune, la faveur, & quelquefois la familiarité d'un Maître, dont un regard étoit un bienfait; il étoit en 1688. & 1689. des ces voyages de Marly, tant brigués par les Courtisans; il couchoit dans la chambre du Roi pendant ses maladies, & lui disoit ces chefs-d'œuvres d'éloquence

quence & de Poëſie qui décoroient ce beau regne.

Cette faveur accordée avec diſcernement, eſt ce qui produit l'émulation & qui échauffe les grands génies ; c'eſt beaucoup de faire des fondations ; c'eſt quelque choſe de les ſoutenir ; mais s'en tenir à ces établiſſemens, c'eſt ſouvent préparer les mêmes aſiles pour l'homme inutile & pour le grand-homme ; c'eſt recevoir dans la même ruche l'abeille & le frélon.

Louis XIV. ſongeoit à tout ; il protégeoit les Académies, & diſtinguoit ceux qui ſe ſignaloient. Il ne prodiguoit point ſa faveur à un genre de mérite à l'excluſion des autres, comme tant de Princes qui favoriſent, non ce qui eſt bon, mais ſeulement ce qui leur plaît ; la Phyſique & l'étude de l'antiquité attirérent ſon attention. Elle ne ſe rallentit pas même dans les guerres qu'il ſoutenoit contre l'Europe : car en bâtiſſant trois cens Citadelles, en faiſant marcher quatre cens mille ſoldats, il faiſoit élever l'Obſervatoire, & tracer une Méridienne d'un bout du Royaume à l'autre, ouvrage unique dans le monde. Il faiſoit imprimer dans ſon Palais les traductions des bons Auteurs Grecs & Latins ; il envoyoit des Géométres & des Phyſiciens au fond de l'Afrique & de l'Amérique, chercher des vérités. Songez, Mylord, que ſans le voyage & les expériences de ceux qui allérent à la Cayenne en 1672. Newton n'eût pas

fait ſes découvertes ſur la Gravitation. Regardez, je vous prie, un Caſſini & un Huygens, qui renoncent tous deux à leur patrie qu'ils honorent, pour venir jouir de l'eſtime & des bienfaits de Louis XIV.

Et penſez-vous que les Anglais mêmes ne lui ayent point d'obligation? Dites-moi, je vous prie, dans quelle Cour Charles II. puiſa tant de politeſſe & tant de goût? Les bons Auteurs de Louis XIV. n'ont-ils pas été vos modéles? N'eſt-ce pas d'eux que votre ſage Addiſſon, qui étoit à la tête des belles-lettres d'Angleterre, a tiré très-ſouvent ſes excellentes critiques? L'Evêque Burnet avoue, que ce goût acquis en France par les courtiſans de Charles II. réforma chez vous juſqu'à la Chaire, malgré la différence de nos Religions, tant la ſaine raiſon a par tout d'empire.

Dites-moi, ſi les bons Livres de ce tems-là n'ont pas ſervi à l'éducation de tous les Princes d'Allemagne? Dans quelle Cour du Nord n'a-t-on pas vû des Théâtres Français? Quel Prince ne tâchoit pas d'imiter Louis XIV.? Quelle Nation ne ſuivoit pas alors les modes de la France?

Vous m'apporterez, Mylord, l'exemple du Czar Pierre le Grand, qui a fait naître les arts dans ſon pays, & qui eſt le créateur d'une Nation nouvelle. Vous me direz, que cependant ſon

siécle ne sera point appellé dans l'Europe le siécle du Czar Pierre, vous en concluez que je ne dois point appeller le siécle passé, le siécle de Louis XIV.

Il me semble que la différence est bien palpable; le Czar Pierre s'est instruit chez les autres peuples; il a porté leurs arts chez lui: mais Louis XIV a instruit les Nations; & tout, jusqu'à ses fautes mêmes, a été utile à l'Europe. Les Protestans qui ont quitté ses Etats, ont porté chez vous-mêmes une industrie qui faisoit la richesse de la France.

Comptez-vous pour rien tant de Manufactures de Soye & de Cristaux? Ces derniers sur-tout furent perfectionnés chez vous par nos Réfugiés, & nous avons perdu ce que vous avez acquis. Enfin si la langue Française est devenue presque la langue universelle, à qui en est-on redevable? Etoit-elle ainsi étendue du tems de Henri IV? Non, sans doute; on ne connaissoit que l'Italien & l'Espagnol. Ce sont nos excellens Ecrivains qui ont fait ces changemens. Mais qui a procégé, employé, encouragé ces excellens Ecrivains? C'étoit M. Colbert, me direz-vous. Je l'avoue; je prétens bien que le Ministre doit partager la gloire du Maître. Mais qu'est-ce que un Colbert sous un autre Prince? Sous votre Roi, Guillaume qui n'aimoit rien, sous le Roi d'Espagne Charles II, sous tant d'autres Souverains?

Croiriez-vous bien, Mylord, que Louis XIV. a réformé le goût de sa Cour en plus d'un genre ? Il choisit Lully pour son Musicien, & ôta le Privilége à Cambert, parce que Cambert étoit un homme médiocre, & Lully un homme excellent. Il donnoit à Quinault les sujets de ses Opéra. C'est Louis XIV. qui choisit celui d'Armide. Il dirigeoit les Peintures de le Brun ; il soutenoit Boileau, Racine, Moliére contre leurs ennemis ; il encourageoit les arts utiles, comme les beaux arts, & toujours en connaissance de cause ; il prêtoit de l'argent à Vanrobés pour établir des Manufactures ; il avançoit des millions à la Compagnie des Indes qu'il avoit formée. Non-seulement il s'est fait de grandes choses sous son régne ; mais c'est lui qui les faisoit en partie. Souffrez donc, Mylord, que je tâche d'élever à sa gloire un Monument que je consacre bien plus à l'utilité du genre-humain ; c'est comme homme & non comme sujet que j'écris ; je veux peindre le dernier Siécle, & non pas simplement un Prince. Je fuis las des Histoires, où il n'est question que des avantures d'un Roi, comme s'il existoit seul, ou que rien n'existât que par rapport à lui ; en un mot, c'est d'un grand Siécle, plus encore que d'un grand Roi, que j'écris l'Histoire.

Pélisson eût écrit plus éloquemment que moi ; mais il étoit Courtisan, & il étoit payé. Je ne

fuis ni l'un ni l'autre. C'eſt à moi qu'il appartient dire la vérité.

J'eſpére que vous trouverez dans cet Ouvrage quelques-uns de vos ſentimens. Plus je penſerai comme vous, plus j'aurai droit d'eſpérer l'approbation publique. Je ſuis, &c.

ANECDOTES SUR LOUIS XIV.

LOUIS XIV. étoit, comme on ſait, le plus bel homme & le mieux fait de ſon Royaume. C'étoit lui que Racine déſignoit dans Bérénice par ces Vers :

En quelque obſcurité que le Ciel l'eut fait naître,
Le monde en le voyant eut reconnu ſon Maître.

Le Roi ſentit bien que cette Tragédie, & ſurtout ces deux Vers, étoient faits pour lui. Rien n'embellit d'ailleurs comme une Couronne. Le ſon de ſa voix étoit noble & touchant. Tous les hommes l'admiroient, & toutes les femmes ſoupiroient pour lui. Il avoit une démarche qui ne pouvoit convenir qu'à lui ſeul & qui eut été ridicule en tout autre. Il ſe complaiſoit à impoſer par ſon air. L'embarras de ceux qui lui parloient, étoit un hommage qui flâtoit ſa ſupériorité. Ce vieil Officier, qui en lui demandant une grace, balbutioit, recommençoit ſon diſcours, & qui enfin lui dit :

Sire, au moins je ne tremble pas ainſi devant vos ennemis, n'eut pas de peine à obtenir ce qu'il demandoit.

La nature lui avoit donné un tempérament robuſte. Il fit parfaitement tous ſes exercices ; jouoit très-bien à tous les jeux, qui demandent de l'adreſſe & de l'action ; il danſoit les danſes graves avec beaucoup de grace. Sa conſtitution étoit ſi bonne, qu'il fit toujours deux grands repas par jour ſans altérer ſa ſanté ; ce fut la bonté de ſon tempérament qui fit l'égalité de ſon humeur. Louis XIII. infirme, étoit chagrin, faible & difficile. Louis XIV. parloit peu, mais toujours bien. Il n'étoit pas ſavant ; mais il avoit le goût juſte. Il entendoit un peu l'Italien & l'Eſpagnol, & ne put jamais apprendre le Latin, que l'on montre toujours aſſez mal dans une éducation particuliére, & qui eſt de toutes les ſciences la moins utile à un Roi. On a imprimé ſous ſon nom une traduction des Commentaires de Céſar. Ce ſont ſes thèmes ; mais on les faiſoit avec lui ; il y avoit peu de part, & on lui diſoit qu'il les avoit faits. J'ai ouï dire au Cardinal de Fleury, que Louis XIV. lui avoit un jour demandé, ce que c'étoit que le Prince *quemadmodum*, mot ſur lequel un Muſicien dans un motet avoit prodigué, ſelon leur coutume, beaucoup de travail ; le Roi lui avoua à cette occaſion, qu'il n'avoit preſque jamais rien ſçu de cette langue. On eut mieux fait de lui enſeigner l'Hiſtoire, la Géographie, & ſur-tout la vraye Philoſophie, que les Princes connoiſſent ſi rarement.

Son bon ſens & ſon goût naturel ſuppléerent tout. En fait des beaux arts, il n'aimoit que l'excellent. Rien ne le prouve mieux, que l'uſage qu'il fit de Racine, de Boileau, de Moliere, de Boſſuet, de Fénelon, de le Brun, de Girardon, de le Notre, &c. Il donna même quelquefois à Quinaut des ſujets d'Opéra, & ce fut lui qui choiſit Armide. M. Colbert ne protégea tous les arts, & ne les fit fleurir que pour ſe conformer au goût de ſon Maître. Car M. Colbert étant ſans lettres, élevé dans le négoce & chargé par le Cardinal Mazarin de détails d'affaires, ne pouvoit avoir pour les beaux arts ce goût, que donne naturellement une Cour galante, à laquelle il faut des plaiſirs au-deſſus de ceux du vulgaire. M. Colbert étoit un peu ſec & ſombre; ſes grandes vûes pour la finance & pour le commerce, où le Roi étoit & devoit être moins intelligent que lui, ne s'étendirent pas d'abord juſqu'aux arts aimables; il ſe forma le goût par l'envie de plaire à ſon Maître, & par l'émulation que lui donnoit la gloire acquiſe par M. Fouquet dans la protection des lettres, gloire qu'il conſerva dans la diſgrace. Il ne fit d'abord que de mauvais choix, & lorſque Louis XIV. en 1662. voulut favoriſer les lettres, en donnant des penſions aux hommes de génie & même aux ſavans, Colbert ne s'en rapporta qu'à ce Chapelain, dont le nom eſt depuis devenu ſi ridicule, grace à ſes Ouvrages & à Boileau: mais il avoit alors une grande réputation, qu'il s'étoit faite par un peu d'érudition, aſſez de critique & beaucoup

beaucoup d'adreſſe ; c'eſt ce choix qui indigna Boileau, jeune encore, & qui lui inſpira tant de traits ſatiriques. Colbert ſe corrigea depuis, & favoriſa ceux qui avoient des talens véritables & qui plaiſoient au Maître.

Ce fut Louis XIV. qui de ſon propre mouvement donna des penſions à Boileau, à Racine, à Péliſſon, à beaucoup d'autres ; il s'entretenoit quelquefois avec eux ; & même lorſque Boileau ſe fut retiré à Auteüil, étant affaibli par l'âge, & qu'il vint faire ſa cour au Roi pour la derniere fois, le Roi lui dit : *ſi votre ſanté vous permet de venir encore quelquefois à Verſailles, j'aurai toujours une demi-heure à vous donner.* Au mois de Septembre 1690. il nomma Racine du voyage de Marly, & il ſe faiſoit lire par lui les meilleurs Ouvrages du tems.

L'année d'auparavant il avoit gratifié Racine & Boileau chacun de mille piſtoles, qui font vingt mille livres d'aujourd'hui, pour écrire ſon Hiſtoire ; & il avoit ajouté à ce préſent quatre mille livres de penſion.

On voit évidemment par toutes ces libéralités répandues de ſon propre mouvement, & ſur-tout par ſa faveur accordée à Péliſſon, perſécuté par Colbert, que ſes Miniſtres ne dirigeoient point ſon goût. Il ſe porta de lui-même à donner des penſions à pluſieurs Savans étrangers ; & M. Colbert conſulta M. Perrault ſur le choix de ceux qui reçurent cette gratification, ſi honorable pour eux & pour le Souverain. Un de ſes talens étoit de tenir

une Cour. Il rendit la ſienne la plus magnifique & la plus galante de l'Europe. Je ne ſai pas comment on peut lire encore des deſcriptions des Fêtes dans des Romans, après avoir lû celles que donna Louis XIV. Les Fêtes de S. Germain, de Verſailles, ſes Carrouſels, ſont fort au-deſſus de ce que l'imagination la plus romaneſque a inventées. Il danſoit d'ordinaire à ces Fêtes avec les plus belles perſonnes de ſa Cour; il ſembloit que la nature eut fait des efforts pour ſeconder le goût de Louis XIV. Sa Cour étoit remplie des hommes les mieux faits de l'Europe, & il y avoit à la fois plus de trente femmes d'une beauté accomplie. On avoit ſoin de compoſer des danſes figurées, convenables à leurs caractéres & à leurs galanteries. Souvent même les piéces qu'on repréſentoit étoient remplies d'alluſions fines qui avoient rapport aux intérêts ſecrets de leurs cœurs. Non-ſeulement il y eut de ces Fêtes publiques, dont Moliére & Lully furent les principaux ornemens; mais il y en eut de particuliéres, tantôt pour Madame, belle-ſœur du Roi, tantôt pour Madame de la Valiére; il n'y avoit que peu de Courtiſans qui y fuſſent admis. C'étoit ſouvent Benſerade qui en faiſoit les Vers; quelquefois un nommé Bellot, Valet-de-Chambre du Roi. J'ai vu des canevas de ce dernier, corrigés de la main de Louis XIV. On connoît ces Vers galans, que faiſoit Benſerade pour ces Ballets figurés, où le Roi danſoit avec ſa Cour; il y confondoit preſque toujours pour une alluſion délicate la perſonne & le

rôle. Par exemple, lorsque le Roi dans un de ces Ballets représentoit Apollon, voici ce que fit pour lui Benserade.

Je doute qu'on le prenne avec vous sur le ton
De Daphné ni de Phaeton,
Lui trop ambitieux, elle trop inhumaine.
Il n'est point-là de piége où vous puissiez donner.
Le moyen de s'imaginer
Qu'une femme vous fuye, ou qu'un homme vous mene.

Lorsqu'il eut marié son petit-fils le Duc de Bourgogne à la Princesse Adélaïde de Savoye, il fit jouer des Comédies pour elle dans un des appartemens de Versailles. Duché, l'un de ses domestiques, Auteur du bel Opéra d'Iphigénie, composa la Tragédie d'Absalon pour ces Fêtes secrettes. Madame la Duchesse de Bourgogne représentoit la fille d'Absalon, le Duc d'Orléans, & le Duc de la Valiére y jouoient; le fameux Acteur Baron dirigeoit la troupe & y jouoit aussi.

Il y avoit alors appartement trois fois la semaine à Versailles; la galerie & toutes les piéces étoient remplies; on joüoit dans un salon, dans l'autre il y avoit musique, dans un troisiéme une colation. Le Roi animoit tous ces plaisirs par sa présence. Quelquefois il faisoit dresser dans la galerie des boutiques garnies des bijoux les plus précieux; il en faisoit des lotteries, ou bien on les jouoit à la rafle, & Madame la Duchesse de Bourgogne distribuoit souvent ces lots gagnés.

C'étoit au milieu de tous ces amuſemens magnifiques & des plaiſirs les plus délicats, qu'il forma tous ces vaſtes projets, qui firent trembler l'Europe ; il mena la Reine & toutes les Dames de ſa Cour ſur la frontiére. Dans la guerre de 1667. il diſtribua pour plus de cent mille écus de préſens, ſoit aux Seigneurs Flamans, qui venoient lui rendre leurs reſpects, ſoit aux Députés des Villes, ſoit aux Envoyés des Princes, qui venoient le complimenter, & il ſuivoit en cela ſon goût pour la magnificence autant que la politique. C'eſt ſur quoi on ne peut aſſez s'étonner qu'on l'ait oſé accuſer d'avarice dans preſque toutes les pitoyables hiſtoires qu'on a compilées de ſon régne : jamais Prince n'a plus donné, plus à propos & de meilleure grace.

Les plaiſirs nobles dont il occupa ſans ceſſe la plus brillante Cour du monde, ne l'empêchérent point d'aſſiſter réguliérement à tous ſes conſeils. Il les tenoit même pendant qu'il étoit malade, & il ne s'en diſpenſa qu'une fois pour aller à la chaſſe ; il y avoit peu d'affaires ce jour-là ; il entra pour dire qu'il n'y auroit point de conſeil, & le dit en parodiant ainſi ſur le champ un air d'un Opéra de Quinault & de Lully :

Le Conſeil à ſes yeux a beau ſe préſenter,
Si-tôt qu'il voit ſa Chienne, il quitte tout pour elle ;
Rien ne peut l'arrêter
Quand la Chaſſe l'appelle.

Il avoit fait quelques petites chanſons dans ce goût

aisé & naturel ; & dans ses voyages en Franche-Comté, il faisoit faire des impromptus à ses Courtisans, sur-tout à Pélisson & au Marquis de Dangeau. Il ne jouoit pas mal de la guitarre, qui étoit alors à la mode, & se connaissoit très-bien en Musique, aussi-bien qu'en Peinture. Dans ce dernier art, il n'aimoit que les sujets nobles. Les Téniéres & les autres petits Peintres Flamands ne trouvoient point grace devant ses yeux ; *ôtez-moi ces magots-là*, dit-il un jour, qu'on avoit mis un Teniére dans un de ses appartemens.

Malgré son goût pour la grande & noble Architecture, il laissa subsister l'ancien corps du château de Versailles avec ses sept croisées de face, & sa petite cour de marbre du côté de Paris. Il n'avoit d'abord destiné ce château qu'à un rendez-vous de chasse tel qu'il l'avoit été du tems de Louis XIII, qui l'avoit acheté du Secrétaire d'État Loménie. Petit-à-petit il en fit ce Palais immense, dont la façade du côté des jardins est ce qu'il y a de plus beau dans le monde, & dont l'autre façade est dans le plus petit & le plus mauvais goût ; il dépensa à ce Palais & aux jardins plus de cinq cens millions, qui en font plus de neuf cens de notre espéce d'aujourd'hui. M. le Duc de Créqui lui disoit : *Sire, vous avez beau faire, vous n'en ferez jamais qu'un favori sans mérite.*

Les chefs-d'œuvres de sculpture furent prodigués dans ces jardins. Il en jouissoit, & les alloit voir souvent. J'ai oui dire à feu M. le Duc d'Antin, que lorsqu'il fut Surintendant des Bâtimens, il fai-

soit quelquefois mettre ce qu'on appelle des calles entre les statues & les socles, afin que quand le Roi viendroit se promener, il s'apperçut que les statues n'étoient pas droites, & qu'il eut le mérite du coup d'œil. En effet, le Roi ne manquoit pas de trouver le défaut. M. d'Antin contestoit un peu, & ensuite se rendoit & faisoit redresser la statue, en avouant avec une surprise affectée, combien le Roi se connaissoit à tout. Qu'on juge par cela seul, combien un Roi doit aisément s'en faire accroire.

On sait le trait de courtisan que fit ce même Duc d'Antin. Lorsque le Roi vint coucher à Petitbourg, & qu'ayant trouvé qu'une grande allée de vieux arbres faisoit un mauvais effet, M. d'Antin les fit abattre & enlever la même nuit, & le Roi à son réveil n'ayant plus trouvé son allée, il lui dit : *Sire, comment voulez-vous qu'elle ose paraître encore devant vous ; elle vous avoit déplû.*

Ce fut le même Duc d'Antin, qui à Fontainebleau donna au Roi & à Madame la Duchesse de Bourgogne un spectacle plus singulier, & un exemple plus frappant du rafinement de la flatterie la plus délicate. Louis XIV. avoit témoigné qu'il souhaiteroit qu'on abattit quelque jour un bois entier, qui lui ôtoit un peu de vûe ; M. d'Antin fit scier tous les arbres du bois près de la racine, de façon qu'ils ne tenoient presque plus ; des cordes étoient attachées à chaque piéce d'arbre, & plus de douze cens hommes étoient dans ce bois prêts au moindre signal. M. d'Antin savoit le jour que le Roi devoit

se promener de ce côté avec toute sa Cour. Sa Majesté ne manqua pas de dire combien ce morceau de forêt lui déplaisoit. " Sire, lui répondit-il, ce bois „ sera abattu dès que Votre Majesté l'aura ordon„ né. " *Vraiment*, dit le Roi, *s'il ne tient qu'à cela, je l'ordonne, & je voudrois déja en être défait.* „ Hé „ bien, Sire, vous allez l'être. " Il donna un coup de sifflet, & on vit tomber la forêt. " Ah ! Mesda„ mes, s'écria Madame la Duchesse de Bourgogne, „ si le Roi avoit demandé nos têtes, M. d'Antin les „ feroit tomber de même. „ Bon mot, un peu vif, mais qui ne tiroit point à conséquence.

C'étoit ainsi que tous ses courtisans cherchoient à lui plaire, chacun selon son pouvoir & son esprit. Il le méritoit bien ; car il étoit occupé lui-même de se rendre agréable à tout ce qui l'entouroit ; c'étoit un commerce continuel de tout ce que la Majesté peut avoir de graces, sans jamais se dégrader, & de tout ce que l'empressement de servir & de plaire peut avoir de finesse, sans l'air de la bassesse ; il étoit sur-tout avec les femmes d'une attention & d'une politesse qui augmentoit encore celle de ses courtisans, & il ne perdit jamais l'occasion de dire aux hommes de ces choses qui flattent l'amour propre en excitant l'émulation & qui laissent un long souvenir.

Un jour Madame la Dauphine voyant à son souper un Officier qui étoit très-laid, plaisanta beaucoup & très-haut sur sa laideur : *Je le trouve, Madame*, dit le Roi encore plus haut, *un des plus beaux*

hommes de mon Royaume, car c'eſt un des plus braves.

Le Comte de Marivaux Lieutenant-Général, homme un peu brutal, & qui n'avoit pas adouci ſon caractére dans la Cour même de Louis XIV. avoit perdu un bras dans une action, & ſe plaignoit un jour au Roi, qui l'avoit pourtant récompenſé, autant qu'on le peut faire pour un bras caſſé: „ Je „ voudrois avoir perdu auſſi l'autre, dit-il, & ne „ plus ſervir votre Majeſté. „ *J'en ſerois bien fâché pour vous & pour moi*, lui répondit Louis XIV. & ce diſcours fut ſuivi d'une grace qu'il lui accorda. Il étoit ſi éloigné de dire des choſes déſagréables, qui ſont des traits mortels dans la bouche d'un Prince, qu'il ne ſe permettoit pas même les plus innocentes & les plus douces railleries, tandis que des particuliers en font tous les jours de ſi cruelles & de ſi funeſtes.

Il faiſoit un jour un conte à quelques-uns de ſes courtiſans, & même il avoit promis que le conte ſeroit plaiſant; cependant il le fut ſi peu, que l'on ne rit point, quoique le conte fut d'un Roi. M. le Prince d'Armagnac, qu'on appelloit M. le Grand, ſortit alors de la chambre, & le Roi dit à ceux qui reſtoient: „ Meſſieurs, vous avez trouvé mon con„ te fort inſipide, & vous avez eu raiſon; mais je „ me ſuis apperçû qu'il y avoit un trait qui regarde „ de loin M. le Grand, & qui auroit pû l'embarraſ„ ſer; j'ai mieux aimé le ſupprimer, que de haſar„ der de lui déplaire: à préſent qu'il eſt ſorti; voici „ mon conte. " Il l'acheva, & on rit. On voit par

tes petits traits, combien il eſt faux qu'il ait jamais laiſſé échapper ce diſcours dur & révoltant dont on l'accuſe, *qu'importe lequel de mes valets me ſerve*; c'étoit, dit-on, pour mortifier M. de la Rochefoucault. Louis XIV. étoit incapable d'une telle indécence. Je m'en ſuis informé à tous ceux qui approchoient de ſa perſonne; ils m'ont tous dit que c'étoit un conte impertinent; cependant il eſt répété & cru d'un bout de la France à l'autre. Les petites calomnies font fortune comme les grandes. Comment des paroles ſi odieuſes pourroient-elles ſe concilier avec ce qu'il dit au même Duc de la Rochefoucault, qui étoit embarraſſé de dettes: *Que ne parlez-vous à vos amis*; mot qui par lui-même valoit beaucoup, & qui fut accompagné d'un don de cinquante mille écus. Quand il reçut un Légat, qui vint lui faire des excuſes au nom du Pape, & un Doge de Gênes, qui vint lui demander pardon; il ne ſongea qu'à leur plaire. Ses Miniſtres agiſſoient un peu plus durement. Auſſi le Doge Lercaro, qui étoit un homme d'eſprit, diſoit: *Le Roi nous ôte la liberté en captivant nos cœurs; mais ſes Miniſtres nous la rendent.*

Lorſqu'en 1686. il donna à ſon fils le Grand Dauphin le commandement de ſon armée, il lui dit ces propres mots: *En vous envoyant commander mon armée, je vous donne les occaſions de faire connoître votre mérite; c'eſt ainſi qu'on apprend à regner; il ne faut pas que quand je viendrai à mourir qu'on s'apperçoive que le Roi eſt mort.* Il s'exprimoit preſque toujours

avec cette noblesse. Rien ne fait plus d'impression sur les hommes, & on ne doit pas s'étonner que ceux qui l'approchoient eussent pour lui une espéce d'idolâtrie.

Il est certain qu'il étoit passionné pour la gloire, & même encore plus que pour la réalité de ses conquêtes. Dans l'acquisition de l'Alsace & de la moitié de la Flandres, de toute la Franche-Comté, ce qu'il aimoit le mieux étoit le nom qu'il se faisoit.

En effet, pendant plus de cinquante ans il n'y eut en Europe aucune tête couronnée que ses ennemis mêmes osassent seulement mettre avec lui en comparaison. L'Empereur Léopold, qu'il secourut quelquefois & humilia toujours, n'étoit pas un Prince qui put disputer rien au Roi de France. Il n'y eut de son tems aucun Empereur Turc, qui ne fut un homme médiocre & cruel. Philippes IV. & Charles II. étoient aussi faibles, que la Monarchie Espagnole l'étoit devenue. Charles II. d'Angleterre ne songea à imiter Louis XIV. que dans ses plaisirs. Jâques II. ne l'imita que dans sa dévotion, & il profita mal des efforts que fit pour lui son protecteur. Guillaume III. souleva l'Europe contre Louis XIV. mais il ne put l'égaler ni en grandeur d'ame, ni en magnificence, ni en monumens, ni en rien de ce qui a illustré ce beau régne. Christine en Suéde ne fut fameuse que par son abdication & par son esprit. Les Rois de Suéde ses Successeurs jusqu'à Charles XII. ne firent presque rien de digne du Grand Gustave; & Charles XII. qui fut un Héros, n'eut pas

la prudence, qui en eut fait un grand homme. Jean Sobiesky en Pologne eut la réputation d'un brave Général, mais ne put acquérir celle d'un grand Roi. Enfin Louis XIV. jusqu'à la bataille d'Hochstet fut le seul puissant, le seul magnifique, le seul grand presqu'en tout genre. L'Hôtel-de-Ville de Paris lui décerna ce nom de Grand en 1680. & l'Europe, quoique jalouse, le confirma.

On l'a accusé d'un faste & d'un orgueil insupportable, parce que ses Statues à la Place de Vendôme & à celle des Victoires ont des bases ornées d'esclaves enchaînés. On ne veut pas voir que celle du grand, du clément, de l'adorable Henri IV. sur le Pont-Neuf, est aussi accompagnée de quatre esclaves, que celle de Louis XIII. faite anciennement pour Henri II. en a autant, & que celle même du grand Duc Ferdinand de Médicis à Livourne a les mêmes attributs. C'est un usage des Sculpteurs, plûtôt qu'un monument de vanité. On érige ces monumens pour les Rois comme on les habille, sans qu'ils y prennent garde.

On prononça son Panégirique publiquement à Florence & à Boulogne. M. Guillemini fameux Astronôme Toscan, fit bâtir une maison à Florence à l'aide de ses libéralités & grava sur la porte : ÆDES A DEO DATAE, *maison donnée par un Dieu*; allusion au surnom de *Dieu donné*, que Louis XIV. avoit eu dans son enfance, & au Vers de Virgile : *Deus nobis hæc otia fecit.* Cette inscription étoit sans doute plus idolâtre que celle de la Statue de la Place des

Victoires : VIRO IMMORTALI, *à l'homme immortel* ; on a critiqué cette derniére, comme si ce mot immortel signifioit autre chose que la durée de sa renommée.

Il étoit si peu amoureux de cette fausse-gloire qu'on lui reproche, qu'il fit ôter de la galerie de Versailles les inscriptions pleines d'enflûre & de faste, que Charpentier de l'Académie Française avoit mises à tous les cartouches ; *le fameux passage du Rhin ; la sage conduite du Roi ; la merveilleuse entreprise*, &c.

Louis XIV. supprima toutes les épitétes, & ne laissa que les faits. L'inscription qui est à Paris à la Porte S. Denis, & qu'on lui a reproché, est à la vérité insultante pour les Hollandais ; mais elle ne contient pour Louis XIV. aucune louange révoltante. Il n'entendoit pas le latin, comme on l'a dit ; il n'alla presque jamais à Paris, & peut-être n'a-t-il pas plus entendu parler de cette inscription que de celles de Santeuil, qui sont aux fontaines de la ville. Il seroit à souhaiter après tout que nous ne laissassions subsister aucun monument humiliant pour nos voisins, & que nous imitassions en cela les Grecs, qui après la guerre du Péloponnèse détruisirent tout ce qui pouvoit réveiller l'animosité & la haine. Les misérables Histoires de Louis XIV. disent presque toutes que l'Empereur Léopold fit élever une Piramide dans le champ de bataille d'Hocstet : cette Piramide n'a existé que dans des Gazettes ; & je me souviens que M. le Maréchal de Villars me

dit, qu'après la prise de Fribourg, il envoya cinquante Maîtres sur le champ où s'étoit donnée cette funeste bataille, avec ordre de détruire la Pirami-de, en cas qu'elle existât, & qu'on n'en trouva pas le moindre vestige. Il faut mettre ce conte de la Piramide, avec celui de la Médaille du STA SOL; *arrête-toi, Soleil*, qu'on prétend que les Etats-Généraux avoient fait frapper après la Paix d'Aix-la-Chapelle; sottise à laquelle ils ne penserent jamais.

Les choses principales, dont Louis XIV. tiroit sa gloire, étoient d'avoir au commencement de son régne forcé la branche d'Autriche Espagnole, qui disputoit depuis cent ans la préséance à nos Rois; à la céder pour jamais en 1661. d'avoir entrepris dès 1664. la jonction des deux mers; d'avoir réformé les loix en 1667. d'avoir conquis la même année la Flandre Française en six semaines; d'avoir pris l'année suivante la Franche-Comté en moins d'un mois au cœur de l'hyver; d'avoir sû ajoûter à la France, Dunkerque & Strasbourg. Que l'on ajoute à ces objets, qui devoient le flâter, une Marine de près de deux cens vaisseaux, en comptant les alléges; soixante mille Matelots enclassés en 1681. outre ceux qu'il avoit déja formés; le Port de Toulon, celui de Brest & de Rochefort bâtis, cent cinquante Citadelles construites; l'établissement des Invalides; de S. Cyr; de l'Ordre de S. Louis; l'Observatoire; l'Académie des Sciences; l'abolition du duel; l'établissement de la Police; la ré-

forme des Loix ; on verra que sa gloire étoit fondée. Il ne fit pas tout ce qu'il pouvoit faire ; mais il fit beaucoup plus qu'un autre. Quand je dirai que tous les grands Monumens n'ont rien coûté à l'Etat qu'ils ont embelli, je ne dirai rien que de très-vrai. Le peuple croit qu'un Prince qui dépense beaucoup en bâtimens & en établissemens, ruine son Royaume ; mais en effet il l'enrichit ; il répand de l'argent parmi une infinité d'Artistes ; toutes les Professions y gagnent. L'industrie & la circulation augmentent. Le Roi qui fait le plus travailler ses sujets, est celui qui rend son Royaume le plus florissant. Il aimoit les louanges, sans doute ; mais il ne les aimoit pas grossiéres, & les caractéres qui sont insensibles aux justes louanges, n'en méritent d'ordinaire aucune. S'il permit les Prologues d'Opéra, dans lesquels Quinault le célébroit, ces éloges plaisoient à la Nation, & redoubloient la vénération qu'elle avoit pour lui. Les éloges que Virgile, Horace & Ovide même prodiguérent à Auguste, étoient beaucoup plus forts ; & si on songe aux proscriptions, ils étoient assurément bien moins mérités.

Louis XIV. n'adoptoit pas toujours les louanges dont on l'accabloit. L'Académie Françoise lui rendoit réguliérement compte des sujets qu'elle proposoit pour les prix. Il y eut une année où elle avoit donné pour sujet du prix : *laquelle de toutes les vertus du Roi méritoit la préférence.* Il ne voulut pas recevoir ce coup d'encensoir assommant, & défendit que ce sujet fut traité.

Il résulte de tout ce qu'on vient de rapporter, que jamais homme n'ambitionna plus la vraye gloire. La modestie véritable est, je l'avoue, au-dessus d'un amour propre si noble. S'il arrivoit qu'un Prince ayant fait d'aussi grandes choses que Louis XIV. fut encore modeste, ce Prince seroit le premier homme de la terre, & Louis XIV. le second.

Une preuve incontestable de son excellent caractére, c'est la longue lettre qu'il écrivit à M. le Tellier, Archevêque de Rheims, que j'ai eu le bonheur de voir en original. Il étoit très mécontent de M. de Barbezieux, neveu de ce Prélat, auquel il avoit donné la Place de Secrétaire d'Etat du célèbre Louvois son pere. Il ne vouloit pas dire des choses dures à M. de Barbezieux; il écrit à son oncle pour le prier de lui parler & de le corriger: *Je sais ce que je dois*, dit-il, *à la mémoire de M. de Louvois. Mais si votre neveu ne change de conduite, je serai forcé avec douleur à prendre un parti;* ensuite il entre dans un long détail de toutes les fautes qu'il reproche à son Ministre, comme un pere de famille tendre & instruit de ce qui se passe dans sa maison. Il se plaint que M. de Barbezieux ne fait pas un assez bon usage de ses grands talens; qu'il néglige quelque fois les affaires pour les plaisirs; qu'il fait attendre trop long-tems les Officiers dans son antichambre; qu'il parle avec trop de hauteur & de dureté. La lettre est assurément d'un Roi & d'un pere.

Dans mille libelles qu'on a écrits contre lui, on lui a reproché ses amours avec la plus grande amer-

tume ; mais quel eſt celui de tous ceux qui l'accuſent qui n'ait eu la même paſſion ? Il eſt plaiſant qu'on ne veuille pas donner à un Roi une liberté que les moindres de ſes ſujets prennent ſi hautement.

Ceux qui n'ont jamais connu cette paſſion, ſont d'ordinaire des caractéres durs & impitoyables. Une femme digne d'être aimée adoucit les mœurs ; elle eſt la ſeule qui puiſſe dire à un Prince des vérités utiles, qu'il n'entendroit peut-être pas ſans honte & ſans dépit de la bouche d'un homme, & qu'un homme même n'oſeroit pas dire. Louis XIV. fut heureux dans tous ſes choix, & il le fut encore dans ſes enfans naturels ; il en eut dix légitimés, & deux qui ne le furent pas. Des dix légitimés, deux moururent dans leur enfance ; les huit qui vécurent eurent tous du mérite. Les Princeſſes furent aimables, le Duc du Maine & le Comte de Toulouſe furent des Princes très-ſages. Le Comte de Vermandois, qui mourut jeune, & qui étoit Amiral avant le Comte de Toulouſe, promettoit beaucoup.

Dans les derniéres Hiſtoires de Louis XIV. on prétend que ce fut Madame de Monteſpan qui produiſit elle-même Madame de Maintenon à la Cour ; on ſe trompe, ce fut le Duc de Richelieu, pere du premier Gentilhomme de la Chambre, qui a été ſi connu dans l'Europe par les agrémens de ſa figure & de ſon eſprit, & par le ſervice qu'il a rendu dans la bataille de Fontenoy. L'Hôtel de Richelieu étoit le rendez-vous de la meilleure compagnie de Paris, & ſoutenoit la réputation du Marais, qui étoit alors

le

le beau quartier. Madame de Maintenon, qu'on appelloit Madame Scarron, veuve du fils d'un Conseiller de Grand'-Chambre, d'une très-bonne famille de Robe, & petite-fille du fameux d'Aubigné, si connu sous Henri le Grand, alloit fort souvent à l'Hôtel de Richelieu, dont elle faisoit les délices. Madame de Montespan voulant envoyer aux eaux de Barége, son fils le Duc du Maine encore enfant, qui étoit né avec une difformité dans un pié, cherchoit une personne intelligente & secrette, qui se chargeât de sa conduite. La naissance du Duc du Maine étoit encore un mystére. Mr. le Duc de Richelieu proposa ce voyage à Madame Scarron, qui n'étoit pas riche, & Mr. de Louvois, qui étoit dans la confidence, la fit partir pour les eaux secrettement avec le jeune Duc du Maine. Il faut avouer qu'il y eut dans la fortune de cette Dame une destinée bien étrange. Elle étoit née à Niord dans la prison, où son pere étoit renfermé après s'être sauvé du Château Trompette, avec la fille du Sous-Gouverneur nommé de Cardillac, qu'il avoit épousée, ainsi elle étoit très-bonne Demoiselle par son pere & par sa mere, mais sans aucun bien. Son pere avoit dissipé le peu de fortune qu'il avoit eu, & en chercha une en Amérique. Il y mena sa fille âgée de trois ans: elle fut sur le point, en abordant sur le rivage, d'y être dévorée par un serpent.

De retour en France à l'âge de douze ans, elle logea chez la Ducheſſe de Navailles sa parente, qui ne lui donna que de l'éducation. Elle y changea de

Religion : car elle étoit née Calviniſte. Ce fut une fortune pour elle d'épouſer Scarron, qui ne vivoit preſque que de Penſions & de ſes Ouvrages, qu'il appelloit ſa terre *de Quinet*, parce que *Quinet* étoit ſon Libraire.

Après la mort de ſon mari, elle fit demander au Roi par tous ſes amis une partie de la Penſion dont Scarron jouiſſoit, & le Roi la fit attendre deux ans.

Enfin il lui en donna une de deux mille livres, avant qu'elle menât Mr. le Duc du Maine aux eaux; il lui dit : *Madame, je vous ai bien fait attendre ; mais j'ai été jaloux de vos amis, & j'ai voulu que vous n'euſſiez obligation qu'à moi.* M. le Cardinal de Fleury, de la bouche de qui je tiens ce fait, m'a dit que le Roi lui tint le même diſcours, quand il lui donna l'Evêché de Fréjus. Elle avoit environ cinquante ans quand Louis XIV. s'attacha à elle. Il faut convenir qu'à cet âge on ne ſubjugue point le cœur d'un Roi, & ſurtout d'un Roi devenu difficile, ſans avoir un très-grand mérite. Il faut de la complaiſance ſans empreſſement, de l'eſprit, ſans envie d'en montrer, une flexibilité naturelle, une converſation ſolide & agréable, l'art de réveiller ſans ceſſe l'ame d'un homme accoutumé à tout & dégoûté de tout, aſſez de force pour donner de bons conſeils, & aſſez de retenuë pour ne les donner qu'à propos ; il faut enfin ce charme inexprimable, qui enchaîne un eſprit, & qui ranime les langueurs de l'habitude. Madame de Maintenon avoit toutes ces qualités. Elle fit les dou-

teurs de la vie de Louis XIV. depuis 1684. jusqu'à la mort de ce Monarque. L'Hiſtoire de Reboulet dit qu'il l'épouſa en préſence de Bontemps & de Forbin; mais ce fut Mr. de Montchevreuil, & non Mr. de Forbin, qui aſſiſta comme témoin.

La premiére femme du Roi d'Angleterre Jacques II. étoit fille du Chancelier Hyde. Il s'en falloit beaucoup qu'elle fut d'auſſi bonne Maiſon que Madame de Maintenon, & elle n'avoit pas ſon mérite. Nous avons vû Pierre le Grand épouſer une perſonne bien inférieure à ces deux Dames, & cette épouſe de Pierre le Grand devenir Impératrice, & mériter de l'être. Le mérite fait diſparaître bien des diſproportions, & rapproche de grands intervalles. Une des choſes qui prouva combien Madame de Maintenon étoit digne de ſa fortune, c'eſt que jamais elle n'en abuſa. Elle n'eut jamais la vanité de vouloir paraître ce qu'elle étoit; ſa modeſtie ne ſe démentit point; perſonne à la Cour n'eut à ſe plaindre d'elle. Elle ſe retira à St. Cyr après la mort de Louis XIV. & y vécut d'une penſion de quatre-vingt mille livres; c'étoit la ſeule fortune qu'elle ſe réſerva.

Toutes les Hiſtoires imprimées en Hollande reprochent à Louis XIV. la révocation de l'Edit de Nantes. Je le croi bien. Tous ces Livres ſont écrits par des Proteſtans. Ils furent des ennemis, d'autant plus implacables de ce Monarque, qu'avant d'avoir quitté le Royaume, ils étoient des ſujets fidéles. Louis XIV. ne les chaſſa pas comme Philippes III.

avoit chaſſé les Maures d'Eſpagne, ce qui avoit été à la Monarchie Eſpagnole une playe inguériſſable. Il vouloit retenir les Huguenots & les convertir. J'ai demandé à Mr. le Cardinal de Fleury ce qui avoit principalement engagé le Roi à ce coup d'autorité; il me répondit, que tout venoit de Mr. de Baville, Intendant de Languedoc, qui s'étoit flâtté d'avoir aboli le Calviniſme dans cette Province, où cependant il reſtoit plus de quatre-vingt mille Huguenots. Louis XIV. crut aiſément, que puiſqu'un Intendant avoit détruit la Secte dans ſon département, il l'anéantiroit dans ſon Royaume. Mr. de Louvois conſulta ſur cette grande affaire Mr. de Gourville, que le Roi Charles II. d'Angleterre appelloit le plus ſage des Français: l'avis de Mr. de Gourville fut d'enlever à la fois tous les Miniſtres des Egliſes Proteſtantes. „ Au bout de ſix „ mois, dit-il, la moitié de ces Miniſtres abjurera, „ & on les lâchera dans le troupeau; l'autre moitié „ ſera opiniâtre, & reſtera enfermée ſans pouvoir „ nuire; il arrivera qu'en peu d'années les Hugue„ nots n'ayant plus que des Miniſtres convertis & „ engagés à ſoutenir leur changement, ſe réüniront „ tous à la Religion Romaine. " D'autres étoient d'avis, qu'au lieu d'expoſer l'Etat à perdre un grand nombre de Citoyens qui avoient en main les manufactures & le commerce, on fit venir au contraire des familles Luthériennes, comme il y en a dans l'Alſace: les Luthériens, les Calviniſtes, les Janſéniſtes auroient été oppoſés les uns aux autres

plus qu'à l'Eglise Catholique, & tous devenus méprisables, n'auroient pû être dangereux, & se seroient convertis à la longue; de plus, la fureur de l'esprit de parti étoit fort baissée; c'est une maladie épidémique qui étoit sur sa fin. L'autorité Royale étoit affermie sur des fondemens inébranlables, & toutes les Sectes du monde n'auroient pas fait dans une ville une sédition de quinze jours. Mr. Colbert s'opposa toujours à un coup d'éclat contre les Huguenots; il ménageoit des sujets utiles. Les manufactures de Vaurobés & de beaucoup d'autres, qu'il avoit établies, n'étoient maintenuës que par des gens de cette Secte.

Après sa mort, arrivé en 1683. M. le Tellier & Mr. de Louvois poussérent les Calvinistes; ils s'ameutérent; on révoqua l'Edit de Nantes; on abattit leurs Temples; mais on fit la grande faute de bannir les Ministres. Quand les Bergers marchent, les troupeaux suivent. Il sortit du Royaume, malgré toutes les précautions qu'on prit, plus de huit cens mille hommes, qui portérent avec eux dans les pays étrangers environ un milliard d'argent, tous les arts & leur haine contre leur patrie. La Hollande, l'Angleterre, l'Allemagne furent peuplées de ces fugitifs. Guillaume III. eut des Régimens entiers de Protestans Français à son service. Il y a dix mille réfugiés Français à Berlin, qui ont fait de cet endroit sauvage une ville opulente & superbe. Ils ont fondé une ville jusqu'au fond du Cap de Bonne Espérance. Quand l'Etat fut délivré de leur

Secte & privé de leurs secours, les Jansénistes voulurent prendre leur place & faire un parti considérable ; il le fut quelque-tems, Louis XIV. en fut importuné les dernières années de sa vie ; mais l'autorité les a écrasés, & les convulsions les ont rendus ridicules.

Louis XIV. fut très-malheureux depuis 1704. jusqu'en 1712. & il soutint ses disgraces, comme un homme qui n'auroit jamais connu la prospérité. Il perdit son fils unique en 1711. & il vit périr en 1712. dans l'espace de moins d'un mois le Duc de Bourgogne son petit-fils, la Duchesse de Bourgogne, & l'aîné de ses arrières petits-fils. Le Roi son successeur, qu'on appelloit alors le Duc d'Anjou, fut aussi à l'extrémité. Leur maladie étoit une rougeole maligne, dont furent attaqués en même tems Mr. de Seignelai, Mademoiselle d'Armagnac, Me. de Listenay, Madame de Gondrin, qui a été depuis Comtesse de Toulouse. Mme. de la Vrillére, Mr. le Duc de la Trimouille, & beaucoup d'autres personnes à Versailles. M. le Marquis de Gondrin en mourut en deux jours. Plus de trois cens personnes en périrent à Paris. La maladie s'étendit dans presque toute la France ; elle enleva en Lorraine deux enfans du Duc. Si on avoit voulu seulement ouvrir les yeux, & faire la moindre réflexion, on ne se seroit pas abandonné aux calomnies abominables, qui furent si aveuglément répandues ; elles furent la suite du discours imprudent d'un Médecin nommé Boudin, homme de plaisir, hardi & igno-

tant, qui dit que la maladie dont ces Princes étoient morts, n'étoit pas naturelle. C'eſt une choſe qui m'étonne toûjours, que les Français qui ſont aujourd'hui ſi peu capables de commettre de grands crimes, ſoient ſi prompts à les croire. Le fameux Homberg, Chimiſte de M. le Duc d'Orléans, vertueux Philoſophe & d'une ſimplicité extrême, fut étonné d'entendre dire qu'on le ſoupçonnoit; il courut vîte à la Baſtille pour s'y conſtituer priſonnier; on ſe mocqua de lui, & on n'eut garde de le recevoir; mais le public, toûjours téméraire, fut long-tems imbu de ces bruits horribles, dont la fauſſeté reconnuë devroit apprendre aux hommes à juger moins legérement, ſi quelque choſe peut corriger les hommes.

Un des malheurs de la fin du régne de Louis XIV. fut le dérangement des finances; il commença dès l'an 1689. On fit porter tous les meubles d'argent orfêvris à la monnoïe. Le Roi lui-même donna l'exemple, en dépouillant ſa galerie & ſon grand appartement de tous ces meubles admirables d'argent maſſif, ſculptés par Balin, ſur les deſſeins du fameux le Brun, & de tout cela on ne retira que trois millions de profit. On établit la Capitation en mil ſix cent quatre-ving-quinze; on fit des Tontines. Mr. de Pontchartrain en 1696. vendit des Lettres de Nobleſſe à qui en vouloit pour deux mille écus, & enſuite on taxa à vingt francs la permiſſion d'avoir un cachet.

Dans la guerre de 1701. l'épuiſement parut ex-

trême. Mr. des Marêts fut un jour réduit à prendre cent mille francs, qui étoient en dépôt chez les Chartreux, & à mettre à la place des Billets de Monnoïe, dans un besoin pressant de l'Etat. Si on avoit commencé par établir l'impôt du Dixiéme ; impôt égal pour tout le monde par sa proportion (ce qu'on ne fit qu'en 1710.) le Roi eut eu plus de ressources, mais au lieu de prendre cette voye, on ne se servit que des Traitans, qui s'enrichirent, en ruinant le peuple. L'Etat ne manquoit point d'argent ; mais le discrédit le tenoit caché. Il a bien paru en dernier lieu dans la guerre de 1741. combien la France a des ressources. Non-seulement il n'y a pas eu un moment de discrédit ; mais on ne l'a jamais craint. Rien ne prouve mieux, que la France bien administrée, est le plus puissant Empire de l'Europe.

Fin du Tome second.

PANÉGYRIQUE
DE
LOUIS XV.

PRÉFACE DE L'AUTEUR.

L'AUTEUR de ce Panégyrique ſe cacha long-tems, avec autant de ſoin qu'en prennent ceux qui ont fait des Satyres. Il eſt toujours à craindre que le Panégyrique d'un Monarque ne paſſe pour une flatterie intéreſſée. L'effet ordinaire de ces éloges eſt de faire rougir ceux à qui on les donne, d'attirer peu l'attention de la multitude, & de ſoulever la critique. On ne conçoit pas comment Trajan put avoir ou aſſez de patience ou aſſez d'amour-propre pour entendre prononcer le long Panégyrique de Pline : il ſemble qu'il n'ait manqué à Trajan, pour mériter tant d'éloges, que de ne les avoir pas écoutés.

Le Panégyrique de LOUIS XIV. fut prononcé par M. Péliſſon, & celui de LOUIS XV. devroit l'être ſans doute à l'Académie par une bouche auſſi éloquente. Il s'en faut beaucoup que l'Auteur de cet Eſſai adopte l'avis de M. le Préſident de***, qui préfére le Panégyrique

de LOUIS XV. à celui de LOUIS XIV. l'Auteur ne préfére que le ſujet. Il avoue que LOUIS XV. a ſur LOUIS XIV. l'avantage d'avoir gagné deux batailles rangées; il croit que le ſiſtême des Finances ayant été perfectionné par le tems, l'Etat a ſouffert incomparablement moins dans la guerre de 1741. que dans celle de 1688. & ſur-tout dans celle de 1701. Il penſe enfin que la Paix d'Aix-la-Chapelle peut avoir un grand avantage ſur celle de Nimégue. Ces deux Paix a jamais célébres, ont été faites dans les mêmes circonſtances; c'eſt-à-dire, après des victoires : mais le Vainqueur fit encore craindre ſa puiſſance par le Traité même de Nimégue, & LOUIS XV. fait aimer ſa modération. Le premier Traité pouvoit encore aigrir des Nations, & le ſecond les réconcilie. C'eſt cette Paix heureuſe que l'Auteur a principalement en vûe. Il regarde celui qui l'a donnée, comme le bienfaiteur du genre-humain. Il a fait un Panégyrique très-court, mais très-vrai dans tous ſes points; & il l'a écrit d'un ſtile très-ſimple, parce qu'il n'avoit rien à orner. Il a laiſſé à chaque Citoyen le ſoin d'étendre toutes les idées dont il

ne donne ici que le germe. Il y a peu de Lecteurs qui, en voyant cet Ouvrage, ne puiſſent beaucoup l'augmenter par leurs réflexions, & le meilleur effet d'un Livre eſt de faire penſer les hommes. On a nourri ce Diſcours de faits inconnus auparavant au public & qui ſervent de preuves. Ce ſont-là les véritables éloges, & qui ſont bien au-deſſus d'une déclamation pompeuſe & vaine. La lettre qu'on rapporte écrite d'un Prince au Roi, eſt de Monſeigneur le Prince de Conty du 20 Juillet 1744. celle du Roi eſt du 19 Mai 1745. En un mot, on peut regarder cet Ouvrage, intitulé *Panegyrique*, comme le précis le plus fidéle de tout ce qui eſt à la gloire de la France & de ſon Maître; & on défie la critique d'y trouver rien d'altéré ni d'exagéré.

A l'égard des cenſures qu'un Journaliſte a faites, non du fond de l'Ouvrage, mais de la forme, on commence par le remercier d'une réflexion très-juſte, ſur ce qu'on avoit dit que le Roi de Sardaigne choiſiſſoit bien ſes Miniſtres & ſes Généraux, & étoit lui-même un grand Général & un grand Miniſtre. Il paraît en effet que le terme de *Miniſtre* ne convient pas à un Souverain.

A l'égard de toutes les autres critiques, elles ont paru injuſtes & inconſidérées; il reproche à l'Auteur d'avoir écrit un Panégyrique dans le ſtile de Pline, plûtôt que dans celui de Cicéron & dans celui de Boſſuet & de Bourdaloue. Il dit que tout eſt orné d'antithèſes, *de termes qui ſe querellent, & de penſées qui ſemblent ſe repouſſer.*

On n'examine pas ici s'il faut ſuivre dans un Panégyrique, Pline qui en a fait un, ou Cicéron qui n'en a point fait; s'il faut imiter la pompe & la déclamation d'une Oraiſon funèbre dans le récit des choſes récentes, qui ſont ſi délicates à traiter; ſi les Sermons de Bourdaloue doivent être le modéle d'un homme qui parle de la Guerre & de la Paix, de la Politique & des Finances. Mais on eſt bien ſurpris que le Critique diſe que tout eſt antithèſe dans un Ecrit où il y en a ſi peu. A l'égard des *termes qui ſe querellent & des penſées qui ſe repouſſent*, on ne ſait pas ce que cela ſignifie.

Le Journaliſte dit que le contraſte des quatre Rois FRANÇOIS I. HENRI IV. LOUIS XII. LOUIS XIV. & du Monarque régnant, n'eſt pas aſſez ſenſible. Il n'y

à là aucun *contraſte* : des mérites différens ne ſont point des choſes oppoſées : on n'a voulu faire ni de contraſtes ni d'antithèſes, & il n'y en a pas la moindre apparence.

Il reprend ces mots au ſujet de nos allarmes ſur la maladie du Roi : *Après un triomphe ſi rare, il ne falloit pas une vertu commune.* On ne triomphe, dit-il, que de ſes ennemis ; peut-il ignorer que ce terme, *triomphe*, eſt toujours noblement employé pour tous les grands ſuccès en quelque genre que ce puiſſe être?

Il prétend que ce triomphe n'eſt pas rare. En France, dit-il, rien de plus naturel, rien de plus général que l'amour des peuples pour le Souverain. Il n'a pas ſenti que cette critique très-déplacée, tend à diminuer le prix de l'amour extrême qui éclata dans cette occaſion par des témoignages ſi ſinguliers. Oui ſans doute ce triomphe étoit rare, & il n'y en a aucun exemple ſur la terre ; c'eſt ce que toute la Nation dépoſe contre cette accuſation du Cenſeur. A quoi penſe-t'il, quand il dit que rien n'eſt plus naturel, plus général qu'une telle tendreſſe ? Où a-t'il trouvé qu'en France on ait marqué un tel amour pour ſes Rois,

avant que LOUIS XIV. & LOUIS XV. aient gouverné par eux-mêmes ? Eſt-ce dans le tems de la fronde ? Eſt-ce ſous LOUIS XIII. quand la Cour étoit déchirée par des factions, & l'Etat par les guerres civiles, quand le ſang ruiſſeloit ſur les échaffauts ? Eſt-ce lorſque le couteau de Ravaillac, inſtrument du fanatiſme de tout un parti, acheva le parricide que Jean Chatel avoit commencé, & que Pierre Barriere, & tant d'autres, avoient médité ? Eſt-ce quand le Moine Jacques Clément, animé de l'eſprit de la Ligue, aſſaſſina HENRI III ? Eſt-ce après ou avant le Maſſacre de la Saint Barthélemi ? Eſt-ce quand les Guiſes régnoient ſous le nom de FRANÇOIS II ? Eſt-il poſſible qu'on oſe dire que les Français penſent aujourd'hui comme ils penſoient dans ces tems abominables ?

Après un triomphe ſi rare, il ne falloit pas une vertu commune : le Cenſeur condamne ce paſſage, comme s'il ſuppoſoit une vertu commune auparavant.

Premiérement, on lui dira qu'il ſeroit d'un lâche flatteur & d'un menteur ridicule, de prétendre que le Prince, l'objet de ce Panégyri-

que, avoit fait alors d'auſſi grandes choſes qu'il en a faites depuis; ce ſont deux victoires, c'eſt la paix donnée à l'Europe qui ont rempli ce que ſa premiére & glorieuſe campagne avoit fait eſpérer. En ſecond lieu, quand l'Auteur dit dans la même période, que la crainte de perdre un bon Roi impoſoit à ce grand Prince la néceſſité d'être le meilleur des Rois; non-ſeulement il ne ſuppoſe pas-là une vertu commune; mais s'exprimant en véritable Citoyen, il fait ſentir que l'amour de tout un peuple encourage les Souverains à faire de grandes choſes, les affermit encore dans la vertu, les excite à faire le bonheur d'une Nation qui le mérite. Penſer & parler autrement ſeroit d'un miſérable eſclave, & les louanges des eſclaves ne ſont d'aucun prix, non plus que leurs ſervices.

Le Cenſeur dit que les Anglais ont été les dominateurs des mers *de fait, & non pas de droit.* Il s'agit bien ici de *droit*; il s'agit de la vérité, & de montrer que les Français peuvent être auſſi redoutables ſur mer qu'ils l'ont été ſur terre.

Il avance que le goût *de diſſertation s'em-*

pare quelquefois de l'Auteur. Il y a dans tout l'Ouvrage quatre lignes où l'on trouve une réflexion politique très-importante, une maxime très-vraie, c'eſt que les hommes réuſſiſſent toujours dans ce qui leur eſt abſolument néceſſaire, & on en pourroit donner cent exemples. L'Auteur en rapporte trois en deux lignes; & voilà ce que le Cenſeur appelle diſſertation.

On trouvera, dit-il, quelque choſe de découſu dans le ſtile. Ce mot trivial *découſu*, ſignifie un diſcours ſans liaiſon, ſans tranſition; & c'eſt peut-être le diſcours où il y en a davantage. *Ce découſu*, dit-il, *eſt l'effet des antithèſes*; & il n'y a pas deux antithèſes dans tout l'Ouvrage.

Il y a d'autres injuſtices auxquelles on ne répond point. Ceux qui ont été fâchés qu'on ait célébré dans cet Ouvrage les Citoyens qui ont bien ſervi l'Etat, chacun dans leur genre, méritent moins d'être réfutés que d'être abandonnés à leur baſſe envie, qui ajoûte encore à l'éloge qu'ils condamnent.

EXTRAIT

EXTRAIT D'UNE LETTRE

DE MONSIEUR

LE PRÉSIDENT DE***.

CE Panégyrique, d'autant plus éloquent, qu'il ne paraît pas prétendre à l'éloquence, étant fondé uniquement sur les faits, est également glorieux pour le Roi & pour la Nation. Je ne crois pas qu'on puisse lui comparer celui que Pélisson composa pour LOUIS XIV. *ce n'étoit qu'un Discours vague, celui-ci est appuyé sur les événemens les plus grands, sur les anecdotes les plus intéressantes. C'est un tableau de l'Europe; c'est un précis de la guerre; c'est un Ouvrage qui annonce à chaque page un bon Citoyen; c'est un*

éloge où il n'y a pas un mot qui ſente la flatterie ; il devroit avoir été prononcé dans l'Académie avec la plus grande ſolemnité, & la Capitale doit l'envier aux Provinces où il a été imprimé.

PANÉGYRIQUE
DE
LOUIS XV.

LUDOVICO Decimo-Quinto, de humano genere bene merito.

UNE voix faible & inconnue s'élève ; mais elle sera l'interprète de tous les cœurs. Si elle ne l'est pas, elle est téméraire ; si elle flatte, elle est coupable ; car c'est outrager le Trône & la Patrie, que de louer son Prince des vertus qu'il n'a pas.

On sait assez que ceux qui sont à la tête des Peuples, sont jugés par le Public avec autant de sévérité qu'ils sont loués en face avec bassesse ; que tout Prince a pour juges les cœurs de ses Sujets ; qu'il ne tient qu'à lui de savoir son arrêt & de se connaître ainsi lui-même. Il n'a qu'à consulter la voix publique, & surtout celle du petit nombre de Juges, qui en tout genre

entraîne à la longue l'opinion du grand nombre, & qui ſeule ſe fait entendre à la poſtérité.

La réputation eſt la récompenſe des Rois; la fortune leur a donné tout le reſte; mais cette réputation eſt différente comme leurs caractères; plus éclatante chez les uns, plus ſolide chez les autres, ſouvent accompagnée d'une admiration mêlée de crainte, quelquefois appuyée ſur l'amour; ici plus prompte, ailleurs plus tardive; rarement pure & univerſelle.

Louis XII. malheureux dans la guerre & dans la politique, vit les cœurs de ſon Peuple ſe tourner vers lui & fut conſolé.

François I. par ſa valeur, par ſa magnificence & par la protection des Arts qui l'immortaliſe, reſaiſit la gloire qu'un Rival trop puiſſant lui avoit enlevée.

Henri IV. ce brave guerrier, ce bon Prince, ce grand homme ſi au-deſſus de ſon ſiécle, ne fut connu de tout le monde qu'après ſa mort; & c'eſt ce que lui-même avoit prédit.

Louis XIV. frappa tous les yeux, pendant quarante ans, de l'éclat de ſa proſpérité, de ſa grandeur & de ſa gloire, & fit parler en ſa faveur toutes les bouches de la renommée.

Nos acclamations ont donné à Louis XV. un titre qui doit raſſembler en lui bien d'autres titres; car il n'en eſt pas d'un Souverain comme d'un Particulier: on peut aimer un Citoyen médiocre; une Nation n'aimera pas long-tems un Prince qui ne ſera pas un grand Prince.

Ce tems ſera toujours préſent à la mémoire, où il commença à gouverner & à combattre ; ce tems, où les fatigues réunies du cabinet & de la guerre, le mirent au bord du tombeau. On ſe ſouvient de ces cris de douleur & de tendreſſe, de cette déſolation, de ces larmes de toute la FRANCE, de cette foule conſternée, qui ſe précipitant dans les Temples, interrompoit par ſes ſanglots les priéres publiques, tandis que le Prêtre pleuroit en les prononçant, & pouvoit les achever à peine.

Au bruit de ſa convaleſcence, avec quel tranſport nous paſſâmes de l'excès du déſeſpoir à l'yvreſſe de la joie ! Jamais les Couriers qui ont apporté les nouvelles des plus grandes victoires, ont-ils été reçus comme celui qui vint nous dire : *Il eſt hors de danger ?* Les témoignages de notre amour venoient de tous côtés au Monarque : ceux qui l'entouroient lui en parloient avec des larmes de joie ; il ſe ſouleva ſoudain, par un effort, dans ce lit de douleur où il languiſſoit encore : *Qu'ai-je donc fait*, s'écria-t'il, *pour être ainſi aimé ?* Ce fut l'expreſſion naïve de ce caractére, qui n'ayant de faſte ni dans la vertu, ni dans la gloire, ſavoit à peine que ſa grande ame fût connue.

Puiſqu'il étoit ainſi aimé, il méritoit de l'être. On peut ſe tromper dans l'admiration ; on peut trop ſe hâter d'élever des monumens de gloire ; on peut prendre de la fortune pour du mérite : mais quand un Peuple entier aime éperdûment, peut-il errer ? Le cœur du Prince ſentit ce que vouloit dire ce cri de

la Nation : la crainte univerſelle de perdre un bon Roi, lui impoſoit la néceſſité d'être le meilleur des Rois. Après un triomphe ſi rare, il ne falloit pas une vertu commune.

C'eſt à la Nation à dire s'il a été fidéle à cet engagement que ſon cœur prenoit avec les nôtres, c'eſt à elle de ſe rendre compte de ſa félicité.

Il ſe trouvoit engagé dans une guerre malheureuſe, que ſon Conſeil avoit entrepriſe pour ſoutenir un Allié qui depuis s'eſt détaché de nous. Il avoit à combattre une Reine intrépide, qu'aucun péril n'avoit ébranlée, & qui ſoulevoit les Nations en faveur de ſa cauſe. Elle avoit porté ſon fils dans ſes bras à un Peuple toujours révolté contre ſes Peres, & en avoit fait un Peuple fidéle, qu'elle rempliſſoit de l'eſprit de ſa vengeance. Elle réuniſſoit dans elle les qualités des Empereurs ſes ayeux, & brûloit de cette émulation fatale qui anima deux cens ans ſa Maiſon Impériale contre la Maiſon la plus ancienne & la plus auguſte du monde.

A cette Fille des Céſars s'unifſoit un Roi d'Angleterre, qui ſavoit gouverner un Peuple qui ne ſait point ſervir. Il menoit ce Peuple valeureux comme un Cavalier habile pouſſe à toute bride un courſier fougueux, dont il ne pourroit retenir l'impétuoſité. Cette Nation, la dominatrice de l'Océan, vouloit tenir à main armée la balance ſur la terre, afin qu'il n'y eût plus d'équilibre ſur les mers. Fiére de l'avantage de pouvoir pénétrer vers nos frontiéres par les terres de nos voiſins, tandis que nous pouvions entrer à

peine dans son Isle ; fiére de ses victoires passées, de ses richesses présentes, elle achetoit contre nous des Ennemis d'un bout de l'Europe à l'autre : elle paraissoit inépuisable dans ses ressources, & irréconciliable dans sa haine.

Un Monarque qui veille à la garde des barriéres que la Nature éleva entre la France & l'Italie, & qui semble, du haut des Alpes, pouvoir déterminer la fortune, se déclaroit contre nous, après avoir autrefois vaincu avec nous. On avoit à redouter en lui un politique & un guerrier, un Prince qui savoit bien choisir ses Ministres & ses Généraux, & qui pouvoit combattre & gouverner sans eux, si les grands talens peuvent se passer de conseil. L'Autriche se dépouilloit de ses terres en sa faveur ; l'Angleterre lui prodiguoit ses trésors : tout concouroit à le mettre en état de nous nuire.

A tant d'Ennemis se joignoit cette République fondée sur le commerce, sur le travail & sur les armes ; cet Etat, qui toujours prêt d'être submergé par la mer, subsiste en dépit d'elle, & la fait servir à sa grandeur ; République supérieure à celle de Carthage, parce qu'avec cent fois moins de territoire, elle a eu les mêmes richesses. Ce Peuple haïssoit ses anciens protecteurs, & servoit la Maison de ses anciens oppresseurs ; ce Peuple autrefois le rival & le vainqueur de l'Angleterre sur les mers, se jettoit dans les bras de ceux-mêmes qui ont affaibli son commerce, & refusoit l'alliance & la protection de ceux par qui son commerce florissoit. Rien ne l'engageoit dans la querelle, il

pouvoit même jouir de la gloire d'être médiateur entre les Maiſons de France & d'Autriche, entre l'Eſpagne & l'Angleterre ; mais la défiance l'aveugla, & ſes propres erreurs l'ont perdu.

Ce Peuple ne pouvoit croire qu'un Roi de France ne fût pas ambitieux. Le voilà donc qui rompt la neutralité qu'il a promiſe ; le voilà, qui, dans la crainte d'être opprimé un jour, oſe attaquer un Roi puiſſant qui lui tendoit les bras.

En vain Louis XV. leur répéte à tous : *Je ne veux rien pour moi ; je ne demande que la juſtice pour mes Alliés : je veux que le commerce des Nations & le vôtre ſoit libre ; que la Fille de Charles VI. jouiſſe de l'héritage immenſe de ſes Peres ; mais auſſi qu'elle n'envie point la Province de Parme à l'Héritier légitime ; que Gênes ne ſoit point opprimée ; qu'on ne lui raviſſe pas un bien qui lui appartient, & dont elle ne peut jamais abuſer.* Ces propoſitions étoient ſi modérées, ſi équitables, ſi déſintéreſſées, ſi pures, qu'on ne put les croire. Cette vertu eſt trop rare chez les hommes ; & quand elle ſe montre, on la prend d'abord pour de la fauſſeté ou pour de la faibleſſe.

Il fallut donc combattre, ſans que tant de Nations liguées fuſſent en effet pourquoi l'on combattoit. La cendre du dernier des Empereurs Autrichiens étoit arroſée du ſang des Nations ; & lorſque l'Allemagne elle-même étoit devenue tranquille, lorſque la cauſe de tant de diviſions ne ſubſiſtoit plus, les cruels effets en duroient encore. En vain le Roi vouloit la paix ; il ne pouvoit l'obtenir que par des victoires.

Déja

Déja les Villes qu'il avoit assiégées s'étoient rendues à ses armes : il vole sous les remparts de Tournay, avec son Fils, son unique espérance & la nôtre. Il faut combattre contre une armée formidable, dont les Anglais faisoient la principale force. C'est la bataille la plus heureuse & la plus grande par ses suites qu'on ait donnée depuis PHILIPPE-AUGUSTE; c'est la première, depuis SAINT LOUIS, qu'un Roi de France ait gagnée en personne contre cette Nation belliqueuse & respectable, qui a toujours été l'ennemie de notre Patrie, après en avoir été chassée. Mais cette victoire si heureuse, à quoi tenoit-elle? C'est ce que lui dit ce grand Général à qui la France a des obligations éternelles. En effet, l'Histoire déposera que sans la présence du Roi, la bataille de Fontenoy étoit perdue. On ramenoit de tous côtés les canons; tous les Corps avoient été repoussés les uns après les autres; le poste important d'Antoin avoit commencé d'être évacué; la colonne Anglaise s'avançoit à pas lents, toujours ferme, toujours inébranlable, coupant en deux notre armée, faisant de tous côtés un feu continu, qu'on ne pouvoit ni ralentir, ni soutenir. Si le Roi eût cédé aux priéres de tant de serviteurs qui ne craignoient que pour ses jours, s'il n'eût fait revenir ses canons dispersés, qu'on retrouva avec tant de peine, auroit-on fait les efforts réunis qui décidérent du sort de cette journée? Qui ne sait à quel excès la présence du Maître enflamme notre Nation, & avec quelle ardeur on se dispute l'honneur de mourir ou de vaincre à ses yeux? Ce moment en fut un grand

exemple. On proposoit la retraite : le Roi regardoit ses Guerriers, & ils vainquirent.

On ne sait que trop quelles funestes horreurs suivent les batailles ; combien de blessés restent confondus parmi les morts ; combien de Soldats, élevant une voix expirante pour demander du secours, reçoivent le dernier coup de la main de leurs propres compagnons, qui leur arrachent de misérables dépouilles, couvertes de sang & de fange ; ceux-mêmes qui sont secourus, le sont souvent d'une maniére si précipitée, si inattentive, si dure, que le secours même est funeste ; ils perdent la vie dans de nouveaux tourmens, en accusant la mort de n'avoir pas été assez prompte. Mais après la bataille de Fontenoy, on vit un pere qui avoit soin de la vie de ses enfans, & tous les blessés furent secourus comme s'ils l'avoient été par leurs freres. L'ordre, la prévoyance, l'attention, la propreté, l'abondance de ces Maisons que la charité éleve avec tant de frais, & qu'elle entretient dans le sein de nos Villes tranquilles & opulentes, n'étoient pas au-dessus de ce qu'on vit dans les établissemens préparés à la hâte pour ce jour de sang. Les Ennemis prisonniers & blessés devenoient nos compatriotes, nos freres : jamais tant d'humanité ne succéda si promptement à tant de valeur.

Les Anglais sur-tout en furent touchés ; & cette Nation, la rivale de notre vertu guerriére, l'est devenue de notre magnanimité. Ainsi un Prince, un seul homme, peut, par son exemple, rendre meilleurs ses Sujets & ses Ennemis mêmes : ainsi les barbaries

de la guerre ont été adoucies dans l'Europe, autant que le peut permettre la méchanceté humaine ; & si vous en exceptez ces Brigands étrangers, à qui l'espoir seul du pillage met les armes à la main, on a vû, depuis le jour de Fontenoy, les Nations armées disputer de générosité.

Il est pardonnable à un Vainqueur de vouloir tirer avantage de sa victoire, d'attendre au moins que le Vaincu demande la paix, & de la lui faire acheter cherement ; c'est la maxime de la politique ordinaire. Quel parti prendra le Vainqueur de Fontenoy ? Dès le jour même de la bataille, il ordonne à son Secrétaire d'Etat d'écrire en Hollande, qu'il ne demande que la pacification de l'Europe : il propose un Congrès ; il proteste qu'il ne veut pas rendre sa condition meilleure ; il suffit que celle des Peuples le soit par lui. Le croira-t'on dans la postérité ! c'est le Vainqueur qui demande la paix ; & c'est le Vaincu qui la refuse. LOUIS XV. ne se rebute pas ; il faut au moins feindre de l'écouter. On envoie quelques Plénipotentiaires ; mais ce n'est que par une formalité vaine ; on se défie de ses offres : les Ennemis lui supposent de vastes projets, parce qu'ils osoient en avoir encore. Toutes les Villes cependant tombent devant lui, devant les Princes de son Sang, devant tous les Généraux qui les assiégent. Des Places qui avoient autrefois résisté trois années, ne tiennent que peu de jours. On triomphe à Melle, à Rocoux, à Lawfeldt ; on trouve par-tout les Anglais qui se dévouent pour leurs Alliés, avec plus de courage que de poli-

tique, & par-tout la valeur Françaiſe l'emporte; ce n'eſt qu'un enchaînement de victoires. Nous avons vû un tems où ces feux, ces illuminations, ces monumens paſſagers de la gloire, devenus un ſpectacle commun, n'attiroient plus l'empreſſement de la multitude raſſaſiée de ſuccès.

Quelle eſt la ſituation enfin où nous étions au commencement de cette derniére campagne, après une guerre ſi longue, & qui avoit été deux ans ſi malheureuſe?

Ce Général étranger, naturaliſé par tant de victoires, auſſi habile que Turenne, & encore plus heureux, avoit fait de la Flandre entiére une de nos Provinces.

Du côté de l'Italie, où les obſtacles ſont beaucoup plus grands, où la nature oppoſe tant de barriéres, où les batailles ſont ſi rarement déciſives, & cependant les reſſources ſi difficiles, on ſe ſoûtenoit du moins après une viciſſitude continuelle de ſuccès & de pertes. On étoit encore animé par la gloire de la journée des Barricades, par l'eſcalade de ces rochers qui touchent aux nues, par ces fameux paſſages du Pô, conduits avec tant de prudence, & exécutés avec tant de courage.

Un Chef actif & prévoyant, qui conçoit les plus grands projets, & qui diſcute les plus petits détails ſi néceſſaires à toute entrepriſe; ce Général qui avoit ſauvé l'armée de Prague, par une retraite digne de *Xénophon*, venoit de délivrer la Provence; il diſputoit alors les Alpes aux Ennemis; il les tenoit en

allarmes ; il les avoit chaſſés de Nice ; il mettoit en ſûreté nos frontiéres.

Un génie brillant, audacieux, dans qui tout reſpire la grandeur, la hauteur & les graces ; cet homme qui ſeroit encore diſtingué dans l'Europe, quand même il n'auroit aucune occaſion de ſe ſignaler, ſoûtenoit la liberté de Gènes contre les Autrichiens, les Piémontois & les Anglais. Il ſe rendoit digne de l'honneur ſingulier que cette République vient de lui faire, honneur qui rappelle les beaux jours des Grecs & des Romains, comme celui qui en eſt l'objet rappelle le ſouvenir de leurs grands hommes. Le Roi d'Eſpagne, inébranlable dans ſon Alliance, joignoit à nos troupes ſes troupes audacieuſes & fideles, dont la valeur ne s'eſt jamais démentie : le Royaume de Naples étoit en ſûreté : LOUIS XV. veilloit à la fois ſur tous ſes Alliés, & contenoit ou accabloit tous ſes Ennemis.

Enfin, par une ſuite de l'adminiſtration ſecrette qui donne la vie à ce grand corps politique de la France, l'Etat n'étoit épuiſé ni par les tréſors engloutis dans la Bohême & dans la Baviére, ni par les libéralités prodiguées à un Empereur que le Roi avoit protégé, ni par ces dépenſes immenſes qu'exigeoient nos nombreuſes Armées. L'Autriche & la Savoye, au contraire, ne ſe ſoutenoient que par les ſubſides de l'Angleterre, & l'Angleterre commençoit à ſuccomber ſous le fardeau ; ſon ſang & ſes tréſors ſe perdoient pour des intérêts qui n'étoient pas les ſiens :

la Hollande se ruinoit & s'enchaînoit par opiniâtreté ; des craintes imaginaires lui faisoient éprouver des malheurs réels ; & nous victorieux & tranquiles, nous regardions de loin dans le sein de l'abondance tous les fléaux de la guerre portés loin de nos Provinces.

Nous avons payé avec zèle tous les impôts, quelque grands qu'ils fussent, parce que nous avons senti qu'ils étoient nécessaires, & établis avec une sage proportion. Aussi (ce qui peut-être n'étoit jamais arrivé depuis plusieurs siécles) aucun Ministre des finances n'a excité le moindre murmure, aucun Financier n'a été odieux ; & quand, sur quelques difficultés, le Parlement a fait des remontrances à son Maître, on a cru voir un Pere de famille qui consulte, sur les intérêts de ses enfans, les Interprétes des Loix.

Il s'est trouvé un homme qui a soutenu le crédit de la Nation par le sien ; crédit fondé à la fois sur l'industrie & sur la probité, qui se perd si aisément, & qui ne se rétablit plus quand il est détruit. C'étoit un des prodiges de notre siécle ; & ce prodige ne nous frappoit pas peut-être assez ; nous y étions accoutumés, comme aux vertus de notre Monarque. Nos camps devant tant de Places assiégées, ont été semblables à des Villes policées, où régnent l'ordre, l'affluence & la richesse. Ceux qui ont ainsi fait subsister nos armées, étoient des hommes dignes de seconder ceux qui nous ont fait vaincre.

Vous pardonnez, Héros équitable, Héros modes-

te, vous pardonnez sans doute, si on ose mêler l'éloge de vos sujets à celui du Pere de la Patrie ? Vous les avez choisis. Quand tous les ressorts d'un Etat se déployent d'un concert unanime, la main qui les dirige est celle d'un grand homme : peut-être cesseroit-il de l'être, s'il voyoit d'un œil chagrin & jaloux la justice qui leur est rendue.

Grace à cette administration unique, le Roi n'a jamais éprouvé cette douleur si cruelle pour un bon Prince, de ne pouvoir récompenser ceux qui ont prodigué leur sang pour l'Etat.

Jamais, dans le cours de cette longue guerre, le Ministre n'a ignoré ni laissé ignorer au Prince aucune belle action du moindre Officier ; & toutes nombreuses, toutes communes qu'elles sont devenues, jamais la récompense ne s'est fait attendre. Mais quel pouvoir chez les hommes est assez grand pour mettre un prix à la vie ? Il n'en est point ; & si le cœur du Maître n'est pas sensible, on n'est mort que pour un ingrat.

Citoyens heureux de la Capitale, plusieurs d'entre nous verront dans leurs voyages, ces terreins que Louis XV. a rendus si célèbres, ces plaines sanglantes, que vous ne connoissez encore que par les réjouissances paisibles qui ont célébré des victoires si chérement achetées ; quand vous aurez reconnu la place où tant de Héros sont morts pour vous, versez des larmes sur leurs tombeaux : imitez votre Roi qui les regrette.

Un de nos Princes écrivoit au Roi, de la cime des

Alpes, qui étoient ſes champs de victoire : *Le Colonel de mon Régiment a été tué : vous connaiſſez, trop SIRE, tout le prix de l'amitié pour n'être pas touché de ma douleur.* Qu'une telle lettre eſt honorable, & pour qui l'écrit, & pour qui la reçoit ? O hommes, apprenez d'un Prince & d'un Roi ce que vous vaut le ſang des hommes ! Apprenez à aimer.

Quel préjugé s'eſt répandu ſur la terre, que cette amitié, cette précieuſe conſolation de la vie eſt exilée dans les cabanes, qu'elle ſe plaît chez les malheureux ? ô erreur ! L'amitié eſt également inconnue, & chez les infortunés occupés uniquement de leurs maux, & chez les heureux ſouvent endurcis ; & dans le travail des campagnes, & dans les occupations des villes, & dans les intrigues des Cours. Par tout elle eſt étrangére ; elle eſt comme la vertu, le partage de quelques ames privilégiées ; & lorſqu'une de ces belles ames ſe trouve ſur le Trône, ô Providence, qu'il faut vous bénir !

Puiſſent ceux qui croient que dans les Cours l'intrigue ou le hazard diſtribue toujours les récompenſes, lire quelques-unes de ces lettres que le Monarque écrivoit après ſes victoires. *J'ai perdu*, dit-il dans un de ces Billets où le cœur parle & où le Héros ſe peint, *j'ai perdu un honnête-homme & un brave Officier, que j'eſtimois & que j'aimois. Je ſçais qu'il a un frere dans l'état Eccléſiaſtique ; donnez-lui le premier Bénéfice, s'il en eſt digne, comme je le crois.*

Peuples, c'eſt ainſi que vous êtes gouvernés. Songez quelle eſt votre gloire au-dehors, votre tran-

quilité au-dedans : voyez les Arts protégés au milieu de la guerre ; comparez tous les tems, comptez-les depuis CHARLEMAGNE ; quel Siécle trouverez-vous égal à notre âge ? Celui du régne trop court de l'immortel HENRY IV. depuis la Paix de Vervins ; & encore quel affreux levain restoit des discordes de quatre régnes ! Les belles & triomphantes années de LOUIS XIV. mais quels malheurs les ont suivies ! & puisse notre bonheur être plus durable ! Enfin vous trouverez soixante ans peut-être de grandeur & de félicité répandues dans plus de neuf siécles ; tant le bonheur public est rare ; tant le chemin est lent qui méne en tout genre à la perfection ; tant il est difficile de gouverner les hommes & de les satisfaire.

On s'est plaint (car la vérité ne dissimule rien, & nous sommes assez grands pour avouer ce qui nous manque) on s'est plaint qu'un seul ressort se soit rencontré faible dans cette vaste & puissante machine si habilement conduite. LOUIS XV. en prenant à la fois le timon de l'Etat & l'Epée, ne trouva point dans ses Ports de ces Flottes nombreuses, de ces grands Etablissemens de Marine, qui sont l'ouvrage du tems. Un effort précipité ne peut en ce genre suppléer à ce qui demande tant de prévoyance & une si longue application. Il n'en est pas de nos forces maritimes, comme de ces Trirèmes que les Romains apprirent si rapidement à construire & à gouverner. Un seul vaisseau de guerre est un objet plus grand que les flottes qui décidérent auprès d'Actium de l'Empire du monde. Tout ce qu'on a pû faire, on l'a fait : nous avons

même armé plus de vaiſſeaux que n'en avoit la Hollande, qu'on appelle encore *Puiſſance Maritime*; mais il n'étoit pas poſſible d'égaler en peu d'années l'Angleterre, qui étant ſi peu de choſe par elle-même ſans l'Empire de la mer, regarde depuis ſi long-tems cet Empire comme le ſeul fondement de ſa Puiſſance, & comme l'eſſence de ſon Gouvernement. Les hommes réuſſiſſent toujours dans ce qui leur eſt abſolument néceſſaire; & ce qui eſt néceſſaire à un Etat, eſt toujours ce qui en fait la force. Ainſi la Hollande a ſes Navires marchands; la Grande-Bretagne ſes Armées navales; la France ſes Armées de terre.

Le Miniſtre, qui prêtoit la main aux rênes du Gouvernement dans le commencement de la guerre, étoit dans cette extrême vieilleſſe où il ne reſte plus que deux objets, le moment qui fuit, & l'éternité. Il avoit ſçu long-tems retenir comme enchaînées ces flottes de nos Voiſins, toujours prêtes à courir les mers & à s'élancer contre nous. Ses négociations lui avoient acquis le droit d'eſpérer que ſes yeux, prêts à ſe fermer, ne verroient plus la guerre, mais Dieu qui prolonge & retranche à ſon gré nos années, frappa CHARLES VI. avant lui, & cette mort imprévue, comme le ſont preſque tous les événemens, fut le ſignal de plus de trois cens mille morts. Enfin la ſageſſe de ce Vieillard reſpectable, ſes ſervices, ſa douceur, ſon égalité, ſon déſintéreſſement perſonnel méritoient nos éloges, & ſon âge nos excuſes. S'il avoit pû lire dans l'avenir, il auroit ajouté à la puiſſance de l'Etat, ce rempart de Vaiſſeaux, cette force

qui peut se porter à la fois dans les deux hémisphères : & que n'auroit-on point exécuté ? Le Héros, aussi admirable qu'infortuné, qui aborda seul dans son ancienne patrie, qui seul y a formé une armée, qui a gagné tant de combats, qui ne s'est affaibli qu'à force de vaincre, auroit recueilli le fruit de son audace plus qu'humaine ; & ce Prince, supérieur à GUSTAVE VASA, ayant commencé comme lui, auroit fini de même.

Mais enfin, quoique ces grandes ressources nous manquassent, notre gloire s'est conservée sur les mers. Tous nos Officiers de Marine, combattant avec des forces inférieures, ont fait voir qu'ils eussent vaincu s'ils en avoient eu d'égales. Notre commerce a souffert, & n'a jamais été interrompu : nos grands Etablissemens ont subsisté ; nous avons renversé ceux de nos Ennemis aux extrémités de l'Orient. Nous étions par-tout à craindre, & tout tomboit devant nous en Flandre.

Dans ces circonstances heureuses, on vole de la victoire de Laufeldt aux bastions de Berg-op-zoom. On sçavoit que les *Requesens*, les *Parme*, les *Spinola*, ces Héros de leur siécle, en avoient tour-à-tour levé le siége. LOUIS XIV. lui-même, dont l'armée victorieuse se répandit comme un torrent dans quatre Provinces de la Hollande, ne voulut pas se commettre à l'assiéger. *Cohorn*, le *Vauban* Hollandois, en avoit fait depuis, la Place de l'Europe la plus forte. La mer & une armée entiére, la défendoient : LOUIS XV. en ordonne le siége, & nous la prenons d'assaut.

Le guerrier qui avoit forcé Oſakow dans la Tartarie, déploie ainſi ſur cette frontiére de la Hollande de nouveaux ſecrets de l'art de la guerre, ſecrets au-deſſus des régles de l'art. A cette nouvelle conquête, qui répandit tant de conſternation chez les ennemis, & qui étonna tant les Vainqueurs, l'Europe penſe que Louis XV. ceſſera d'être ſi facile; qu'il fera éclater enfin cette ambition cachée qu'on redoute, & qu'on juſtifie en la ſuppoſant toujours. Il le faut avouer, les Ennemis ont fait ce qu'ils ont pû pour la lui inſpirer: ils ſont heureux, ils n'ont pas réuſſi. Il arbore le même olivier ſur ces murs écraſés & fumans de ſang; il ne propoſe rien de plus que ce qu'il offroit dans ſes premiéres proſpérités.

Cet excès de vertu ne perſuade pas encore; il étoit trop peu vraiſemblable: on ne veut point recevoir la loi de celui qui peut l'impoſer: on tremble, & on s'aigrit: le vaincu eſt auſſi obſtiné dans ſa haine, que le vainqueur eſt conſtant dans ſa clémence. Qui auroit jamais cru que cette opiniâtreté eût pû ſe porter juſqu'à chercher des troupes auxiliaires dans ces climats glacés qui n'agueres n'étoient connus que de nom? Qui eût penſé que les habitans des bords du Volga & de la mer Caſpienne, duſſent être appellés aux bords de la Meuſe? Ils viennent cependant; & cent mille hommes, qui couvrent Maeſtrich, les attendent pour renouveller toutes les horreurs de la guerre. Mais tandis que les ſoldats hyperboréens font cette marche ſi longue & ſi pénible, le Général chargé du deſtin de la France, confond en une ſeule marche tant de

projets. Par quel art a-t-il pû faire paſſer ſon Armée à travers l'Armée ennemie ? Comment Maeſtrich eſt-il tout d'un coup aſſiégé en leur préſence ? Par quelle intelligence ſublime les a-t-il diſperſés ? Maeſtrich eſt aux abois ; on tremble dans Nimégue ; les Généraux ennemis ſe reprochent les uns aux autres ce coup fatal, qu'aucun d'eux n'a prévû ; toutes les reſſources leur manquent à la fois ; il ne leur reſte plus qu'à demander cette même paix qu'ils ont tant rejettée. *Quelles conditions nous impoſerez-vous*, diſent-ils ? *Les mêmes*, répond le Roi victorieux, *que je vous ai préſentées depuis quatre années & que vous auriez acceptées ſi vous m'aviez connu.* Il en ſigne les Préliminaires : le voile qui couvroit tous les yeux tombe alors, & les plus ſages de nos Ennemis s'écrient : *Le Pere de la France eſt donc le Pere de l'Europe* !

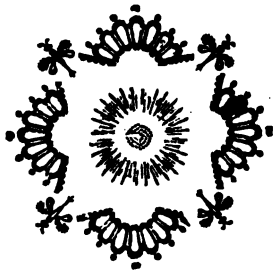
Les Anglais ſur-tout, chez qui la raiſon a toujours quelque choſe de ſupérieur quand elle eſt tranquille, rendent comme nous juſtice à la vertu : eux qui s'irritérent ſi long-tems contre la gloire de Louis XIV. chériſſent celle de Louis XV.

Dans tout ce qu'on vient de dire, a-t-on avancé un ſeul fait que la malignité puiſſe ſeulement couvrir du moindre doute ? On s'étoit propoſé un Panégyrique, on n'a fait qu'un récit ſimple. O force de la vérité ! les éloges ne peuvent venir que de vous. Et qu'importe encore des éloges ! Nous devons des actions de graces. Quel eſt le citoyen, qui en voyant cet homme ſi grand & ſi ſimple, ne doive s'écrier du fond de ſon cœur : ſi la frontiére de ma Province

eſt en ſûreté, ſi la ville où je ſuis né eſt tranquille, ſi ma famille jouit en paix de ſon patrimoine, ſi le commerce & tous les arts viennent en foule rendre mes jours plus heureux, c'eſt à vous, c'eſt à vos travaux, c'eſt à votre grand cœur que je le dois.

Il y a toujours des hommes qui contrediſent la voix publique. Des Politiques ont demandé pourquoi ce Vainqueur ſe contente de la juſtice qu'il fait rendre à ſes Alliés; pourquoi il s'en tient à faire le bonheur des hommes : il pouvoit d'un mot gagner pluſieurs Villes. Oui, il le pouvoit ſans doute : mais lequel vaut le mieux pour un Roi de France & pour nous, de retenir quelques faibles conquêtes, inutiles à ſa grandeur, en laiſſant dans le cœur de ſes Ennemis des ſemences éternelles de diſcorde & de haine; ou bien de ſe contenter du plus beau Royaume de l'Europe, en conquérant des cœurs qui ſembloient pour jamais aliénés, en fermant ces anciennes plaies que la jalouſie faiſoit ſaigner, en devenant l'Arbitre des Nations ſi long-tems conjurées contre nous? Quel Roi a fait jamais une Paix plus utile? Dans ce Traité, où tant d'intérêts ſi divers & ſi compliqués ont été conciliés auſſi rapidement qu'on avoit vaincu; dans ce Traité, dis-je, on n'a point vû nos Miniſtres employer l'artifice & la ruſe; c'eſt la reſſource du faible: l'homme puiſſant, le grand homme oſe être de bonne-foi; le Roi a été plus grand à Aix-la-Chapelle que dans les champs de Fontenoy & de Laufeldt: il a voulu le bonheur de l'Europe, & il l'a fait. Il faut rendre

gloire à la vérité : Louis XV. apprend aux hommes que la plus grande politique eſt d'être vertueux. Que nous reſte-t-il à ſouhaiter déſormais, ſinon qu'il ſe reſſemble toujours à lui-même, & que les Rois à venir lui reſſemblent.



74754885

Repaired
P Halford
10/1993